DOSSIER DE PRESSE

VINCENT THOMASSET

(critiques, entretiens, portraits, liens radio/tv)

Production, diffusion, administration **Raphaël Bas**
06 83 85 95 42 / laarsandco.office@gmail.com
www.vincent-thomasset.com

Les liens en bleu permettent d'accéder directement :
- aux articles par spectacle
- aux médias (émissions radio, vidéo)

Portraits, entretiens

France Culture, Affaires Culturelles, Arnaud Laporte — 01/2022 - radio (entretien)
Transfuge, Thomas Hahn — 01/2022 - web(itw)
Ma Culture, Wilson Le Personnic — 08/2018 - web(itw)
Il Manifesto, Cristina Piccino (it) — 07/2018 -print (itw)
Les Inrocks, Hervé Pons — 09/2017 - print (itw)
Libération, Clémentine Gallot — 10/2015 - print (itw + critique)
Les Inrocks, Patrick Sourd — 09/2015 - print (portrait)

Video-like

Cult News, Amélie Blaustein-Niddam — 09/2023 - web

Transversari

La Terrasse, Delphine Baffour — 01/2022 - print
Danser canal historique, Sophie Lesort — 11/2021 - web
Sceneweb, Vincent Bouquet — 01/2022 - web
Transfuge, Thomas Hahn — 01/2022 - print
Danses avec la plume, Jean-Frédéric Saumont — 01/2022 - web
Toute la culture, Amélie Blaustein-Niddam — 01/2022 - web
Transfuge, Marjorie Bertin — 01/2022 - print

Carrousel

RTS, Thierry Saporetti — 03/2020 - itw (radio)
Ronan au Théâtre — 11/2019 - itw vidéo (youtuber)
Telerama, Emmanuelle Bouchez — 11/2019 - print
RTS, Thierry Saporetti — 03/2020 - web
Sceneweb, Vincent Bouquet — 11/2019 - web
Toute la Culture, Amélie Blaustein-Niddam — 06/2019 - web
Danse avec la plume, Claudine — 06/2019 - web

Ensemble ensemble

Ronan au Théâtre — 11/2019 - vidéo (youtuber)
France Inter, Ca peut pas faire de mal, Guillaume Gallienne — 10/2019 - radio (lecture texte)
Télérama, Fabienne Pascaud — 10/2017 - print
Théâtre(s), Marie Plantin — 12/2017 - print
Il Nordeste Quotidiano, Giovanni Greto (it) — 09/2018 - print
Corriere Della Sera (sp) — 07/2018 - print
Délibéré + Zibeline, M.J. Dho — 10/2017 - web
Toute la culture, Amélie Blaustein-Niddam — 10/2017 - web
Ma culture, Nicolas Garnier — 10/2017 - web
Théâtre du blog, Véronique Hotte — 10/2017 - web
Controscena, Enrico Fiore (it) — 07/2018 - web
Lospettacoliere (it) — 07/2018 - web
Enrico Pastore (it) — 07/2018 - web
Dramaturgia Furpress, Carmel Alberti (it) — 08/2018 - web

Lettres de non-motivation

Arte Tv - Journal, Frédérique Cantù — 10/2015 - TV
France Culture, Ping pong, Mathilde Serrel et Martin Quenehen — 03/2016 - radio
France Culture, Backstage, Aurélie Charon — 01/2016 - radio

Radio Libertaire - Les Oreilles Libres, Christophe Frémiot 10/2015 - radio
L'écho, Bernard Roisin 02/2017 - print
La Libre Belgique, Marie Baudet 02/2017 - print
Les inrocks, Jean-Marc Lalanne 12/2015 - print
Télérama, Emmanuelle Bouchez 11/2015 - print
L'Humanité, Sophie Joubert 11/2015 - print
Le Canard Enchaîné, Jean-Luc Porquet 10/2015 - print
L'œil, Céline Piettre 03/2016 - print
Le Huffington Post, Savannah Macé 11/2015 - web
Le Souffleur, Amandine Pilaudeau 11/2015 - web
Sceneweb, Hadrien Volle 11/2015 - web
Toute la Culture, Amélie Blaustein Niddam 10/2015 - web
Théâtre du Blog, Stéphanie Ruffier 10/2015 - web
Ether Real, François Bousquet 10/2015 - web
Theatrorama, David Simon 10/2015 - web
Ventilo, Olivier Puech 10/2015 - web
L'insatiable, Nicolas Roméas 03/2017 - web
Teatro.it, Angelo Callipo 07/2018 - web

La Suite : Sus à la Bibliothèque ! - Les Protragronistes - Médail Décor

France Inter - Studio Théâtre, Laure Adler 02/2015 - radio
Radio Grenouille - Temps Libre, Emmanuel Moreira 10/2014 - radio
France Culture - La Vignette, Aude Lavigne 05/2012 - radio
Radio, Fondation Louis Vuitton, Poésie en plateau 12/2015 - radio
IF, Pedro Morais 04/2015 - print
M Le magazine du Monde, Rosita Boisseau 02/2015 - print
Libération, Ève Beauvallet 02/2015 - print
Les Inrocks, Patrick Sourd 01/2015 - print
L'Humanité, Muriel Steinmetz 11/2014 - print
M Le magazine du Monde, Clémentine Gallot 09/2014 - print
Le Temps, Marie-Pierre Génécand 08/2013 - print
Les Inrocks, Julien Prévieux 04/2013 - print
Ma Culture, Wilson Le Personnic 03/2015 - web
Inferno Magazine, Smaranda Olcèse 11/2014 - web
Toute la Culture, Amélie Blaustein Niddam 06/2013 - web

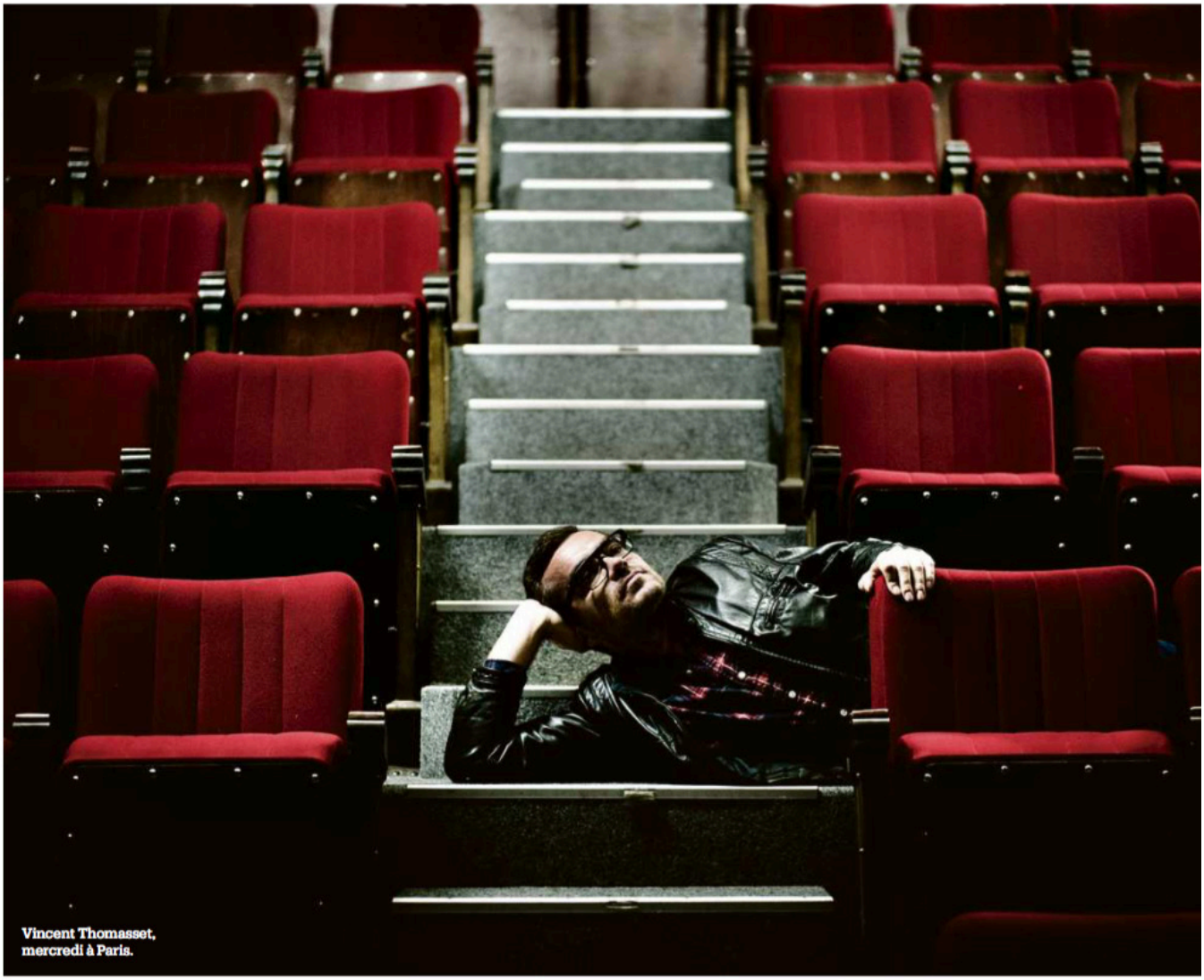
Bodies in the Cellar

France Inter - Studio Théâtre, Laure Adler 04/2013 - radio
France Culture - La Dispute, Patrick Sourd 04/2013 - radio
France Culture - L'Atelier Intérieur, Aurélie Charon 04/2013 - radio
France Culture - Pas la peine de crier , Marie Richeux 03/2013 - radio
Les Inrocks, Patrick Sourd 04/2013 - print
Mouvement, Eve Beauvallet 03/2013 - web
Inferno Magazine, Smaranda Olcèse Trifan 03/2013 - web
Un Fauteuil pour l'Orchestre, Suzanne Teibi 03/2013 - web
Toute la Culture, Amélie Blaustein Niddam 03/2013 - web

Topographie des Forces en Présence

Ecrans de Danse, Edwige Phitoussi 06/2009 - web

PORTRAITS, ENTRETIENS, INTERVIEWS
(HORS CRÉATIONS)



Vincent Thomasset, mercredi à Paris.

Vincent Thomasset, oralement autre

Par
CLÉMENTINE GALLOT
Photo **JULIEN MIGNOT**

CULTURE/



Trublion Rencontre avec le metteur en scène et dramaturge radicalo-foufou féru d'écritures décalées, dont deux spectacles cocasses sont à l'affiche du Festival d'automne.

«*Vous suivez si je bifurque ?*» A peu près. Bon à l'oral, adepte du monologue sinueux, le metteur en scène et dramaturge Vincent Thomasset a intégré la jeune garde invitée au Festival d'automne où il présente une trilogie, *la Suite*, et sa nouvelle création, *Lettres de non-motivation*. Affilié de loin aux labos défricheurs et transdisciplinaires que sont le Théâtre de Vanves, la Ménagerie de verre et le festival Act'Oral, dans le sillage de collectifs tels que l'Encyclopédie de la parole, de Joris Lacoste, ou l'Amicale de production, Vincent Thomasset poursuit depuis une dizaine d'années des recherches exigeantes pour reconfigurer la langue au plateau. Le propos est volontiers théorique, difficile à résumer mais le résultat, déstabilisant sur scène, reste accessible au public, brassant souvenirs épars et références à la pop culture.

PROFIL

ANNONCES RÉBARBATIVES

Ainsi, dans son spectacle de 2013, *Bodies in the Cellar*, il déconstruisait la comédie *Arsenic et vieilles dentelles* en usant d'un doublage volontairement approximatif. La marque de fabrique de cet ancien khâgneux féru de littérature – en particulier Thomas Bernhard – est aussi d'avoir intégré les arts plastiques à son répertoire, par l'intermédiaire du plasticien Julien Prévieux, qu'il fréquente depuis ses études à Grenoble. «*Cela m'a ouvert un champ*, reconnaît Thomasset. *Je suis sorti de la position post-romantique où l'artiste est au centre et dit des choses sur le monde qui l'entoure. C'est intégré à la communauté que j'essaie de faire bouger les lignes, de l'intérieur.*»

De Prévieux il adapte justement ce mois-ci un recueil de textes paru en 2006, *Lettres de non-motivation*, qui, comme son nom l'indique, compile une série de missives adressées par l'artiste à des employeurs bien réels en réponse à des annonces rébarbatives pour des postes de maître-chien de nuit, de chaudronnier sous-payé ou de marketeux passionné par les mayonnaises.

Les cinq interprètes professionnels qui incarnent sur scène ce format épistolaire ont eux aussi été recrutés par petites annonces. Une fois n'est pas coutume, Thomasset n'intervient pas sur le plateau et ce texte, porteur d'un ferment insurrectionnel réjouissant, est aussi, pourrait-on objecter, moins personnel.

CONCEPTUEL ET POÉTIQUE

Dans son triptyque *la Suite*, composé de *Sus à la bibliothèque*, des *Protragonistes* et de *Médail décor*, lui-même se tient souvent sur scène derrière un pupitre d'où il accompagne de sa voix son acolyte de longue date, le danseur Lorenzo De Angelis, grand échalas rencontré chez Pascal Rambert. On y parle de cours d'équitation et de souvenirs malheureux en colonie de vacances. De quoi retourne-t-il? «*Il y a un lien dramaturgique entre ces trois pièces dans lesquelles on retrouve son travail radical de développement d'outils sur les fondements du théâtre. En gros, de quoi est faite la représentation? Il est aussi question de son histoire personnelle dans la grande histoire*», résume comme il peut Lorenzo De Angelis.

Vincent Thomasset évoque dans une novlangue cryptée, à propos de ses pièces, «*la multiplicité de paramètres*», «*l'agencement et la recomposition*», une «*hyper-écriture*». Vous avez dit conceptuel? Poétique plutôt, répond son danseur: «*En surimprimant des images qui a priori ne vont pas ensemble, le but est de ne pas illustrer le texte par la danse, c'est un exercice mental et physique. Vincent parle de générer des espaces mentaux.*»

RECONNAISSANCE VOCALE

Quadra volubile et surexcité, Vincent Thomasset raconte d'une traite et sans reprendre son souffle son parcours en ouverture de *Médail décor*, du nom du magasin que tenait son grand-père (Libération *du 10 mars)*: ses origines (il est né en 1974 à Valence), ses études à Grenoble, ses huit années de petits boulots dans un multiplex puis au BHV à Paris et sa venue circonstanciée au théâtre, par le biais d'une amoureuse. «*Je n'ai jamais été aidé par les lieux que j'ai traversés*», commente-t-il a posteriori. Ses anciens profs apprécieront, en particulier ceux du Centre chorégraphique national de Montpellier où il avait rejoint en 2007 la formation Ex.e.r.ce. C'est là qu'il a forgé le concept qu'il baptiste *Topographie des forces en présence*, une performance in situ lue par un logiciel de reconnaissance vocale qui sème la zizanie en montant les étudiants contre les intervenants, dont Jérôme Bel. «*Je me suis très vite mis à dos l'institution*», s'amuse-t-il. La chorégraphe Mathilde Monnier, qui dirige la formation, confirme: «*Tu as été le pire élève d'Ex.e.r.ce.*»

Enfant, Vincent Thomasset voulait être poète maudit ou chef d'orchestre: ce souci de la composition littéraire et rythmique guide sa prochaine création, prévue pour 2017. «*Je vais à la musique*», annonce-t-il en souriant. Par des chemins de traverse, on s'en doute. Ce prochain spectacle, écrit pour une femme qui traversera des pays dont elle ne parle pas la langue, conviera notamment les interprètes Julien Gallée-Ferré, Nina Santes et, toujours, Lorenzo De Angelis, qui piaffe déjà: «*Avec son esprit tordu, qui sait où tout ça va nous mener…*»

VINCENT THOMASSET
LA SUITE («Sus à la bibliothèque», «les Protragonistes» et «Médail décor»). Centre Pompidou, 75004. Du 4 au 8 novembre. Rens.: www.centrepompidou.fr

LETTRES DE NON-MOTIVATION
dans le cadre du Festival d'automne. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011. Du 10 au 21 novembre Rens. : www.theatre-bastille.com

Le triptyque *la Suite* est présenté au centre Pompidou. PHOTO ILANIT ILLOUZ



DIFFUSÉ LE 07/01/2022

Vincent Thomasset : "Je me suis formé à l'école du regard par le théâtre, la danse et les arts plastiques"

ÉCOUTER (55 MIN)

À retrouver dans l'émission
AFFAIRES CULTURELLES par Arnaud Laporte

A l'occasion de sa nouvelle création "Transversari" présentée au Festival d'Automne à Paris, le metteur en scène Vincent Thomasset est au micro d'Arnaud Laporte. Il revient sur son parcours qui, de l'équitation à la danse en passant par le théâtre, prend sa source dans un besoin de fiction.



Vincent Thomasset • *Crédits : Ilanit Illouz*

Se trouver du bon côté des mots

Vincent Thomasset est né à Valence en 1974, enfant, il se passionne pour l'équitation tout en nourrissant le rêve de devenir "poète maudit ou chef d'orchestre". Après des études littéraires avortées, il assume différents petits boulots puis travaille en tant qu'interprète pour Pascal Rambert de 2003 à 2007. Vincent Thomasset se détourne un temps du théâtre et s'intéresse aux champs chorégraphiques et plastiques. Il intègre en 2007 la formation "E.xe.r.ce" au Centre Chorégraphique National de Montpellier. Il revient aux nécessités premières qui l'avait poussé à monter sur scène : joindre les mouvements du corps à la pensée, et se trouver "du bon côté des mots".

" *Il a fallu que je prenne le temps de trouver mon propre outil* "

Formes in situ et formes reproductibles

Au sein de cette formation, il entame une recherche qui durera trois ans. . Dans un premier temps, il travaille essentiellement in situ, dans une économie de moyens permettant d'échapper, en partie, aux contraintes économiques. Il propose en ce sens des formes non reproductibles, des performances qui mènent le public aussi bien dans des parkings que dans la cour du Ritz. Il écrit alors un texte qu'il utilise à différentes reprises, dont le titre, à lui seul, résume la démarche de cette période: Topographie des Forces en Présence.

" *Je ne pourrais pas faire que du texte ou que du corps. La transdisciplinarité est nécessaire et plurielle* "

Depuis 2011, il produit des formes reproductibles en créant notamment *Sus à la bibliothèque !* et *Les Protragronistes* au Théâtre de Vanves. En 2013 avec la création de *Bodies in the Cellar* il opère une "désadaptation" du film *Arsenic et vieilles Dentelles* de Frank Capra. En 2015, avec les *Lettres de non-motivation*, Vincent Thomasset s'inspire du projet du plasticien Julien Prévieux sur le monde du travail. En 2019, il crée *Carrousel*, une pièce pour 5 interprètes qui se joue des codes de l'autorité en travaillant autour du langage, qu'il soit oral, écrit, ou chorégraphique.

Etre traversé par

Dans sa nouvelle création " Transversari" un solo avec Lorenzo De Angelis, Vincent Thomasset explore la présence d'un homme qui passe son temps à regarder des écrans, lire des livres, des histoires, dormir.

" *Il y a trois états de corps : le corps spectateur, le corps quotidien, c'est-à-dire celui qui va vaquer à certaines occupations, et puis le corps traversé et incarné. Dans ce dernier corps là, c'est toute l'histoire de Lorenzo qui arrive, mais aussi la mienne parce qu'on a beaucoup travaillé ensemble, et peut-être celle des autres* "

Transversari est la forme passive du verbe transversare (être traversé par), mot latin à l'orgine du verbe traverser : «traverser», «être traversé par», deux mouvements à l'œuvre tout au long de la pièce telle une injonction à dépasser les rôles qui nous sont assignés, éprouver notre capacité à épouser des contours différents.

" *Lorenzo De Angelis, il est "Transversari". Il épouse des contours très différents et a une vraie plasticité. Quelque part, l'essentiel du travail d'écriture était un travail de sculpteur* "

Son actualité :

Spectacle : "*Transversari*", mis en scène par Vincent Thomasset, est à découvrir au Carreau du Temple à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Spectacle créé en collaboration avec, et interprété par Lorenzo De Angelis. Les représentations du spectacle *Transversari* sont annulées jusqu'au dimanche 9 janvier inclus et reportées à la semaine suivante selon le calendrier suivant :

- Mardi 11 janvier à 19h30
- Mercredi 12 janvier à 15h et 19h30
- Jeudi 13 janvier à 19h30
- Vendredi 14 janvier à 19h30

Sons diffusés pendant l'émission :

- Pascal Rambert dans Affaires Culturelles le 7 octobre 2020.
- Extrait de "Figurehead" des Cure sur l'album "Pornography", live au Tempodrom de Berlin (novembre 2002).
- "Hard Billy" de Léonie Pernet sur l'album du même nom (2021), / Label CRYBABY / INFINE
- Julien Prévieux dans "Pas la peine de crier", au micro de Marie Richeux, en 2013
- Natacha Vellut au micro de Delphine Chaume dans l'émission "Une histoire particulière", sur France Culture en mai 2021.

Auteur, metteur en scène et chorégraphe, Vincent Thomasset élabore, à la suite d'une passage par le master Exerce à Montpellier un travail interrogeant les statuts du langage, qu'il soit chorégraphique, littéraire, ou musical. Depuis 2011, il créé ses propres spectacles, entretenant un rapport complexe entre fiction, et intime, questionnant les conditions de la narration. Sa prochaine création Carrousel verra le jour au printemps prochain à La Passerelle – Scène nationale de Saint-Brieuc.

Quels sont vos premiers souvenirs de danse ?

Je n'y avais jamais réfléchi… Je pense avoir été quelque peu traumatisé par la danse des canards et la chenille (qui redémarre). Je me souviens notamment de cette soirée aux Estables (petit village du Massif Central), dans un centre de vacances où des gens passablement éméchés faisaient le tour de la salle. J'ai toujours fui la chenille et passé beaucoup de temps à regarder les gens danser, avec plaisir, même si il y avait beaucoup de frustration. Jusqu'à très récemment, je n'avais quasiment jamais dansé en public, hors plateau de théâtre ou toilettes de boîtes de nuit, histoire de me donner du cœur à l'ouvrage avant d'essayer de me lancer sur la piste, tentatives vaines la plupart du temps ! Il m'a fallu être père pour découvrir les joies de la danse festive, et me mettre enfin, un peu plus souvent, à danser. Sur scène, le premier souvenir qui me revient, ce serait Jean-Claude Gallotta, à la fin des années 90, à Grenoble.

Qu'est-ce qui a déclenché votre envie de devenir chorégraphe ?

Mon expérience de spectateur, très certainement, qui n'a fait que refléter des mouvements intérieurs. J'ai passé plusieurs années à me nourrir de spectacles. J'ai découvert la scène en voulant dans un premier temps devenir interprète de théâtre. J'ai d'abord travaillé en tant que comédien pour Pascal Rambert et suis devenu metteur en scène et chorégraphe quelques années plus tard. Au fur et à mesure, j'allais voir beaucoup plus de danse et d'arts plastiques que de théâtre. Je suis revenu, en quelque sorte, à des motivations premières qui m'ont poussé à monter sur scène : la nécessité de joindre les mouvements du corps à ceux de la pensée afin d'arriver à trouver un point d'épanouissement à peu près satisfaisant. Les premières fois où je suis monté sur un plateau, je me suis trouvé « du bon côté des mots », ils prenaient forme. J'étais, au sortir de l'adolescence, perdu dans les méandres de la pensée, de l'écriture, et le passage par le corps que nécessite l'art vivant a été, pour moi, salvateur.

En tant que chorégraphe, quelle(s) danse(s) voulez-vous défendre ?

S'il y avait un endroit à défendre, ce serait celui de la rencontre entre l'art dramatique et l'art chorégraphique, le travail autour d'écritures protéiformes. Une pratique qui s'appuie sur la nécessité de s'inscrire dans des espaces multiples, travailler à des déplacements à la fois physiques – mettant en jeu l'espace du plateau – mais aussi des mouvements plus tenus, incertains, intimes, qui naîtraient de la rencontre entre un spectateur, un plateau, des interprètes, et un(e) artiste. Plus que la danse, ou le théâtre, qui sont avant tout des vecteurs, c'est un principe d'incertitude que j'aurais envie de défendre, peut-être même de revendiquer, en me laissant la possibilité d'explorer des territoires d'où pourraient émerger plus de questions que de réponses.

En tant que spectateur, qu'attendez-vous de la danse ?

Je n'attends rien. En tout cas j'essaie dans la mesure du possible de regarder chaque proposition avec un désir à chaque fois renouvelé, ce qui n'est pas toujours facile. J'espère toujours être enlevé par une recherche, un vocabulaire que je n'aurais jamais envisagé, rencontré auparavant, ou au contraire découvrir des écritures qui ont marqué l'histoire de la danse. Je peux vivre de grands moments avec des propositions très diverses, que ce soit avec les chorégraphies de Lucinda Childs sur la musique de Philip Glass dans Einstein on the Beach de

Robert Wilson, le flux ininterrompu de paroles et gestes chez les interprètes de Toshiki Okada dans Five Days in March, ou encore avec l'équipe en fusion de Marco Berrettini au Théâtre de la Ville dans No Paraderan, en 2004. Je peux également suivre le parcours d'un interprète chez différents chorégraphes, à l'image de Julien Gallée-Ferré avec qui je travaille aujourd'hui, ou d'un danseur-chorégraphe tel que que François Chaignaud, qui parvient à un statut quasi iconique !

À vos yeux, quels sont les enjeux de la danse aujourd'hui ?

Je réagis ici en tant que chorégraphe et metteur en scène, je ne suis ni l'un ni l'autre, ou très certainement les deux. Je n'ai certainement pas le recul nécessaire pour arriver à comprendre la somme des enjeux qui traversent la danse contemporaine. Il est peut-être plus juste d'observer quels seraient les enjeux qui traversent le spectacle vivant, en se demandant, par exemple, si le « théâtre public » est un théâtre public, si les enjeux de production ou de communication n'ont pas tendance à formater, ou en tout cas, impacter les enjeux artistiques, réfléchir à la place que l'institution et les acteurs du théâtre public veulent donner aux artistes.

À vos yeux, quel rôle doit tenir/avoir un artiste dans la société aujourd'hui ?

J'ai pu observer, à de multiples reprises, à quel point l'écart entre le discours et les pratiques pouvait être flagrant chez nombre d'artistes. J'essaie de me prémunir de ce genre de comportement. J'avais été marqué par une intervention de Miguel Benasayag, lors de rencontres entres différentes générations d'étudiants de la formation Ex.e.r.ce, au CCN de Montpellier. Il disait à quel point parler politique sur un plateau était plutôt vain, qu'il est beaucoup plus efficace d'aller s'engager dans une association, dans la vie de tous les jours. Un des enjeux importants est d'arriver à observer ce qui, dans nos pratiques, peut relever de comportements négatifs au regard des principes que l'on veut défendre, d'autant plus dans un métier où l'ultra-libéralisme est monnaie courante, où la notion de désir peut très facilement être mise en balance et remplacer, par exemple, des discussions à caractère revendicatif.

Comment voyez-vous la place de la danse dans l'avenir ?

Si vous parlez de danse au sens large, tout va bien, elle est partout, dans les rues, sur internet, à la télévision, sur des plateaux, quelque chose se passe – il faut rester positif – c'est un lieu de résistance, d'affirmation, d'identification. D'un point de vue institutionnel, la danse reste le parent pauvre des arts vivants, de loin. Il y a des structures de productions, mais elles croulent sous les demandes. Il est à noter que nombre d'artistes mêlant danse et théâtre se retrouvent aidés par le secteur de la danse, pour des raisons artistiques, parfois, des raisons pragmatiques, toujours. Le nombre de dates nécessaires pour obtenir une aide est effectivement bien plus faible qu'en théâtre. Cela fait des années que le sujet est sur la table, il serait temps que les institutions s'engagent en créant des budgets spécifiques en ce sens. Les propositions chorégraphiques ont plus de mal à se diffuser que le théâtre, les séries n'existent quasiment pas et les temps de visibilité sont souvent trop courts pour amener un public plus large… Pour finir, je souhaite à la danse de rester à la croisée des chemins.

Vincent Thomasset « Une danse à la croisée des chemins »

Propos recueillis par Wilson Le Personnic. Publié le 14/08/2018

Pause estivale pour certains, tournée des festivals pour d'autres, l'été est souvent l'occasion de prendre du recul, de faire le bilan de la saison passée, mais également d'organiser celle à venir. Ce temps de latence, nous avons décidé de le mettre à profit en donnant la parole à des artistes. Après avoir publié l'été dernier une première série d'entretiens-portraits, nous renouvelons ce rendez-vous estival avec de nouveaux artistes qui se sont prêtés au jeu des questions réponses. Ici, Vincent Thomasset.

Auteur, metteur en scène et chorégraphe, Vincent Thomasset élabore, à la suite d'une passage par le master Exerce à Montpellier un travail interrogeant les statuts du langage, qu'il soit chorégraphique, littéraire, ou musical. Depuis 2011, il créé ses propres spectacles, entretenant un rapport complexe entre fiction, et intime, questionnant les conditions de la narration. Sa prochaine création *Carrousel* verra le jour au printemps prochain à La Passerelle – Scène nationale de Saint-Brieuc.

Quels sont vos premiers souvenirs de danse ?

Je n'y avais jamais réfléchi… Je pense avoir été quelque peu traumatisé par la danse des canards et la chenille (qui redémarre). Je me souviens notamment de cette soirée aux Estables (petit village du Massif Central), dans un centre de vacances où des gens passablement éméchés faisaient le tour de la salle. J'ai toujours fui la chenille et passé beaucoup de temps à regarder les gens danser, avec plaisir, même si il y avait beaucoup de frustration. Jusqu'à très récemment, je n'avais quasiment jamais dansé en public, hors plateau de théâtre ou toilettes de boîtes de nuit, histoire de me donner du cœur à l'ouvrage avant d'essayer de me lancer sur la piste, tentatives vaines la plupart du temps ! Il m'a fallu être père pour découvrir les joies de la danse festive, et me mettre enfin, un peu plus souvent, à danser. Sur scène, le premier souvenir qui me revient, ce serait Jean-Claude Gallotta, à la fin des années 90, à Grenoble.

Qu'est-ce qui a déclenché votre envie de devenir chorégraphe ?

Mon expérience de spectateur, très certainement, qui n'a fait que refléter des mouvements intérieurs. J'ai passé plusieurs années à me nourrir de spectacles. J'ai découvert la scène en voulant dans un premier temps devenir interprète de théâtre. J'ai d'abord travaillé en tant que comédien pour Pascal Rambert et suis devenu metteur en scène et chorégraphe quelques années plus tard. Au fur et à mesure, j'allais voir beaucoup plus de danse et d'arts plastiques que de théâtre. Je suis revenu, en quelque sorte, à des motivations premières qui m'ont poussé à monter sur scène : la nécessité de joindre les mouvements du corps à ceux de la pensée afin d'arriver à trouver un point d'épanouissement à peu près satisfaisant. Les premières fois où je suis monté sur un plateau, je me suis trouvé « du bon côté des mots », ils prenaient forme. J'étais, au sortir de l'adolescence, perdu dans les méandres de la pensée, de l'écriture, et le passage par le corps que nécessite l'art vivant a été, pour moi, salvateur.

En tant que chorégraphe, quelle(s) danse(s) voulez-vous défendre ?

S'il y avait un endroit à défendre, ce serait celui de la rencontre entre l'art dramatique et l'art chorégraphique, le travail autour d'écritures protéiformes. Une pratique qui s'appuie sur la nécessité de s'inscrire dans des espaces multiples, travailler à des déplacements à la fois physiques – mettant en jeu l'espace du plateau – mais aussi des mouvements plus tenus, incertains, intimes, qui naîtraient de la rencontre entre un spectateur, un plateau, des interprètes, et un(e) artiste. Plus que la danse, ou le théâtre, qui sont avant tout des vecteurs, c'est un principe d'incertitude que j'aurais envie de défendre, peut-être même de revendiquer, en me laissant la possibilité d'explorer des territoires d'où pourraient émerger plus de questions que de réponses.

En tant que spectateur, qu'attendez-vous de la danse ?

Je n'attends rien. En tout cas j'essaie dans la mesure du possible de regarder chaque proposition avec un désir à chaque fois renouvelé, ce qui n'est pas toujours facile. J'espère toujours être enlevé par une recherche, un vocabulaire que je n'aurais jamais envisagé, rencontré auparavant, ou au contraire découvrir des écritures qui ont marqué l'histoire de la danse. Je peux vivre de grands moments avec des propositions très diverses, que ce soit avec les chorégraphies de Lucinda Childs sur la musique de Philip Glass dans *Einstein on the Beach* de Robert Wilson, le flux ininterrompu de paroles et gestes chez les interprètes de Toshiki Okada dans *Five Days in March*, ou encore avec l'équipe en fusion de Marco Berrettini au Théâtre de la Ville dans *No Paraderan*, en 2004. Je peux également suivre le parcours d'un interprète chez différents chorégraphes, à l'image de Julien Gallée-Ferré avec qui je travaille aujourd'hui, ou d'un danseur-chorégraphe tel que que François Chaignaud, qui parvient à un statut quasi iconique !

À vos yeux, quels sont les enjeux de la danse aujourd'hui ?

Je réagis ici en tant que chorégraphe et metteur en scène, je ne suis ni l'un ni l'autre, ou très certainement les deux. Je n'ai certainement pas le recul nécessaire pour arriver à comprendre la somme des enjeux qui traversent la danse contemporaine. Il est peut-être plus juste d'observer quels seraient les enjeux qui traversent le spectacle vivant, en se demandant, par exemple, si le « théâtre public » est un théâtre public, si les enjeux de production ou de communication n'ont pas tendance à formater, ou en tout cas, impacter les enjeux artistiques, réfléchir à la place que l'institution et les acteurs du théâtre public veulent donner aux artistes.

À vos yeux, quel rôle doit tenir/avoir un artiste dans la société aujourd'hui ?

J'ai pu observer, à de multiples reprises, à quel point l'écart entre le discours et les pratiques pouvait être flagrant chez nombre d'artistes. J'essaie de me prémunir de ce genre de comportement. J'avais été marqué par une intervention de Miguel Benasayag, lors de rencontres entres différentes générations d'étudiants de la formation Ex.e.r.ce, au CCN de Montpellier. Il disait à quel point parler politique sur un plateau était plutôt vain, qu'il est beaucoup plus efficace d'aller s'engager dans une association, dans la vie de tous les jours. Un des enjeux importants est d'arriver à observer ce qui, dans nos pratiques, peut relever de comportements négatifs au regard des principes que l'on veut défendre, d'autant plus dans un métier où l'ultra-libéralisme est monnaie courante, où la notion de désir peut très facilement être mise en balance et remplacer, par exemple, des discussions à caractère revendicatif.

Comment voyez-vous la place de la danse dans l'avenir ?

Si vous parlez de danse au sens large, tout va bien, elle est partout, dans les rues, sur internet, à la télévision, sur des plateaux, quelque chose se passe – il faut rester positif – c'est un lieu de résistance, d'affirmation, d'identification. D'un point de vue institutionnel, la danse reste le parent pauvre des arts vivants, de loin. Il y a des structures de productions, mais elles croulent sous les demandes. Il est à noter que nombre d'artistes mêlant danse et théâtre se retrouvent aidés par le secteur de la danse, pour des raisons artistiques, parfois, des raisons pragmatiques, toujours. Le nombre de dates nécessaires pour obtenir une aide est effectivement bien plus faible qu'en théâtre. Cela fait des années que le sujet est sur la table, il serait temps que les institutions s'engagent en créant des budgets spécifiques en ce sens. Les propositions chorégraphiques ont plus de mal à se diffuser que le théâtre, les séries n'existent quasiment pas et les temps de visibilité sont souvent trop courts pour amener un public plus large… Pour finir, je souhaite à la danse de rester à la croisée des chemins.

Photo © Ilanit Illouz

---

portrait

un mal, des mots

Ex-performeur chez Pascal Rambert, **Vincent Thomasset** passe de la mise en scène de ses propres textes à ceux de Julien Prévieux dans *Lettres de non-motivation*.

Avec son humour pince-sans-rire et son débit de mitraillette, Vincent Thomasset a toujours eu le désir de saisir une réalité s'avérant trop complexe pour être contenue dans le langage. Un artiste qui négocie sans cesse avec le récit pour brouiller les cartes de sa biographie et témoigner d'une dimension fictionnelle en se créant des avatars puisés dans son univers personnel.

Celui qui, de *Paradis* à *After/Before*, fut acteur et performeur dans les spectacles de Pascal Rambert de 2002 à 2007, a passé son enfance dans la Drôme du côté de Valence, où il a suivi des études de lettres et pratiqué durant douze ans l'équitation. Rien ne va plus quand il quitte le giron familial pour une prépa littéraire à Grenoble. *"J'ai alors très vite eu le sentiment que les mots étaient à double tranchant et que, la plupart du temps, ils se retournaient contre moi."*

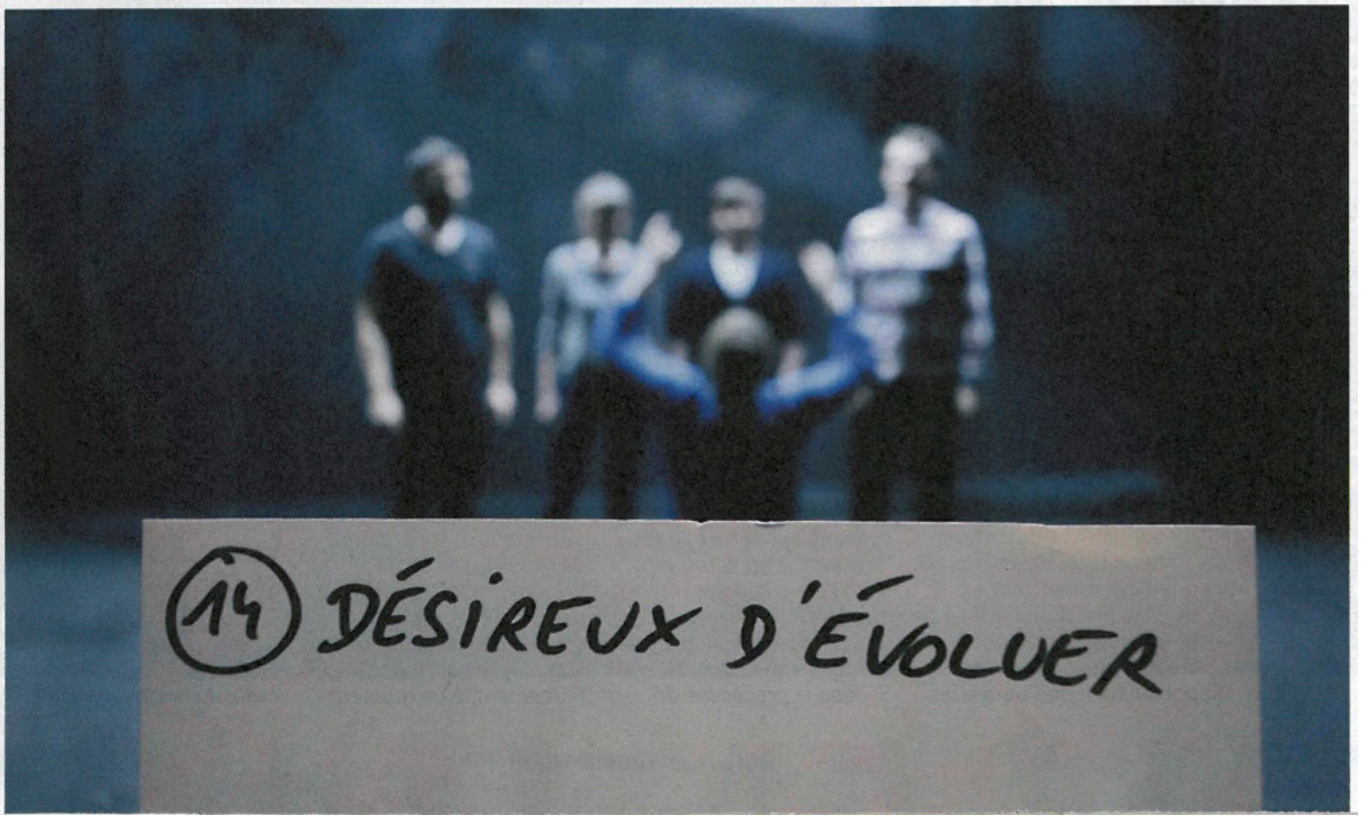
Virant au cauchemar, la situation devient intenable quand elle provoque chez lui une grosse dépression qu'il n'arrive à surmonter qu'en décidant de poser ces mots si dangereux sur le plateau, pour être enfin capable de se les réapproprier en leur donnant chair plutôt que de s'attacher à leur sens. S'en suivent des propositions minimales qu'il désigne comme des *"topographies des forces en présence"* où il utilise un logiciel de reconnaissance vocale pour donner à entendre ses textes. Une série de performances où Vincent Thomasset se confronte à la radicalité en ne jurant que par la forme des "one shot" qu'il présente dans des lieux aussi improbables qu'un parking ou la cour de l'hôtel Ritz.

Avec *Lettres de non-motivation*, Vincent Thomasset s'attaque à un genre nouveau pour lui, celui de s'emparer des textes écrits par un autre... Ces "lettres" sont l'œuvre de Julien Prévieux (lauréat du prix Marcel Duchamp 2014) qui décide de mettre de l'huile sur le feu en regard du statut de suspicion dans lequel on cantonne les chômeurs. La démultiplication de l'expression d'une non-motivation très détaillée à ne pas répondre à une offre d'emploi produit forcément le rire, un appel d'air salutaire en ces temps où baisser la tête et avoir le nez sur le guidon semble être tout ce qu'il nous est offert d'expérimenter.

Une manière pleine d'humour pour Vincent Thomasset de rendre compte en public des tribulations d'un jeune homme qui, finalement, n'envisage pas d'autre voie que celle, pas forcément improductive en termes de PIB, d'être un artiste.

Patrick Sourd

Lettres de non-motivation de Julien Prévieux, conception et mise en scène Vincent Thomasset, les 6 et 7 octobre à 21 h à la Friche la Belle de mai





ILANIT ILLOUZ

Vincent Thomasset, mutation par accident

4

Metteur en scène et chorégraphe, il cultive un goût certain pour l'imprévu, le contretemps. Il a d'ailleurs longtemps créé des "formes par accident" dans des cages d'escalier, des parkings ou le RER, payant une fois le public pour qu'il le regarde descendre de dos un escalier du Ritz, ou proposant pour une Nuit Blanche d'écouter des textes dits par un logiciel de reconnaissance vocale. L'ancien comédien de Rambert avait suivi le cursus de danse Ex.e.r.ce au Centre chorégraphique national de Montpellier et voulait échapper aux contraintes économiques en créant in situ des performances très contextualisées, des Topographies des forces en présence. Objets visuels non inventoriés à la croisée de la littérature, de la danse, de l'art contemporain. Le périple a duré trois ans. En 2011, le Théâtre de Vanves et la Ménagerie de Verre lui ouvrent leurs plateaux. Il y entame une série : *Serendipity* ou «comment arriver à un endroit en découvrant une direction prise en voulant aller à un autre endroit». Soit trois pièces, *Sus à la bibliothèque !*, *Les Protragronistes* et *Médail décor,* créé en 2014, travail fragmentaire sur l'enfance. Des partitions à double sens, texte et corps, en compagnie de son complice, le danseur Lorenzo de Angelis. Comme toujours chez Thomasset, le théâtre y est malmené, perturbé. En 2013, avec *Bodies in the Cellar,* pièce pour cinq interprètes, quinze personnages et trois voix, qui revisite *Arsenic and Old Lace* de Frank Capra, il dissociait déjà les voix et des corps avec doublage en direct des voix. Car le mutant a une autre obsession, l'oralité, sa vraisemblance, ses dissonances. À la rentrée, il crée au Festival d'Automne, *Les lettres de non motivation* du plasticien Julien Prévieux, un clou planté dans le cynisme du monde du travail. Le texte évidemment rétif au plateau, une fois encore interroge ce théâtre que Thomasset n'aime pas, celui «qui parle des choses». Lui préfère le faire sans en parler. Et ça fait parler... / ANNE QUENTIN /

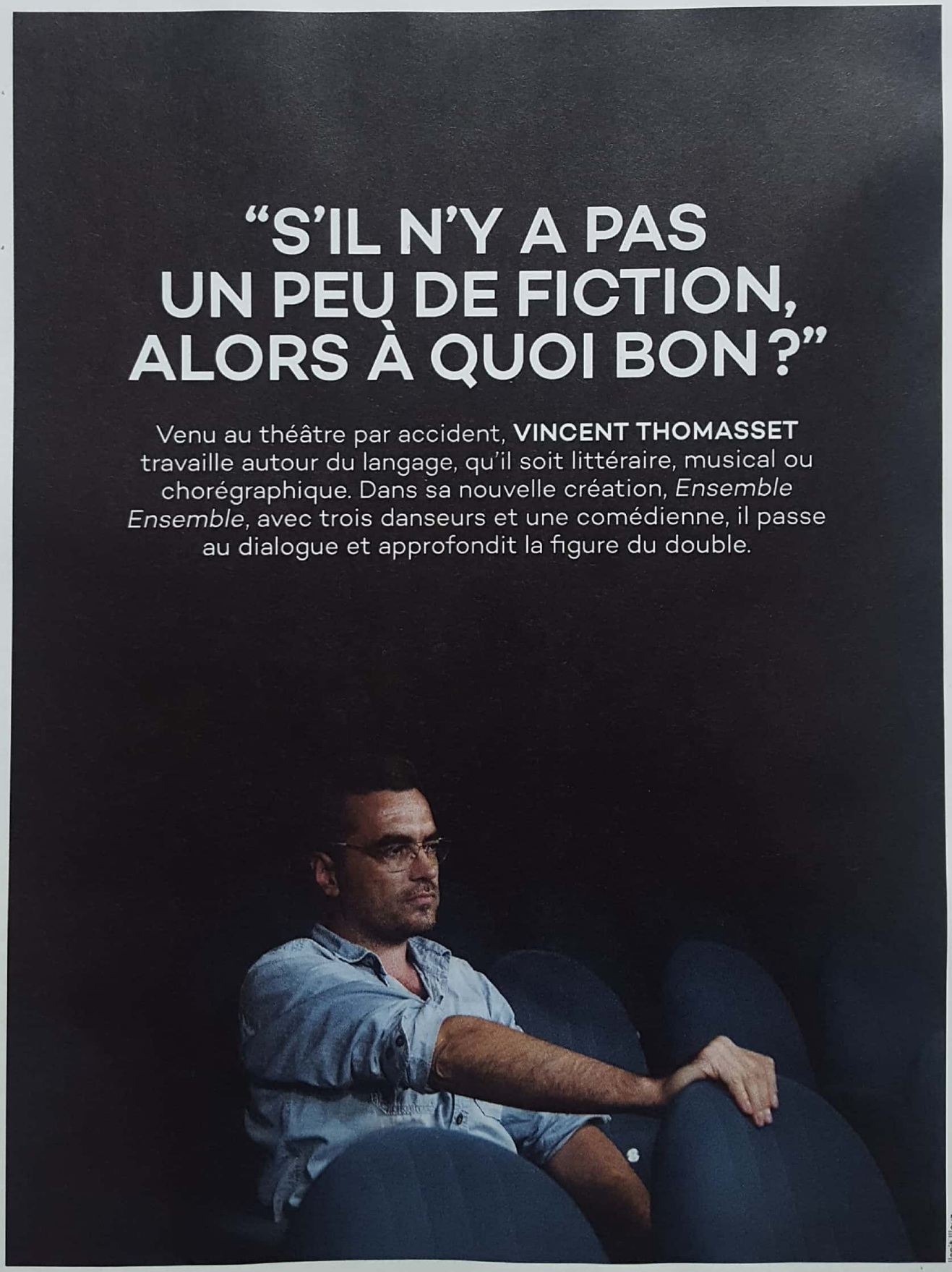


JULIE BALAGUE

Médail Décor, 2015

“S’IL N’Y A PAS UN PEU DE FICTION, ALORS À QUOI BON ?”

Venu au théâtre par accident, **VINCENT THOMASSET** travaille autour du langage, qu’il soit littéraire, musical ou chorégraphique. Dans sa nouvelle création, *Ensemble Ensemble*, avec trois danseurs et une comédienne, il passe au dialogue et approfondit la figure du double.



Ilanit Illouz

"Le corps émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire"

Après *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux, créé en 2015, vous présentez *Ensemble Ensemble*. Quels sont les différents matériaux que vous avez convoqués pour ce nouveau spectacle ?

Vincent Thomasset – Comme le projet date de plusieurs années, de nombreux matériaux accumulés au fil du temps se sont comme sédimentés. Puis l'écriture est venue. Au départ, j'avais pensé un projet pour une femme qui traverserait des villes, des paysages, des régions dont elle ne parlerait pas la langue. Puis j'ai ressorti des carnets intimes d'une femme, Annie Duthil, trouvés dans un marché aux puces il y a longtemps. En tapant son nom sur internet, j'ai entendu sa voix dans une émission, *Mémoire du siècle*, où elle racontait sa vie et surtout celle de son père, un grand pédagogue. C'est un matériau très riche et intéressant sur lequel nous avons travaillé au début, puis nous avons à nouveau bifurqué, même s'il reste encore cette idée-là : qu'est-ce que l'on raconte quand on se raconte aux autres ? Comment se raconte-t-on au cours d'une vie ? Comment est-ce que l'on appréhende tout ce qui nous traverse sous forme orale et écrite ? Pendant longtemps, j'ai cherché une manière de parler des choses sans en parler ; avec ce projet, je cherche à parler de choses dont on ne parlerait pas comme ça. Il n'y a pas de sujet spécifique, plutôt des choses volatiles, entre le réel et la fiction.

Est-ce que se raconter soi-même nécessite un rapport à la fiction ?

Pas nécessairement. En revanche, je dirais – et c'est très personnel – que s'il n'y a pas un peu de fiction, alors à quoi bon ? C'est pour cela que je fais ce métier. J'ai un rapport fort à l'écriture depuis mon enfance. Je n'ai pas de forme de croyance, malheureusement, j'aurais aimé croire à quelque chose que j'estime fictionnel. Alors je travaille avec la fiction pour essayer de la rendre tangible, quelque chose qui ne serait pas concret mais qui existerait. Les personnages disent ce qu'ils ressentent, mais aussi comment ils se sentent physiquement. Ce sont des petites choses, délicates, des comportement induits par ce qui se passe dans la tête et ce que l'on ressent.

C'est délicat à dire et à mettre en scène ?

Oui, et en même temps c'est ce que j'ai envie de faire. Je crois que c'est une pièce de la maturité pour moi, je suis allé de droite à gauche, j'ai mené mes recherches et là, j'ai l'impression de toucher le cœur de ce que j'ai envie de travailler. J'avais écrit beaucoup de textes et en rencontrant l'équipe, certains sont devenus plus évidents que d'autres, notamment un dialogue. Je n'avais jamais écrit de dialogue.

Oui, c'est étonnant, d'autant que les auteurs contemporains se méfient du dialogue…

Je m'en méfiais aussi ! J'écrivais des textes hétérogènes que j'assemblais. Maintenant, j'arrive au théâtre et au dialogue. J'ai commencé par écrire un texte pour une femme et puis j'ai mis des didascalies dans lesquelles je lui disais des choses, je lui parlais, et je suis finalement parvenu à un dialogue, les didascalies ont laissé place à un deuxième personnage. Je les appelle "moi" et "toi".

Comme si l'auteur dialoguait avec son personnage ?

Oui, avec l'interprète et le lecteur aussi. Et il y a un acteur qui dit les didascalies, ça lui donne comme une fonction de metteur en scène au plateau. Il y a un dialogue entre "moi" et "toi", entre une femme et un homme, la vision du couple peut être convoquée, mais j'essaie de ne pas aller en plein dedans, alors comme dans *Bodies in the Cellar* (2013), j'utilise le doublage. J'ai toujours été fasciné par la figure du double. Quand j'écrivais adolescent, je parlais déjà à trois niveaux, il/tu/je, comme une tentative d'appréhender le monde à plusieurs niveaux, à travers différents axes. Mais la présence du corps est importante pour moi. Quand j'ai commencé le théâtre et que je me suis retrouvé sur un plateau, j'ai eu le sentiment de me trouver du bon côté des mots, je l'ai ressenti. Avant, les mots me tournaient dans la tête. Là, je travaille avec trois danseurs et une comédienne, c'est aussi pour revendiquer l'importance du corps. Contenu et contenant sont ex æquo, pour se dire que les deux peuvent parler à armes égales.

Qu'est-ce que le corps peut dire que la pensée ne dit pas ?

Le corps ne dit rien mais il permet de comprendre des choses sans mettre des mots dessus. Il émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire. J'ai l'impression que le corps peut dire plus sincèrement ce que l'on veut dire réellement comme une forme de vérité.

Vous travaillez toujours la question de l'identité ?

J'ai toujours essayé de définir ce que l'on est et la manière dont on a envie de se définir et de définir ce qui nous entoure. La construction de l'identité est complexe et nourrie de ce que l'on traverse et des lieux qui nous ont construits. C'est ce point de rencontre entre mon histoire, les histoires et l'Histoire. **Hervé Pons**

Ensemble Ensemble Ecriture, mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset, le 26 septembre à 20 h 30, le 27 à 21 h, Théâtre du Gymnase. Création à Actoral.17

il manifesto
Quotidiano
Data 19-07-2018
Pagina 12
Foglio 1 / 2

VINCENT THOMASSET * *Una conversazione con l'autore e regista francese in scena alla Biennale Teatro con tre spettacoli*

Reinventare la parola col gioco del teatro

Da «Médail, décor» a «Lettres de non-motivation», la narrazione e la realtà

CRISTINA PICCINO

Al telefono la voce corre velicissima: «Riesce a seguirmi?» ripete spesso prima di ripartire a mitraglietta con le parole, fermarsi appena un secondo, dire qualcosa al figlio, ricominciare col racconto del suo lavoro. Ma la parola, meglio se «differita», è la materia che nutre la ricerca di Vincent Thomasset, oggi uno degli autori e registi di teatro nelle nuove generazioni più amati in Francia. Quarantenne, in scena con Pascal Rambert tra il 2002 e il 2007, formazione coreografica da Mathilde Monnier, arriva per la prima volta in Italia, alla Biennale Teatro di Venezia diretta da Antonio Latella - che si inaugura il 20 luglio fino al 5 agosto - con tre spettacoli (più una conversazione), *Médail décor* (2014) parte di una trilogia dal titolo *Serendipity* (che comprende *Sus a la bibliotheque* e *Protragronistes*); *Lettres de non-motivation* (2015); *Ensemble Ensemble* (2017) che sono anche tre passaggi chiave in una ricerca il cui obiettivo appare quello di riconfigurare la lingua sulla scena. I suoi sono dispositivi teorici destabilizzanti che mescolano ricordi personali, pop culture, narrazioni per esplorare i modi di utilizzare l'oralità, dai più banali a più raffinati. E questo sin dai primi lavori come *Bodies in the Cellar*, versione live del film di Frank Capra *Arsenico e vecchi merletti*, in cui la dissociazione tra corpo e voce passava per la figura di Cary Grant interpretato dal danzatore Lorenzo De Angelis, complice prediletto di Thomasset nelle sue messinscene, mentre la voce al microfono era del ventriloquo Jonathan Capdevielle.

Infanzia nel Drome,dodici anni di equitazione, studi letterari a Grenoble fino alla scoperta della scena come luogo in cui riprendere la parola e donargli una fisicità. È anche il racconto che attraversa *Medail décor*, dal nome del negozio di suo nonno, in cui Thomasset ripercorre la propria biografia (ma sempre a distanza, le apparenze, come dice lui stesso ingannano), l'infanzia a Valencia (dove è nato nel 1974), i ricordi infelici delle colonie estive, i lavoretti come quello al BHV di Parigi, il teatro - a cui arriva grazie a una fidanzata.

Lettres de non-motivation, rappresenta un cambiamento, per la prima volta infatti Thomasset non lavora su un proprio testo ma prende spunto da quello dell'artista Julien Prévieux che dal 2003 ha risposto alle offerte di lavoro sui giornali, accuratamente ritagliate, con delle lettere d nelle quali invece del curriculum invia delle «non-candidature» invitando i responsabili a bere un aperitivo o proponendo passeggiate in campagna.

I toni sono scanzonati e ironici, le repliche delle società talvolta interdette. In scena le lettere vengono proiettate sul fondo, quasi come un décor, mentre gli attori scelti anche loro con delle inserzioni, si muovono nello spazio quasi vuoto. *Ensemble Ensemble*, indaga invece il tema del doppio seguendo le tracce di una donna che cerca di definire ciò che la circonda. «Fare teatro per me significa anche mettere in questione un ordine stabilito, muovere i codici che definiscono le relazioni tra la gente e il modo di rappresentarsi di una generazione» dice.

Sul catalogo della Biennale Teatro lei scrive di non avere maestri ma di essere stato influenzato da Thomas Bernhard, affascinato da Lucinda Childs, Philipp Glass, Bob Wilson.

In realtà per me tutto è cominciato quando avevo dodici anni e ho preso di nascosto un libro nella biblioteca dei miei genitori. Faceva parte delle letture «proibite», si intitolava *L'inferno di Treblinka* di Vasiliji Grossman (Adelphi) e mi ha fatto capire con grande precisione come si poteva far credere che un campo di concentramento fosse qualcos'altro, ingannando all'arrivo i deportati... È da lì che mi è rimasta la necessità di indagare il confine tra vero e verosimile e soprattutto di trovare altre forme con cui rendere la parola come il corpo, la danza, il gesto. Insieme a Lorenzo De Angelis abbiamo provato a interrogare la parola, la realtà, l'immaginario. E poi come spettatore ero un po' stanco che a teatro si parlasse di «cose», volevo provare a farlo ma senza parlarne. Mi interessava cambiare le forme dall'interno, sperimentare molteplici possibilità della rappresentazione. È quello che accade in *Médail, décor*.

Che poi si basa sulla sua autobiografia...

In realtà fino a un certo punto, molte cose sono romanzate, appartengono alla mia infanzia alcuni luoghi, le vacanze in colonia, mentre altri testi prendono spunto altrove. La scommessa era ricostruire un'identità, e crederci, partire dal reale per poi addentrarsi in zone fittizie che è il solo modo che rende possibile di arrivare a una verità. Il meccanismo è reso anche dal principio di raddoppiamento della messinscena con due persone, il performer e l'autore-narratore, e dal lavoro sul corpo dell'attore. La dissociazione tra corpo e parola apre lo spazio a una vera libertà.

In «Lettres de non-motivation» ha scelto invece di lavorare su un testo non suo, e su un tema, il mercato del lavoro, che appare centrale nel mondo contemporaneo.

Ci sono diverse ragioni, Julien Prévieux è un artista e mi piace mettere in dialogo il teatro con l'arte ma soprattutto mi interessava la possibilità che offre il testo di Prévieux di affrontare dei «grandi temi» lontano da quell'approccio che spesso ne caratterizza il discorso artistico. Qui infatti il «tema« diviene gesto, scrittura in senso ampio, e permette un gioco appassionante a partire dall'eterogeneità dei materiali scritti e parlati che esprimono anche un'indagine sul linguaggio. Eterogenei sono pure gli interpreti, attrici e attori con esperienze diverse, una cosa nuova per me che avevo sempre lavorato con danzatori. Nonostante queste lettere non siano state scritte per la scena, racchiudono tutto ciò che costituisce il teatro. A partire

Codice abbonamento: 055851

Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

dal concetto di lavoro si oppongono ai rapporti di forza che lo caratterizzano, ai vincoli che impone per superarli.

La scrittura, la parola sono sempre il punto di partenza.

Ho subito integrato la danza nella scrittura cercando di comprendere come inscrivere sul palcoscenico la parola insieme al corpo. Ho una passione per il linguaggio letterario e per questo cerco di superare la dicotomia tra ciò di cui si parla e i grandi discorsi , l'attore e il testo. In *Ensemble Ensemble* seguiamo una donna tra differenti solitudini, i suoi tentativi di avere un contatto con l'altro senza riuscirci. Ci sono elementi autobiografici, e la storia a cui mi riferisco è reale, qualche anno fa avevo trovato per caso i diari di una donna. Ho cominciato a fare delle ricerche, forse era una scrittrice. Poi sono capitato su un programma di France Culture con lei in studio e ho finalmente dato a quegli scritti una voce, un nome. Lavoro con attori e danzatori, ancora una volta la voce si «dissocia» dai corpi, possiamo essere dentro una follia o semplicemente nell'indifferenza del nostro tempo, per questo è fondamentale mantenere sempre lo spazio aperto.

> *Ho subito integrato la danza nella scrittura cercando di comprendere come inscrivere in scena la parola insieme al corpo superando la dicotomia tra attore e testo*

> *Mi interessava cambiare le forme dall'interno, sperimentare diverse possibilità. Nei miei lavori mescolo più elementi, autobiografia e invenzioni*



Vincent Thomasset


VINCENT THOMASSET *

Reinventare la parola col gioco del teatro

Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

VIDEO-LIKE

cult.
news

Performance

«Vidéo-like », le scroll de Vincent Thomasset en ouverture des Excentriques

par Amélie Blaustein-Niddam
27.09.2023



À la Briqueterie, le festival de danse aux accents pluridisciplinaires s'est ouvert avec une nouvelle pièce du chorégraphe Vincent Thomasset où l'on traîne avec humour dans nos addictions les plus actuelles.

Au plateau il et elles sont trois : Arianna Aragno, Julien Gallée-Ferré, Claire Haenn. Il et elles ont des oreillettes dans les tympans et, face à elles et lui sont disposés des écrans de télé dont nous ne voyons pas le contenu.
La pièce se met en marche, et là, on se marre fort. L'idée est efficace en diable. Il s'agit d'une heure de scroll rapide sur TikTok ou sur les réels d'Instagram. Comme dans votre vraie vie, on passe d'une séance de yoga, à un tuto de gaming sur *Fortnite*, ou à une séance d'ASMR.
C'est délirant à souhait. Pour les interprètes, devenus des marionnettes, l'exercice est délicieux. Ils ne savent ce qu'ils vont jouer qu'au moment où le son et l'image apparaissent. Cela impose à leur corps un léger contre-temps qui rend l'exercice assez clownesque, tout rempli de raideurs volontaires.
On retrouve le Vincent Thomasset que l'on adore, celui qui, bien avant que cela ne soit tendance, malaxe la voix comme un matériel chorégraphique. Depuis plus de dix ans, il aime voir comment la pop culture se glisse dans les corps. Il a souvent questionné la perception, et s'est amusé des faux-semblants, comme dans *Bodies in the Cellar*, les *Protagronistes*, les *Lettres de non-motivation* et *Ensemble, ensemble*. Avant le début de l'épidémie, il avait amorcé un tournant avec le délicieux *Carrousel*, en tiraillant d'un bout à l'autre de la corde le libre et le contraint.
Vidéo-like est en ce sens une pièce qui rassemble tout ce parcours qui est allé de la performance à la danse pure pour, aujourd'hui, allier les deux dans une forme très actuelle.
C'est délicieux et très juste de voir le trio mettre en voix et en gestes toutes les vidéos que nous croisons à nos heures perdues.

Le festival les Excentriques ne fait que commencer, allez-y !
Vidéo-like sera du 12 au 16 mars à la Maison des métallos.
Visuel ©Laars and co

TRANSVERSARI

Exceptionnel, délicat, raffiné, captivant, tellement gracieux, Lorenzo De Angelis narre sa vie jusqu'au bout de l'intrigue avec une virtuosité presque indécente tant chaque comportement est parlant et magnifique. Entre danse et théâtre visuel de geste, il est impossible de donner une étiquette à cette œuvre splendide magistralement bien pensée et dont le sens et la dramaturgie sont le reflet du monde du XXIème siècle. »

Sophie Lesort, *Danser Canal Historique*

« Cette expérience de l'ultra-moderne solitude augmentée, Vincent Thomasset la livre sous la forme d'une performance, aussi fascinante qu'exigeante. A la lisière, comme souvent, du théâtre et de la danse, à mi-chemin entre ces deux arts dont il sait tirer, et conjuguer le meilleur, le metteur en scène et chorégraphe s'attache à mettre au premier plan ce qui, habituellement, est relégué au dernier, oublié, négligé, voire méprisé, ces mouvements qui agitent et traversent le corps, y compris dans les aspects les plus triviaux de l'existence. Brillamment interprété par Lorenzo De Angelis, cette expérimentation a cela de sublime qu'elle se passe presque totalement de mots pour dire bien des maux. »

Vincent Bouquet, *Sceneweb*

« Pendant plus d'une heure, Lorenzo De Angelis, époustouflant, semble traversé par mille identités, passant de l'une à l'autre en un éclair (…) il nous emporte dans son univers clos jusqu'à sa libération finale. »

Delphine Baffour, *La Terrasse*

« Une pièce sombre et envoutante, magnifiquement portée par Lorenzo De Angelis. »

Jean-Frédéric Saumont, *Danses avec la plume*

« Intrigant à plus d'un titre, ce solo interroge la perte de nos âmes et de nos envies dans le mode de vie que nous avons créé ou accepté, déléguant nos émotions à l'industrie visuelle qui répand sa poudre de perlimpinpin. Ni danse, ni théâtre, ni mime par ailleurs, *Transversari* se laisse traverser par les genres, nous éclairant en brouillant nos certitudes. Et se termine par une révolte qui redonne espoir. »

Thomas Hahn, *Transfuge*

« La pièce vaut par des images superbes, ses focus sur les extrémités du danseur qui semblent infinies et une bande son parfaite, comme toujours chez Thomasset. On y entend en plus du travail de Pierre Boscheron, Minitel Rose, Iggy Pop et Timecop 1983. Absolument dans son temps, Transversari est un spectacle tout public, visible dès 8/9 ans. Il permettra d'ouvrir les réflexions sur ce que le confinement provoque à chacun. La pièce n'a étonnamment pas été pensée pendant la première vague. »

Amélie Blaustein-Niddam, *Toute la culture*

DANSER canal historique

« Transversari » de Vincent Thomasset

Une création magistrale ! Entre danse et théâtre de geste, Lorenzo De Angelis incarne magnifiquement la figure d'un homme à l'arrêt.

À la croisée des codes du théâtre et de la danse, Vincent Thomasset observe, notre rapport souvent inconscient et parfois additif à l'image et d'autre part, la difficulté d'exister en tant que sujet alors que nos corps, gestes et comportements sont informés par les codes et normes des sociétés auxquelles ils appartiennent.



"Transversari" - Vincent Thomasset © Ilanit Illouz

Dans *Transversari*, soit la forme passive du verbe traverser en latin : « être traversé par », il confie à son complice danseur Lorenzo De Angelis le soin d'incarner la figure d'un homme à l'arrêt. Un homme dont le corps n'est plus capable de vivre dans le monde tel qu'il l'était et traversé par des questionnements sur les masculinités.

Placé devant un écran lumineux blanc, Lorenzo brosse comme une ombre noire les différents actes de sa vie. Ainsi mis en valeur, chaque geste de son quotidien est dessiné avec une rare méticulosité.

La tête recouverte d'un masque, ce personnage évoque un homme seul cloitré dans son univers traversé par de multiples situations qui paraissent anodines. Et pourtant, par le bais de la pantomime, il décrit des états d'âme et de corps qui interrogent.

Bien évidemment, on songe immédiatement au confinement, mais l'évolution des splendides images d'une infinie délicatesse démontrent un cloisonnement moral et physique volontaire. Seul, il traverse des états pluriels et évoque les Hikikomori, ces personnes qui vivent recluses dans leurs chambres. Pourquoi cette terrible solitude, ce retrait de la société et de l'autre, l'exploration sur son ordinateur d'un monde virtuel et désincarné ?

Qui plus est, le raffinement de certains de ses gestes pose la question du genre. Surtout lorsqu'il lave consciencieusement ses longues et fines mains avec une application déroutante. Rien ne prouve qu'il soit éprouvé par sa possible « différence » et ce quotidien singulier. Il se suffit à lui-même dans son monde où tout doit être précis, ordonné, calculé.

Accompagné par l'intelligente création sonore de Pierre Boscheron, le sens du langage des signes s'adresse à toutes et tous. Que cet être soit continuellement devant son écran, qu'il prenne le métro, cuisine des œufs, fume une cigarette, danse… il transporte ce personnage hors norme dans un univers décalé.



"Transversari" - Vincent Thomasset © Ilanit Illouz

Exceptionnel, délicat, raffiné, captivant, tellement gracieux, Lorenzo De Angelis narre sa vie jusqu'au bout de l'intrigue avec une virtuosité presque indécente tant chaque comportement est parlant et magnifique.

Entre danse et théâtre visuel de geste, il est impossible de donner une étiquette à cette œuvre splendide magistralement bien pensée et dont le sens et la dramaturgie sont le reflet du monde du XXIème siècle.

Sophie Lesort

Spectacle vu le 11 novembre 2021 à L'atelier de Paris, dans le cadre du Festival d'Automne.

Critique

Transversari

LE CARREAU DU TEMPLE / CHOR. **VINCENT THOMASSET**

Avec *Transversari*, Vincent Thomasset revient au solo et explore notre rapport aux images et les masculinités.

Vincent Thomasset, dont le travail se situe à la frontière du théâtre et de la danse, entame un nouveau cycle qui laisse toute sa place à la dramaturgie. Pour ce faire, il revient à la forme du solo, retrouve le danseur Lorenzo De Angelis, fidèle complice, et explore avec lui notre rapport aux images autant que les masculinités. Après un prélude poétique qui le voit se départir maladroitement de ses multiples attributs (casque cabossé, fraise en bandoulière, soleret, etc.), on découvre un homme en simple pantalon et pull dont la tête est intégralement masquée de gris. Installée derrière un écran blanc, sa silhouette se détache en ombre chinoise. Il pianote sur un clavier, de plus en vite, étire son dos voûté.



Lorenzo De Angelis interprète *Transversari* de Vincent Thomasset.

© Vincent Thomasset

Corps quotidien et corps incarné

De retour à l'avant-scène, il mime une cigarette, le métro, marche tête basse, rentre dans son petit appartement matérialisé par quelques praticables. Peu à peu, aux gestes du quotidien, mécaniques, se greffent ceux de son imaginaire, émanation des vidéos qu'ils regardent, des jeux qu'il pratique. La préparation d'une omelette devient l'occasion d'une partie de chasse, le passage de l'aspirateur se transforme en une promenade en pirogue. Pendant plus d'une heure, Lorenzo De Angelis, époustouflant, semble traversé par mille identités, passant de l'une à l'autre en un éclair. Il est le guerrier, le boxeur, la star de catch, le danseur étoile, le mannequin, le macho ou le féminin. Sans aucun accessoire, aidé par la bande son remarquable créée par Pierre Boscheron, il nous emporte dans son univers clos jusqu'à sa libération finale.

Delphine Baffour

Le Carreau du Temple, 4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris. Les 6, 7, 8 et 14 janvier à 19h30, les 9 et 12 à 15h, les 11 et 13 à 14h30. Tél. 01 83 81 93 30. Durée : 1h15. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Spectacle vu à sa création à l'Atelier de Paris-Carolyn Carlson. Également le 9 mars au **CNDC-Angers**, le 25 mars au **Théâtre Brétigny, Brétigny-sur-Orge**.

logosite-sceneweb
sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

La traversée du corps de Vincent Thomasset

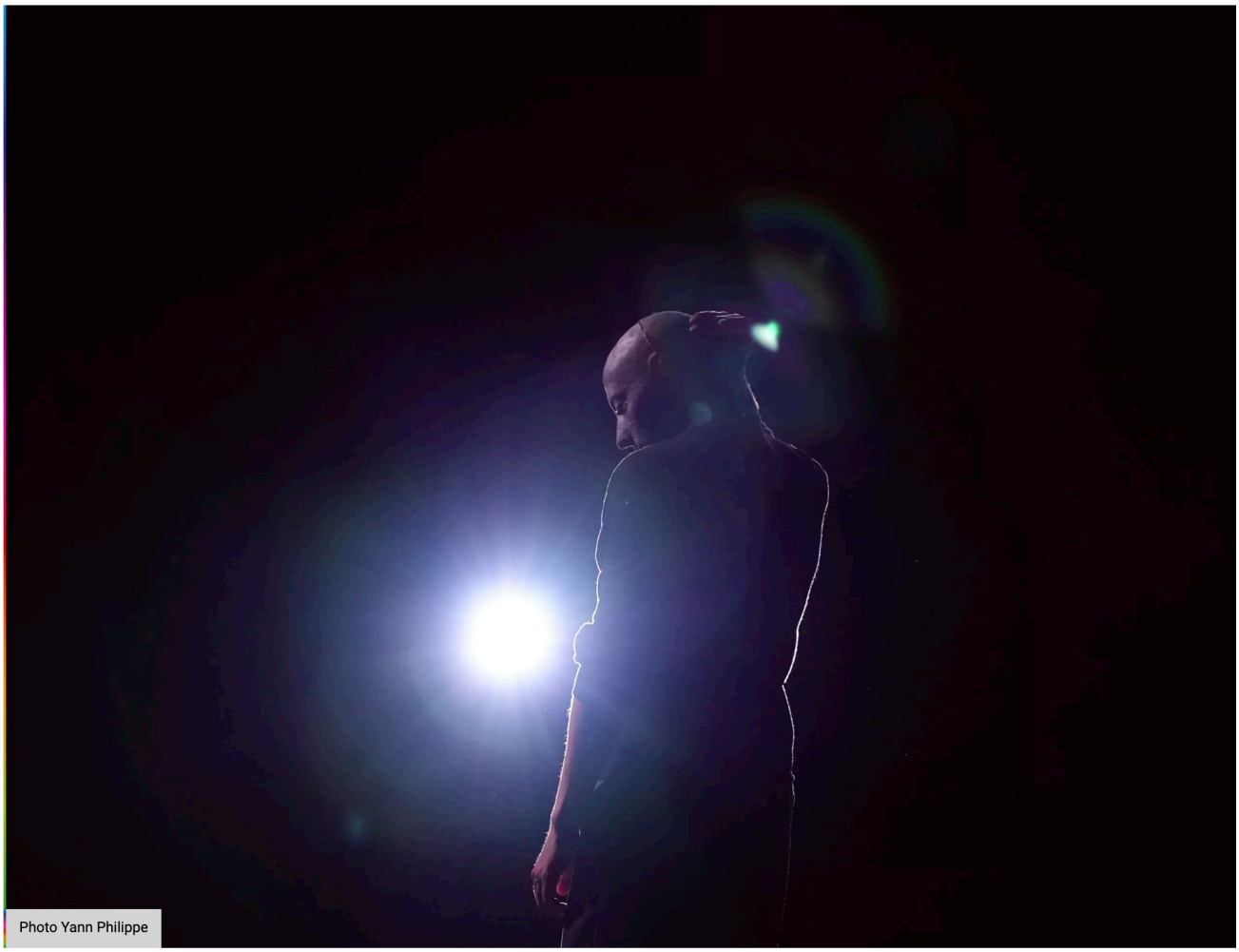


Photo Yann Philippe

Avec son complice Lorenzo De Angelis, le metteur en scène et chorégraphe offre, au Carreau du Temple, une expérimentation physique, aussi fascinante qu'exigeante, de l'ultra-moderne solitude.

***Transversari* s'ouvre tel un théâtre d'ombres, avec son lot de mystères et d'énigmes. Sur l'écran qui agit, à la fois, comme frontière support de projection, se dessinent les traits d'une créature indéfinie. Est-elle humaine ou animale, homme ou femme, réelle ou imaginaire ?** Peu importe, pourrait-on oser affirmer, tant son identité stricte se révèle insignifiante au regard de la grâce qu'elle déploi Une grâce inversement proportionnelle au manque d'assurance dont fait montre l'artiste une fois sorti de scène, une fois à vu, à découvert, passé de l'autre côté de l'écran. Effrayé par les applaudissements qui l'accueillent, il apparait sous la forme d'un Pierrot brinquebalant. Masque blanc sur le visage, serti d'oripeaux en tout genre, qui le handicapent et le font claudiquer, le voilà tel un carros changé en citrouille, abandonné par la magie transfigurante du théâtre, de sa lumière, de ses écrans, réduit, en somme, à son statut d'individu accessoirisé. Terrifié, il ne tarde pas à rentrer chez lui, comme on regagnerait un refuge, à se séparer de ces objets – fraise, soleret… – devenus trop encombrants, à sortir de ce rêve transformé en cauchemar pour retrouver une once de normalité, à quelques exceptions près.

***Transversari* s'ouvre tel un théâtre d'ombres, avec son lot de mystères et d'énigmes. Sur l'écran qui agit, à la fois, comme frontière e upport de projection, se dessinent les traits d'une créature indéfinie. Est-elle humaine ou animale, homme ou femme, réelle ou naginaire ?** Peu importe, pourrait-on oser affirmer, tant son identité stricte se révèle insignifiante au regard de la grâce qu'elle déploie ne grâce inversement proportionnelle au manque d'assurance dont fait montre l'artiste une fois sorti de scène, une fois à vu, à écouvert, passé de l'autre côté de l'écran. Effrayé par les applaudissements qui l'accueillent, il apparait sous la forme d'un Pierrot rinquebalant. Masque blanc sur le visage, serti d'oripeaux en tout genre, qui le handicapent et le font claudiquer, le voilà tel un carros hangé en citrouille, abandonné par la magie transfigurante du théâtre, de sa lumière, de ses écrans, réduit, en somme, à son statut 'individu accessoirisé. Terrifié, il ne tarde pas à rentrer chez lui, comme on regagnerait un refuge, à se séparer de ces objets – fraise, oleret… – devenus trop encombrants, à sortir de ce rêve transformé en cauchemar pour retrouver une once de normalité, à quelques xceptions près.

ar l'on devine bien vite que cet individu, dont le visage est dissimulé par un masque en latex, façon Fantômas, n'est pas tout à fait omme les autres. Nonobstant un trajet en métro, il semble vivre reclus au sein de son appartement, coupé du monde et des autres, e roie à cet état psychosocial désigné par le terme japonais *hikikomori. « Ces jeunes personnes,* explique Vincent Thomasset*, vivent lans leurs chambres pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, et ne sortent que pour satisfaire les impératifs des besoins orporels. »* Alors, l'homme exécute, presque mécaniquement, son quotidien, coincé entre sa cuisine et sa chambre, à la manière d'un risonnier volontaire, ou plutôt d'un ermite contemporain. Son salut, il ne paraît le trouver qu'au travers des multiples écrans qui arsèment son environnement : écran d'ordinateur sur le clavier duquel il tape frénétiquement, écran d'une tablette qu'il utilise pour egarder un film, écran de télévision dont il se sert pour jouer aux jeux vidéos. **A chaque fois, les images – que Vincent Thomasset a olontairement dissimulées – agissent sur lui, et plus particulièrement sur son corps, comme un remède à la banalité d'un quotidier éthargique, à une longue journée sans fin.** Paradoxalement, l'homme ne paraît jamais aussi énergique, agité, vivant que lorsqu'il en ient à confondre ce qu'il voit avec ce qu'il vit, lorsqu'il se laisse absorber, tout entier, et transcender, lorsqu'il passe, à nouveau, de autre côté de l'écran, comme on gagnerait un autre monde.

ette expérience de l'ultra-moderne solitude augmentée, Vincent Thomasset la livre sous la forme d'une performance, aussi ascinante qu'exigeante. A la lisière, comme souvent, du théâtre et de la danse, à mi-chemin entre ces deux arts dont il sait tirer, et onjuguer, le meilleur, le metteur en scène et chorégraphe s'attache à mettre au premier plan ce qui, habituellement, est relégué au ernier, oublié, négligé, voire méprisé, ces mouvements qui agitent et traversent le corps, y compris dans les aspects les plus triviaux existence. **Brillamment interprété par Lorenzo De Angelis, cette expérimentation a cela de sublime qu'elle se passe presque otalement de mots pour dire bien des maux.** En neutralisant le visage de son personnage et en lui ôtant la parole, Vincent Thomasse blige à se concentrer sur cette mécanique physique, et sur ses soubresauts, qui, parfois, à l'aide des indications sonores conçues pa **ierre Boscheron**, trahissent les émotions et en disent plus long que nombre de discours. Dans son aspect robotisé, presque utomatisé, elle symbolise, aussi, cette menace que la société contemporaine fait planer au-dessus de nos têtes, cette perte 'individualité, cette transformation en simple rouage d'une grande machinerie sociale lancée, à toute vitesse, dans une anonymisatio orcenée des êtres, contraints et forcés de s'extirper du réel pour, paradoxe suprême, se sentir pleinement vivant. Malgré tout, elle lais galement entrevoir les bulles d'espoir, les poches de résistance, les espaces d'échappement possible, jusqu'au dénouement final où homme, dont le visage surgit finalement derrière le masque, se réempare de sa singularité, et s'extrait, dans un sursaut bouleversant, e ce à quoi il avait été socialement programmé, et condamné.

'incent Bouquet – www.sceneweb.fr

TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture



Scène

A qui appartiennent nos gestes ?

De la révolte à l'espoir

Avec *Transversari*, Vincent Thomasset interroge la véracité des émotions, dans un monde qui nous échappe pour nous dominer. A voir au Carreau du Temple.

En danse, plus encore qu'au théâtre, le rôle d'un spectacle n'est pas de nous abreuver de thèses ni de certitudes. Sa valeur nutritionnelle pour nos méninges est proportionnelle à la pertinence des questions soulevées, comme à notre volonté de se laisser traverser par elles. Et cette propension dépend à son tour de la manière dont on nous secoue dans notre fauteuil, gentiment, constructivement… Aussi, dans *Transversari*, quand Lorenzo De Angelis traverse états et époques, fantasmes, peurs, solitudes et rébellions, nous ne pouvons que nous interroger sur notre monde, à partir de quelques piliers de l'histoire littéraire, par exemple. Mais jusqu'où pouvons-nous ici faire confiance aux images ? Au début, derrière un écran de la taille d'un affichage publicitaire géant, se dessine la silhouette noire d'un homme – ou peut-être d'une femme, d'une tête ou peut-être d'un dos, coiffé d'un baluchon ou d'un tutu, c'est selon. Ce théâtre d'ombres contemporain et ambivalent, qui flirte avec l'abstraction, n'a pourtant rien d'une stylisation à la Bob Wilson. On se croirait plutôt au carnaval…

Et voilà que cet homme sort du cadre de l'écran comme pour entrer dans un roman du XVII siècle, à Venise ou Salamanque, chevalier tragicomique à moitié déchaussé, anti-héros d'un rêve absurde. Vient-il de traverser un roman ou s'est-il laissé traverser par un fantasme romantique ? Il enlève alors sa collerette, son épée et quelques autres parures médiévales, mais pas son masque. Pas encore… Cette seconde peau qui couvre son visage le rend mystérieux, inquiétant, troublant, surtout

quand il se trouve entre ses quatre murs. Chaque geste du quotidien, aussi banal soit-il, attire alors l'attention et devient extra-ordinaire. Se laver les mains, obsessionnellement, cuisiner, écrire face à l'écran, jouer avec la télécommande ou la console… En ombre chinoise, avec la maîtrise acquise par De Angelis au cours de sa belle carrière de danseur, chaque geste évoque un possible Nosferatu, un Monsieur K ou tout personnage sorti de quelques dystopies futuristes. Est-il victime d'un isolement subi ? Un hikikomori ? Un sage travailleur-consommateur ? Ou bien un danger potentiel ?

Son côté automate impose la question de ses états émotionnels : Sont-ils réels ou des projections de notre part ? Est-il authentique seulement quand il tire sur ses voisins ? Ou s'égare-t-il dans les délires qu'il consomme sur les écrans et qui le traversent avec leur violence ? Vincent Thomasset, ici autant metteur en scène que chorégraphe, évoque les dysfonctionnements chez les hikikomori, ces reclus qui vivent la nuit et communiquent uniquement par internet : « Ils sont souvent activistes, mais ne savent se relier physiquement au monde. Certains comparent leur état mental à celui des anorexiques. » Le personnage de *Transversari* (être traversé) vit une perte d'identité et lutte pour se réapproprier son existence, ses rêves, ses gestes… Intrigant à plus d'un titre, ce solo interroge la perte de nos âmes et de nos envies dans le mode de vie que nous avons créé ou accepté, déléguant nos émotions à l'industrie visuelle qui répand sa poudre de perlimpinpin. Ni danse, ni théâtre, ni mime par ailleurs, *Tansversari* se laisse traverser par les genres, nous éclairant en brouillant nos certitudes. Et se termine par une révolte qui redonne espoir.

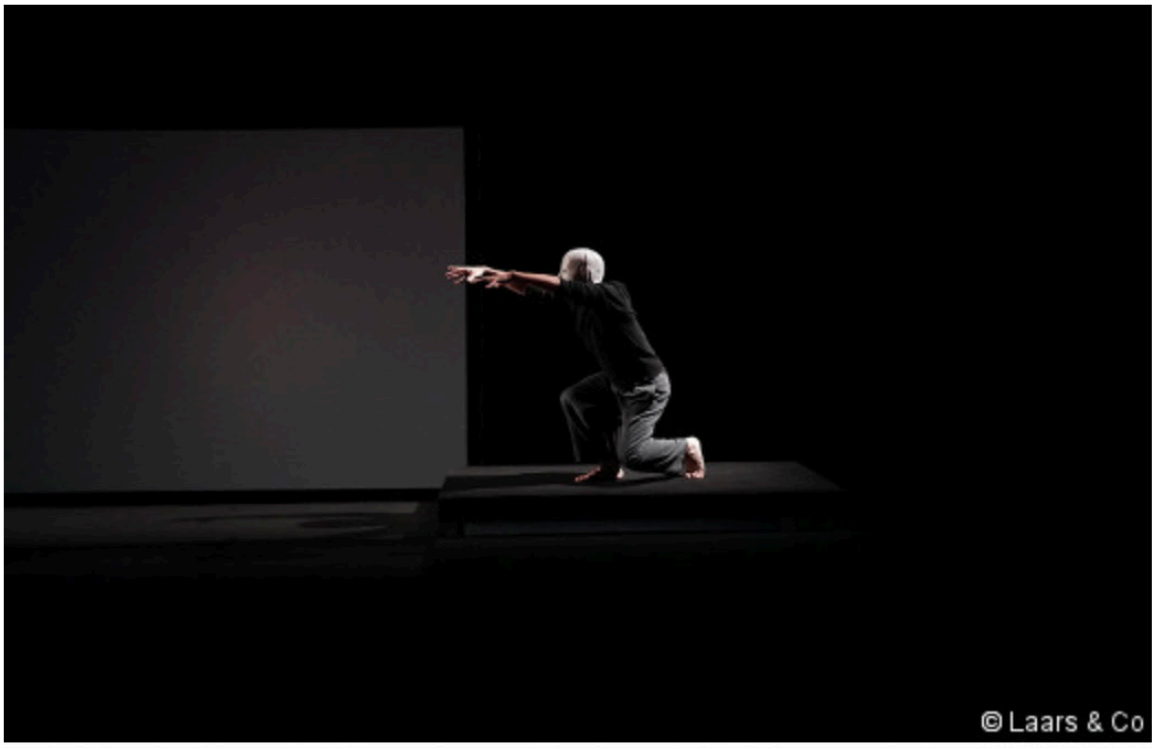
Danses avec la plume

Transversari – Vincent Thomasset et Lorenzo De Angelis

Ecrit par : Jean-Frédéric Saumont

28 janvier 2022 | Catégorie : En scène

Le **Festival d'Automne** a la bonne habitude de prolonger son offre prolifique dans les premiers jours de l'hiver. Le Carreau du Temple a ainsi accueilli en ce début du mois de janvier ***Transversari*** **de Vincent Thomasset**, un **solo explorant l'imaginaire des hikikomori, mot japonais désignant ces jeunes gens qui vivent reclus** et solitaires, ne sortant de chez eux que très occasionnellement. Pour la plupart d'entre eux, leur rapport au monde se limite aux écrans de l'ordinateur ou des jeux vidéo. Le metteur en scène et chorégraphe s'est appuyé sur ce phénomène et cette problématique pour bâtir **une pièce sombre et envoûtante, magnifiquement portée par Lorenzo De Angelis**.



Lorenzo De Angelis - *Transversari*

C'est au **Japon, au début des années, 1990 qu'est apparu ce phénomène des *hikikomoris***. S'il n'y a pas de portrait type, cette attitude concerne presque exclusivement des jeunes hommes qui décident à un moment donné de se couper du monde, d'annihiler toute relation sociale qu'elle soit familiale ou amicale. Cette réclusion choisie a été longuement décrite par des écrits savants multiples car elle

dépasse le seul Japon. **Ce comportement névrotique trouve un écho tout particulier ces jours-ci en pleine pandémie, quand la terre entière a vécu dans un confinement forcé,** atomisant la société et induisant une solitude forcée dont certains ont éprouvé quelques difficultés à sortir.

Que faire de tout cela ? s'interroge **Vincent Thomasset.** Qu'est-ce que ce phénomène, moins minoritaire que l'on ne pourrait croire, **dit du rapport au corps qui devient l'univers unique exclu de toute interaction ?** Paradoxalement, cette mise à l'écart radicale du monde aiguise la palette sensorielle de ceux qui s'y soumettent, et c'est cela que nous raconte sur le plateau **Lorenzo De Angelis**. Dans une scénographie japonisante, composée de banquettes de bois surélevées à différents niveaux et d'un écran sur lequel rien n'est projeté mais qui sert à produire des ombres chinoises, **on suit la routine et le voyage de cet homme dissimulé derrière un masque qui lui recouvre tout le visage**. Il arrive lesté d'un bric-à-brac dans lequel on discerne un tutu, un cor, un casque, une épée et une quantité d'objets dont il se déleste, comme pour s'alléger du monde matériel. Débute alors **un rituel de l'enfermement** que mime magistralement Lorenzo De Angelis. **Tout semble partir des mains**, celles qui tapent frénétiquement sur les claviers d'ordinateur ou s'acharnent sur les commandes de jeu vidéo. Il y a tous ces gestes du quotidien sans cesse recommencés dans le clair-obscur de la scène. Du monde extérieur, on ne perçoit que des sons de la ville qui arrivent atténués et lointains. **Lorenzo de Angelis** fait de ce mime une **danse envoûtante, un mouvement perpétuel** dans lequel il se love et nous enferme en **victime consentante.**



Toute
La Culture.

Transversari, l'enfermement esthétique de Vincent Thomasset

13 JANUARY 2022 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Au Festival d'Automne, le metteur en scène et chorégraphe Vincent Thomasset sort de ses chemins habituels pour tenter d'explorer la narration dans un seul en scène offert à muse, Lorenzo De Angelis

Cela fait maintenant neuf ans que nous suivons le travail de cet artiste qui s'est attelé pendant près d'une décennie à travailler la voix dans la performance. Il a questionné souvent la perception, et s'est amusé des faux-semblants comme dans *Bodies in the Cellar, les Protagronistes,* les *Lettres de non-motivation* et *Ensemble, ensemble.* Avant le début de l'épidémie, il avait déjà amorcé un tournant avec le délicieux *Carroussel*, en tiraillant d'un bout à l'autre de la corde le libre et le contraint.

En 2017, à l'occasion d'une interview, Vincent Thomasset nous disait "Petit à petit, je vais arriver à faire du théâtre. J'ai envie de le faire comme j'aurai envie de le voir. J'ai envie de travailler le corps, et de travailler la voix."

Et bien avec *Transversari,* il semble clairement se positionner du côté du corps, mais d'un corps en négatif, sans visage, parfois en ombres chinoises.

Dans un décor léché fait d'un grand écran et de marches, Lorenzo De Angelis se cache pour commencer, il se déploie comme un papillon chargé de métal. L'image est superbe, la lumière parfaite. Le temps est alors délicieusement lent et il faudra un moment avant que le danseur ne se dépouille et apparaisse, homme au visage totalement masqué, pieds nus, pantalon à pinces et tee-shirt.

Dans un geste qui s'approche plus de l'art du mime que de la danse et de façon totalement littérale, le danseur va vivre en huis-clos comme un hikikomori. Il va faire semblant d'aller dans sa cuisine, de boire, de manger, de jouer à des jeux vidéos, de dormir et de recommencer sans jamais sortir de chez lui autrement que symboliquement via les écrans et son imagination.

C'est plus tard, trop tard à notre avis, que le mouvement se libère et que la danse vient dire sans montrer ce que cela veut dire d'être enfermé volontaire, sans plus rien d'autre que des automatismes, et sans miroir, sans visage.

La pièce vaut par des images superbes, ses focus sur les extrémités du danseur qui semblent infinies et une bande son parfaite, comme toujours chez Thomasset. On y entend en plus du travail de Pierre Boscheron, Minitel Rose, Iggy Pop et Timecop 1983.

Absolument dans son temps, *Transversari* est un spectacle tout public, visible dès 8/9 ans. Il permettra d'ouvrir les réflexions sur ce que le confinement provoque à chacun. La pièce n'a étonnamment pas été pensée pendant la première vague.

« C'est le corps qui parle »

Le metteur en scène-chorégraphe **Vincent Thomasset** interroge avec virtuosité notre rapport à l'image et à la fiction dans ***Transversari***. L'épopée d'un être qui se met à incarner ce que lui projettent ses écrans. Rencontre.

Propos recueillis par Marjorie Bertin



© YANN PHILIPPE

Vous adorez décaler notre perception de la scène. D'où cela vient-il ?

C'est une façon de troubler le rapport au réel en ne l'oubliant jamais. Vers onze ans, j'ai été marqué par la lecture de *Treblinka*, qui racontait la vie dans les camps de concentration et notamment la présence d'une fausse gare pour rassurer ceux qui arrivaient... Jusqu'alors je lisais des fictions, et cette lecture a créé un véritable schisme. C'est l'une des raisons pour lesquelles il y a toujours eu jusqu'ici, dans mes spectacles, la nécessité d'observer les conditions d'émergence de la fiction.

***Ensemble, Ensemble* travaille la question du langage qui circule indifféremment entre quatre interprètes. Ici, le texte laisse place à un vocabulaire de gestes et de mouvements, cette pièce marque-t-elle un tournant ?**

Transversari augure le début d'une nouvelle période. De 2007 à 2011, je n'ai produit que des performances, puis, de 2011 à 2019, des spectacles. Je les assume toutes, mais, avec le recul je m'aperçois que les processus de fabrication provenaient d'une démarche expérimentale avec, comme conséquence, la difficulté de pouvoir en parler facilement. Je souhaite aujourd'hui engager un travail dramaturgique qui permette au spectateur de traverser la pièce de part en part, avec les notions d'histoire et de personnage qui voient le jour.

***Transversari* est la forme latine passive du verbe *transversare* (traverser) qui signifie «être traversé par». Laquelle de ces acceptions retenez-vous ici ?**

Le titre de la pièce : être traversé par. Le personnage de *Transversari* est contraint par son environnement physique et social. À partir du moment où son corps devient réceptacle, il éprouve de nouvelles formes de désir, entrevoit la possibilité d'une forme d'accomplissement, de bonheur.

Comment imaginez-vous le passage du corps spectateur au corps incarné ?

Le passage entre corps actif – celui qui incarne – et corps passif – celui qui regarde – peut opérer à tout moment, sans raison apparente. Le regard trace un lien entre ces deux états. C'est le corps qui parle, même si tous les rendez-vous, hormis la séquence finale, sont écrits. Ce personnage, son corps et ses états sont le résultat d'une rencontre entre les images qui nous entourent, les archétypes qu'elles charrient, et nos histoires respectives. Lorenzo et moi sommes très proches, nous nous connaissons depuis longtemps, ce personnage doit très certainement nous ressembler.

Le personnage qu'il interprète traverse les fictions et les personnages, travaille la question du genre et de l'identité. Cette démarche relève-t-elle d'un parti pris esthétique ou politique ?

Je n'opposerais pas ces deux notions, elles doivent pouvoir se rejoindre. Lorenzo a une plasticité très importante. Il est important, pour moi, de montrer que l'on peut avoir une forme de vie, d'ouverture et de désir qui défie les assignations. C'est un homme pris par certains standards, qui trouve une forme de salut en traversant des identités multiples. La vie se manifeste, la fiction s'incarne, c'est du spectacle vivant.

TRANSVERSARI
Vincent Thomasset, au Carreau du Temple, dans le cadre du Festival d'Automne, du 6 au 14 janvier

CARROUSEL

Vincent Thomasset accomplit à sa manière une histoire de la danse ludique. Explorateur de talent, il détaille avec humour la rigueur des gestuelles académiques.

Emmanuelle Bouchez, Télérama

Au T2G, le metteur en scène et chorégraphe offre une magnifique leçon de dressage des arts, comme mélange d'autorité et de liberté laissée au sujet.

Vincent Bouquet, Sceneweb

Carrousel, le brillant galop chorégraphique Vincent Thomasset à June events. (...) Il mêle le théâtre et la danse, en accumulant et en entrechoquant des pas et des textes piochés dans un corpus pluriel. La prose de Maitre Jourdain et les règles du poney club sont posées, comme chez Joris Lacoste, dans un mécanisme qui est proche de la psychanalyse. Un sujet en amène un autre et passe à autre chose, guidée uniquement par son l'inconscient.

Toute la culture, Amélie Blaustein Niddam

Dans cette pièce, la parole circule autant que le geste. Vincent Thomasset confronte le théâtre et la danse avec une étonnante porosité qui rend ce carrousel virevoltant. Dans d'autres pièces qui mêlent autant le verbe et les pas, on déplore souvent de trop longs bavardages au détriment de la danse. Là tout s'entremêle pour signer une pièce fort imaginative et réjouissante.

Danse avec la plume, Claudine Colozzi

Vincent Thomasset revient aux sources des arts du spectacle. Il rappelle les liens entre le verbe et le mouvement, le corps humain et le corps animal. (…) Ce spectacle à quel autre pareil traite du langage, de l'apprentissage et des rapports de pouvoir. Avec le sourire et le mors aux dents.

RTS Culture, Thierry Sartoretti,

Télérama
ays : FR
ériodicité : Hebdomadaire
JD : 546430





Date : Du 16 au 2 novembre 2019
Page de l'article :
Journaliste : I Bouchez



Un ballet virevoltant des quatre fers.

CARROUSEL
DANSE-THÉÂTRE
VINCENT THOMASSET

TT

Emmanuelle Lafon ouvre la séance en maîtresse de cérémonie, chargée de présenter au jeune prince les règles de l'équitation. Un art du geste précis, orienté vers la meilleure maîtrise possible de l'animal. S'ensuit une démonstration avec quatre autres interprètes vêtus comme des cavaliers d'aujourd'hui en T-shirts et jodhpurs. Mi-hommes, mi-chevaux, avec un air hybride assez comique, ils alignent voltes et contre-voltes pour composer un carrousel. Séquence suivante : une lettre patente de 1662 signée par Louis XIV lance la création d'une Académie royale de danse, où treize maîtres de ballet seront chargés *« d'éviter le ridicule »* aux nobles, lors des spectacles donnés par le roi. Les pas de danse de cour rappellent ceux des tours équestres. Corps dressés et alignés des chevaux et des hommes : même combat !

Vincent Thomasset accomplit à sa manière une histoire de la danse ludique. Explorateur de talent, il détaille avec humour la rigueur des gestuelles académiques : le plus fort moment du spectacle est un duo découplé où une fine cavalière glose sur les relations de pouvoir entre danse et musique, tandis qu'un instructeur, plutôt clown, joue avec son fouet. Présenté au festival Actoral de Marseille, le spectacle a produit son effet… Même si l'aspect un peu coq-à-l'âne de ce catalogue des allures et des postures délaye tout de même le propos. – ***Emmanuelle Bouchez***

| 1h10 | Du 16 au 25 novembre au T2G-Théâtre de Genevilliers (92), le 22 janvier au !POC! à Alfortville (94).

Carrousel : le manège enchanté de Vincent Thomasset

Au T2G, le metteur en scène et chorégraphe offre une magnifique leçon de dressage des arts, comme mélange d'autorité et de liberté laissée au sujet.

Assister à un spectacle de Vincent Thomasset revient, toujours, à embarquer pour une destination inconnue. Façon pour le metteur en scène de mettre à la portée du public le cœur même de son processus créatif, celui de la sérendipité. Comme la plupart de ses précédentes créations, ***Carrousel*** n' échappe pas à cette règle et il faudra au spectateur, prévenons-le, une bonne dose de lâcher-prise pour entrer dans le manège enchanté que lui propose l'artiste.

Son passé équestre en bandoulière – qui lui avait déjà servi de base pour ***Médail Décor*** et ***Galooop*** –, le metteur en scène installe un carrousel fictif sur le plateau du T2G. En son centre, naissent tous les arts qui vont, les uns après les autres, être expérimentés par les comédiens-danseurs dont il s'est entouré. Y co-existent le théâtre, bien sûr, qui est à la base de tout, mais aussi la danse, le langage, la musique, l'art équestre, et même un certain art plastique dans sa façon de sculpter les images. De discipline en discipline, la même logique saute aux yeux : l'art, quel qu'il soit, est un mélange de liberté, laissée au créateur et à l'interprète, mais aussi d'autorité, affermie par des siècles d'Histoire et la poigne d'un maître qui, du roi Louis XIV à la professeure d'équitation, en passant par le maître de philosophie de Monsieur Jourdain, cherche à guider, à enseigner, et à asservir, car il en va de l'avènement de la beauté, soumise à certains canons.

Du canon théâtral, Vincent Thomasset prend malgré tout un malin plaisir à s'affranchir. Scindée en plusieurs séquences, sa proposition se situe elle-même à la confluence des arts. Ni théâtre pur, ni danse à l'état brut, elle se plaît à créer un cocktail entre des fragments textuels – ***L'instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*** d'Antoine de Pluvinel, ***Lettres patentes du Roy, pour l'établissement de l'Académie royale de Danse en la ville de Paris***, ***Le Bourgeois gentilhomme*** de Molière –, de la musique d'époque et des partitions chorégraphiées, à dos de faux cheval ou les deux pieds ancrés dans le sol pour un ballet de l'ère classique. A chaque fois, les arts semblent avoir leur liberté propre, comme cette langue que l'on peut triturer à loisir, et, en même temps, être soumis les uns aux autres, comme lorsque la danse colle à la musique, qui impose son tempo au corps. Et à chaque fois, un même objectif affleure, celui de l'esthétisme, au sens le plus noble du terme, qui en passe par une union subtile entre audace et application de la règle grammaticale.

Un temps déstabilisante, la performance touche, finalement, à l'esprit et au coeur, grâce à son mélange de grâce et d'intelligence, forgée hors des sentiers battus. Unis par une belle complicité, les comédiens-danseurs, sous les superbes lumières de Florian Leduc, incarnent, avec espièglerie, toute l'inventivité, teintée d'humour, de Vincent Thomasset, aussi à l'aise pour déclamer du vieux français que pour se transformer en faux cavaliers d'un soir. Forts de leur présence scénique, ils parviennent à instaurer une ambiance tout à fait à part, à brandir la liberté créatrice en étendard, et à ériger Carrousel en îlot singulier où l'âme le dispute au charme.

17/11/2019
lien web

Tournez manège, voici de la danse au grand galop dans "Carrousel"



Le spectacle "Carrousel" de Vincent Thomasset. [vincent-thomasset.com]

Danse: "Carrousel" aux Printemps

Spectacle d'ouverture du Festival lausannois des Printemps de Sévelin, "Carrousel", de Vincent Thomasset, mélange danse, théâtre, combat et art équestre. Comme au temps du Roi Soleil. A découvrir ce mercredi 11 mars.

"Louis par la grace de Dieu roy de France et de Navarre, A tous presens & à venir, Salut". Non, il n'y a pas de faute d'orthographe dans ce qui précède. C'est simplement le français officiel en vigueur le 30 mars 1662. Et ce salut plutôt cool nous vient de Louis XIV. Il vient de fonder l'Académie royale de danse en sa bonne ville de Paris. Il est content Louis et il ajoute: "Bien que l'Art de la Danse ait toûjours esté reconnu l'un des plus honnestes & plus necessaires à former le corps, & luy donner les premieres & plus naturelles dispositions à toute sorte d'exercices, & entre autres à ceux des armes..." En résumé: danser, c'est savoir se battre. C'est aussi se tenir correctement sur un cheval (de bataille).

A la même époque, en 1666, Antoine de Pluvinel édite son "Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval". Quatre ans plus tard, en 1670, rieur et moqueur, Molière présente son "Bourgeois gentilhomme" où il est question d'éducation et d'aspiration aux arts.

Un spectacle unique

C'est loin tout ça, direz-vous. N'empêche: le manuel de Pluvinel est un guide pour Bartabas, le plus célèbre des cavaliers d'aujourd'hui. Il le cite dans ses mémoires équestres, "D'un Cheval l'autre", paru chez l'éditeur Gallimard cette année. Et ces textes datés au Roi Soleil illuminent la dernière création du metteur en scène français Vincent Thomasset sur la scène de Sévelin 36 ce mercredi soir encore. De la

danse, de l'escrime, du cheval, du verbe, de la verve et passablement d'humour, c'est "Carrousel". Un spectacle unique.

Tagada, voici les comédiennes et les danseurs! Une deux, une deux, une deux, ils et elles défilent au petit trot sur le plateau, sont tantôt cavalier, tantôt cheval. Onze lettres de l'alphabet sont disposées sur la scène. Voilà qui est bien mystérieux, sauf pour celles et ceux qui pratiquent l'équitation en manège.



Le spectacle "Carrousel" de Vincent Thomasset. [Patrick Berger - vincent-thomasset.com]

La scène de "Carrousel" reproduit en effet les codes et les positions du dressage équestre. Une comédienne porte la bombe. Un danseur manie le fouet. Il ne manque plus que le sable et la paille. Ainsi, jouer et danser relèverait de l'éducation, du dressage. Et ce pauvre bourgeois, Monsieur Jourdain, celui qui dit de la prose sans le savoir, se fait devant nous rouler (dans la sciure) par ses maîtres d'armes, maîtres de danse et autres philosophes de salon dans un extrait du "Le Bourgeois gentilhomme", spectacle où l'on jouait et dansait.

Retour aux sources

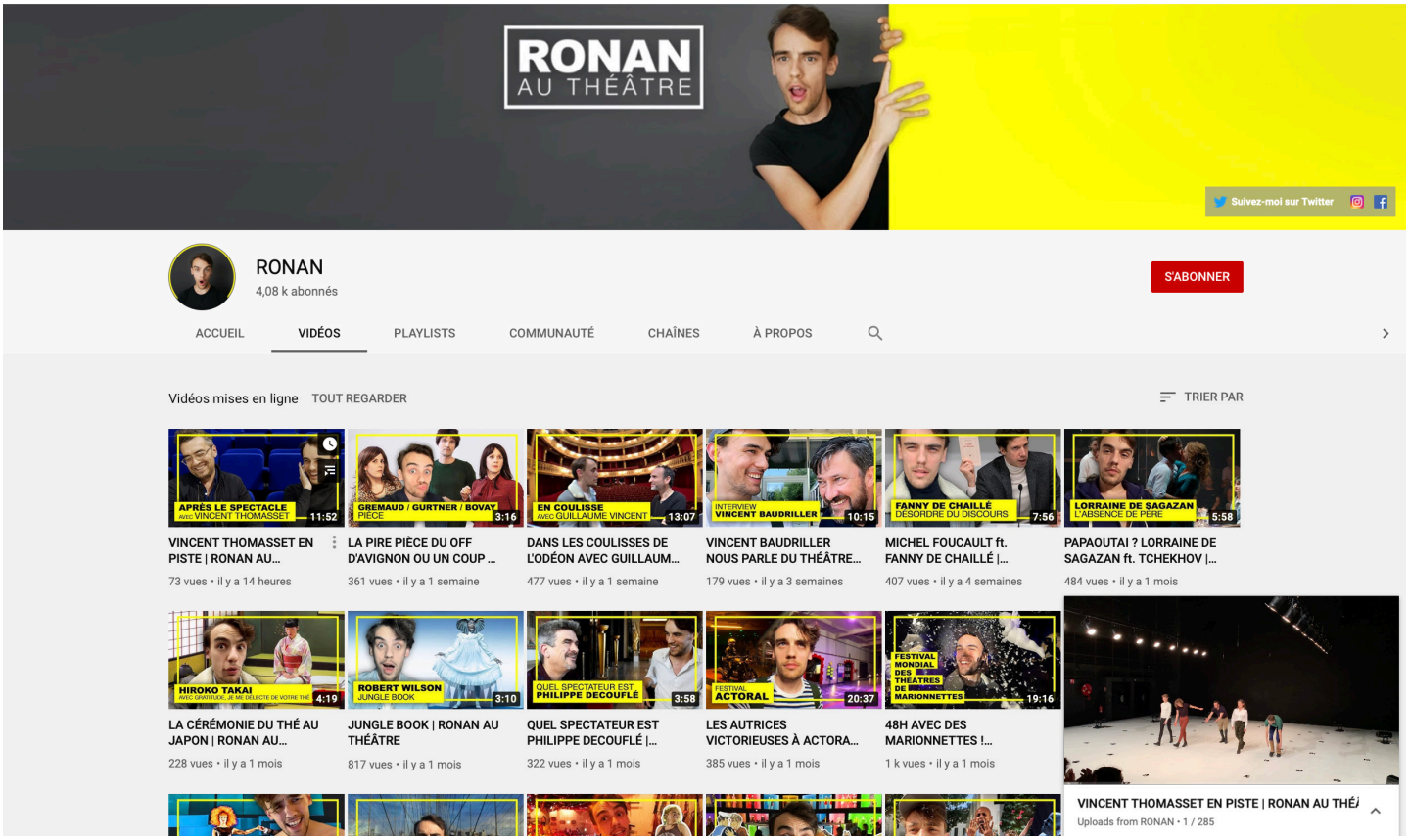
Vincent Thomasset revient aux sources des arts du spectacle. Il rappelle les liens naturels entre le verbe et le mouvement, le corps humain et le corps animal. Dans "Carrousel", on danse, on apprend à se battre et à monter à cheval. Le tout dans une mise en scène inspirée des exercices pratiqués au XVIIe siècle pour le bon plaisir de Sa Majesté le Roi.

On rit, beaucoup, devant ce "Carrousel" où excellent des artistes au parcours surprenant: Jacquelyn Elder a dansé dans la compagnie américaine de Martha Graham, Emmanuelle Lafon fait partie de cette formidable épopée théâtrale "L'Encyclopédie de la parole", Anne Steffens fut magnétique dans "La Maman et la Putain" revisitée sur scène par le metteur en scène Dorian Rossel, Nicolas Perrochet possède l'impressionnante présence physique d'un ex-officier des paracommandos et Julien Gallée-Ferré a les jambes interminables d'un pur-sang méditerranéen ayant cavalé chez la chorégraphe Mathilde Monnier.

Ce spectacle à nul autre pareil traite du langage, de l'apprentissage et des rapports de pouvoir. Avec le sourire et le mors aux dents. Une excellente manière d'entamer le Festival des Printemps de Sévelin où l'on expose par ailleurs un manuel illustré de salutations chorégraphiées à l'usage des bipèdes en période d'épidémie.

Thierry Sartoretti/ld

Lien vidéo


RONAN
AU THÉÂTRE
Suivez-moi sur Twitter
RONAN
4,08 k abonnés
S'ABONNER
ACCUEIL
VIDÉOS
PLAYLISTS
COMMUNAUTÉ
CHAÎNES
À PROPOS
Vidéos mises en ligne
TOUT REGARDER
TRIER PAR
APRÈS LE SPECTACLE AVEC VINCENT THOMASSET 11:52
VINCENT THOMASSET EN PISTE | RONAN AU...
73 vues • il y a 14 heures
GREMAUD / GURTNER / BOVAY PIÈCE 3:16
LA PIRE PIÈCE DU OFF D'AVIGNON OU UN COUP ...
361 vues • il y a 1 semaine
EN COULISSE AVEC GUILLAUME VINCENT 13:07
DANS LES COULISSES DE L'ODÉON AVEC GUILLAUM...
477 vues • il y a 1 semaine
INTERVIEW VINCENT BAUDRILLER 10:15
VINCENT BAUDRILLER NOUS PARLE DU THÉÂTRE...
179 vues • il y a 3 semaines
FANNY DE CHAILLÉ DÉSORDRE DU DISCOURS 7:56
MICHEL FOUCAULT ft. FANNY DE CHAILLÉ |...
407 vues • il y a 4 semaines
LORRAINE DE SAGAZAN L'ABSENCE DE PÈRE 5:58
PAPAOUTAI ? LORRAINE DE SAGAZAN ft. TCHEKHOV |...
484 vues • il y a 1 mois
HIROKO TAKAI 4:19
LA CÉRÉMONIE DU THÉ AU JAPON | RONAN AU...
228 vues • il y a 1 mois
ROBERT WILSON JUNGLE BOOK 3:10
JUNGLE BOOK | RONAN AU THÉÂTRE
817 vues • il y a 1 mois
QUEL SPECTATEUR EST PHILIPPE DECOUFLÉ 3:58
QUEL SPECTATEUR EST PHILIPPE DECOUFLÉ |...
322 vues • il y a 1 mois
FESTIVAL ACTORAL 20:37
LES AUTRICES VICTORIEUSES À ACTORA...
385 vues • il y a 1 mois
FESTIVAL MONDIAL DES THÉÂTRES DE MARIONNETTES 19:16
48H AVEC DES MARIONNETTES !...
1 k vues • il y a 1 mois
VINCENT THOMASSET EN PISTE | RONAN AU THÉ
Uploads from RONAN • 1 / 285


APRÈS LE SPECTACLE
AVEC VINCENT THOMASSET
11:52

« Carrousel », le brillant galop chorégraphique de Vincent Thomasset à June Events

Jusqu'à présent, dans ses précédentes pièces — ***Bodies in the Cellar, Les Protagronistes,*** les ***Lettres de non-motivation*** et ***Ensemble Ensemble*** — Vincent Thomasset cultivait les faux-semblants. En ouverture de June Events et avant le Festival d'Automne, il prend le parti d'interroger la notion de double sens avec ***Carrousel***.

En 2017, en interview, le metteur en scène nous confiait : « Cela s'appellerait pour le moment ***Carrousel***. Là, je reviendrai vraiment à l'outil cheval que j'ai déjà travaillé. Je voudrais aller beaucoup plus vers le chorégraphique. » Effectivement, en 2016, déjà en compagnie d'Anne Steffens, il performait ***Galooooooop!***, une pièce sonore sur la course sans but du cheval. Et nous voici en 2019, sur le grand plateau du théâtre de l'Aquarium. Le tapis de danse est blanc, ponctué de lettres parsemées, et les projecteurs apparents. Florian Leduc fait déjà varier la lumière pour la rendre concentrique.

Seule en scène, Emmanuelle Lafon, codirectrice avec Joris Lacoste de l'Encyclopédie de la Parole, cet outil merveilleux qui recense toutes les productions vocales, fait ce qu'elle sait faire de mieux : parler. Elle parle avec un naturel entrecoupé d'un ton de surprise, qui donne un rythme infiniment drôle à son discours. Elle nous récite, en ancien français, ***L'instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval d'Antoine de Pluvinel*** (1666). Puis les ***Lettres patentes du Roy pour l'établissement de l'Académie royale de danse en la ville de Paris*** sont déclamées par Jacky Elder et Anne Steffens. Nous sommes le 10 mars 1662, et le contenu est très étonnant. Il s'agit d'un manifeste que les directions du Kunsten, de la Ménagerie de Verre, des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis et de June Events auraient pu écrire : « (…) A quoi étant nécessaire de pourvoir, et désirant rétablir ledit Art dans sa Première perfection et l'augmenter autant que faire se pourra, Nous avons jugé à propos d'établir dans notre bonne Ville de Paris une Académie Royale de Danse (…). »

Cet acte qui se clôt par « Car tel est notre plaisir » dit l'urgence de danser avec intelligence. Dans cette pièce, la symbolique du cheval permet à Thomasset de travailler la marche carrée dans le cercle. Il mêle le théâtre et la danse, en accumulant et en entrechoquant des pas et des textes piochés dans un corpus pluriel. La prose de Maître Jourdain et les règles du poney club sont posées, comme chez Joris Lacoste, dans un mécanisme qui est proche de la psychanalyse. Un sujet en amène un autre et sans prévenir, la pensée se suspend et passe à autre chose, guidée uniquement par l'inconscient.

Deux mondes s'opposent alors, le libre et le contraint. Julien Gallée-Ferré si souvent vu chez Maud le Pladec, comme Mathilde Monnier, savent parfaitement naviguer de la comédie au geste. Anne Steffens, à la voix très rauque, compagne de route de Thomasset depuis au moins 2016, maîtrise la distance avec le texte. Nicolas Perrochet, ex officier militaire, se plie à merveille aux exercices de dressage, et Jacquelyn Elder, formidable danseuse, formée chez Martha Graham et interprète de Liz Santoro et Pierre Godard, tire parti des danses directionnelles imposées par le metteur en scène. Quant à Emmanuelle Lafon, elle vient, au centre du Carrousel, rassembler les interprètes.

L'ensemble est fin, drôle et très bien mené. La direction des danseurs vers la comédie fonctionne parfaitement. Thomasset vient s'inscrire dans la réflexion actuelle sur la manière de séparer la danse et la musique sans les opposer, ou comment faire entrer le carré dans le cercle. L'idée d'utiliser les pas des chevaux, joués par les artistes, les fait entendre autrement. Le trot, le galop, l'arrêt sont autant de gestes portés vers la beauté. Mais la beauté n'est rien. Le carrousel est une construction militaire et la danse ne vaut rien si elle cherche juste le beau. La danse de Thomasset questionne les lignes et le fait de mettre des individus ensemble dans un même espace. Elle ne cherche pas la technique, elle cherche, et trouve la contrainte.

5/06/2019
Lien web

Etonnant clin d'œil de découvrir, le Carrousel de Vincent Thomasset à quelques mètres du centre équestre de la cartoucherie de Vincennes. Dans cette nouvelle création, le milieu équestre (un peu de manière métaphorique parfois, mais quand même !) a une nouvelle fois largement inspiré le metteur en scène et chorégraphe. Le carrousel, espace de dressage et de parade, vue comme un univers où sont en jeu des notions comme le libre-arbitre, l'organisation collective ou le rapport à l'autorité. Autant de parallèles peuvent ainsi être faits, et sont d'ailleurs suggérés, entre l'apprentissage de la pratique équestre et celui de la danse classique. Comment trouver sa voie entre les rôles qu'on projette sur nous et ce que nous sommes vraiment ?

Dans cette pièce, la parole circule autant que le geste. Vincent Thomasset confronte le théâtre et la danse avec une étonnante porosité qui rend ce carrousel virevoltant. Les interprètes s'emparent des deux en donnant un relief singulier à ce manège très codifié. Cela donne des situations souvent cocasses quand chacun joue la carte du mimétisme équin. Désopilant Julien Gallée-Ferré qui pousse l'incarnation à son paroxysme sans jamais être ridicule.
Dans d'autres pièces qui mêlent autant le verbe et les pas, on déplore souvent de trop long bavardages au détriment de la danse. Là tout s'entremêle pour signer une pièce fort imaginative et réjouissante.

14/06/2019
Lien web

ENSEMBLE ENSEMBLE

Vincent Thomasset, brillamment, a conçu un spectacle total et euphorisant où tout est nécessaire comme dans cette question persistante, longtemps après que l'on a quitté la salle : « combien de lettres pour dire "tout ce que je veux dire" ? ». La forme fait le sens et mutuellement.

Délibéré, Marie Jo Dho

Avec cette nouvelle création, Vincent Thomasset opère une très équilibrée et délicate symbiose entre parole, danse et musique. Chaque élément s'installe et se déploie en toute simplicité, propose modestement sa poésie absurde et charme par sa légère élégance. Thomasset présente un théâtre de la parole sans artifice mais plein de ressources qui ne peut manquer de toucher.

Nicolas Garnier, Ma Culture

Vincent Thomasset nous entraine dans un conte fantastique et insensé où les arbres tombent amoureux et où les adultes jouent comme des enfants. Vincent Thomasset s'impose de plus en plus comme un créateur protéïforme, ultra élégant. Il évolue dans son monde, où les frontières sont poreuses. Le cinéma, la radio, la danse et le théâtre sont des outils et ce metteur en scène sait les faire jouer dans une dissonance parfaite.

Amélie Blaustein-Niddam, Toute la culture

Cet ensemble est compris comme la qualité d'un tout aux parties harmonieusement unies, comme une œuvre d'art, avec son unité, tenant à l'équilibre et à l'heureuse proportion des éléments : «Condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne font rien ; l'unité, l'unité, tout est là…» et, plus tard encore : «Tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. » écrivait Gustave Flaubert, dans sa Correspondance. Avec Ensemble Ensemble, nous percevons l'élégance d'une pensée et de volatiles intuitions dans une choégraphie aux magnifiques portraits en pied, animés et sensibles. Un témoignage vivant, pudique et réservé mais aussi très emblématique de l'autre, avec les détails de toute existence entre mouvements, paroles et silences.

Véronique Hotte, Théâtre du Blog

De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures - notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu — comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux — la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre...

Fabienne Pascaud, Télérama

délibéré, la revue culturelle critique qui fait des choix délibérés

délibéré

À LA UNE GUIDE CRITIQUES CHRONIQUES EXPOS HISTOIRES DÉLIBÉRÉ?

Le menuet des sens

La 17e édition du festival Actoral (arts et écritures contemporaines) fondé par Hubert Colas s'est ouverte le mardi 26 septembre au Théâtre du Gymnase à Marseille avec une création lumineuse, rigoureuse et emblématique de ce pourquoi le festival existe : faire parler les corps avec et sans les mots. Qui sont ces quatre-là (trois danseurs, une comédienne) ou plutôt ces deux paires posées sur la scène à dialoguer ou à se taire, à se déplacer un peu de biais, jamais vraiment en face ou en place même si l'autre interpelle ou assigne son partenaire d'un impérieux « je te parle » ? De leur costume noir on remarque assez vite qu'il n'est pas leur uniforme, l'un a des manches longues, l'autre laisse passer les bras ou dessine un corsage plus féminin, frêle individuation et fragments d'identité ; la lumière saura se saisir de l'éclat des peaux, fera vibrer les mains et les visages et l'ombre brouillera les pistes. Qui parle ? La voix sonorisée circule avec un léger décalage et parfois l'un prend la parole de l'autre et lui laisse le mouvement des lèvres ou la bouche close ; ça s'appelle échanger, il est question de carnets trouvés dans un vide-grenier, d'histoires familiales ou de tirades qui sonnent grand-siècle, de schizophrénie peut-être… avec rigueur et précision l'énigme est en marche comme une pensée qui se faufile vers un point sensible très loin ; *Ensemble Ensemble* peut ainsi se dire à l'infini sans altération. La musique est là aussi, empruntée et rendue ; du clavecin amplifié, en somptueuse nappe sonore (le Vertigo du Noise Consort ?) qui tapisse les mouvements ; comme dans la gestique baroque, le geste précède légèrement l'énonciation de l'affect et le souligne avant son apparition ; Vincent Thomasset, brillamment, a conçu un spectacle total et euphorisant où tout est nécessaire comme dans cette question persistante, longtemps après que l'on a quitté la salle : « combien de lettres pour dire "tout ce que je veux dire" ? ». La forme fait le sens et mutuellement.

Marie Jo Dho
3 octobre 2017

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards extravertis hystériques jumeaux vénitiens de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble Ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIII siècle à aujourd'hui. (...) La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens ? Comment le sonore — les mots, les voix — peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures - notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu — comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux — la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre...

Fabienne Pascaud
25/10/2017



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Les Jumeaux vénitiens
Comédie
Carlo Goldoni
| 1h50 | Mise en scène Jean-Louis Benoît. Théâtre Hébertot, Paris 17e, tél. : 01 43 87 23 23.

Ensemble ensemble
Théâtre conceptuel
Vincent Thomasset
| 1h | Mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset. Le 26 mars à La Passerelle, Saint-Brieuc (22), tél. : 02 96 68 18 40 ; le 31 mars au festival Artdanthé, Vanves (92), tél. : 01 41 33 93 70.

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards, extravertis et hystériques *Jumeaux vénitiens* de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIIIe siècle à aujourd'hui. Carlo Goldoni (1707-1793) s'attaque aux plus fascinants et déroutants imbroglios lorsqu'il imagine cette féroce comédie d'amour, d'argent et de mort par le biais de ce duo improbable de jumeaux qui s'ignorent depuis des années, ne vivent même pas dans la même cité, l'un imbécile, l'autre séducteur roué, mais qui débarquent ensemble à Vérone pour y organiser leurs mariages. Et le parcours chahuté des deux frères – Zanetto et Tonino – vers le plaisir, le désir, sera encore pimenté par la galerie de personnages absurdes, voire abjects, qu'ils seront forcés de côtoyer : d'amoureuses pudibondes ou hardies en amis traîtres ou hypocrites et serviteurs insolents ou méchants. Transformant les personnages souvent figés et caricaturaux de la traditionnelle commedia dell'arte en antihéros tourmentés et ordinaires de son siècle, Goldoni n'y va pas de main morte, ici, avec les mesquineries, les compromissions, les bassesses de la petite bourgeoisie du temps... *« Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas »*, dira avant de se suicider – et après avoir assassiné un des jumeaux – le pire protagoniste de la pièce à l'intrigue comme démultipliée, en jeu de miroirs perpétuel. Dans un espace blanc volontairement neutre, et sous les lumières translucides jusqu'à l'éblouissement de Joël Hourbeigt, Jean-Louis Benoît a tenté de démêler l'histoire si cruelle, en constants dédoublements et parallèles. Dans ses quelque cent vingt comédies, le prolifique Goldoni ne tue guère en effet ses personnages...

Mais est-ce l'interprétation anecdotique, pour alerte qu'elle paraisse, de Maxime d'Aboville – qui incarne seul le bon et le mauvais jumeau ? Le spectacle pourtant joliment ficelé laisse un goût d'inachevé. D'inaccompli face à la course vaine de ces créatures sans grand intérêt mais aux beaux costumes, mues par leur seul immédiat contentement. Est-ce ce qu'avait voulu Goldoni ?

La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens ? Comment le sonore – les mots, les voix – peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures – notre « être ensemble », comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur ? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu – comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux – la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons ? Qu'en faisons-nous ? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre... ●

« Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas » : Goldoni se régale.

ToutеLa Culture .com

INSCRIVEZ-VOUS À LA NEWSLETTER Votre e-mail VALIDER

TROUVEZ UN ARTICLE Rechercher :

ACTU | SPECTACLES | CINEMA | MUSIQUE | ARTS | LIVRES | TENDANCES | CONCOURS

ENSEMBLE ENSEMBLE, LES DOUBLAGES DE VINCENT THOMASSET AU FESTIVAL D'AUTOMNE

Dans la veine de Bodies in the Cellar et des Protagronistes et avec l'humour des Lettres de non-motivation, Vincent Thomasset continue son exploration délicieuse des faux-semblants. Ensemble Ensemble est à voir au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne.

MOI — Partager avec toi. C'est ça. J'aimerais partager des choses.
Avec simplicité.
MOI — Tu sais, quand je dis une chose… Quand je parle… Quand je dis des choses…
Prends ton temps.
TOI — Oui…
MOI —Je me lance?
TOI — Ok.
Prends ton temps.

Ils sont quatre dans une black box. Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré et Anne Steffens fonctionnent en binômes. Anne est la voix d'Aina et Aina est le corps d'Anne. Julien est la voix de Lorenzo et Lorenzo est le corps de Julien. Et ça commence comme ça : avec ce non-dialogue sur le rien. Et cela se poursuit comme cela : dans une manipulation des êtres comme si ils étaient les petits personnages ronds qui tournent sur les nouvelles boites à musique. La musique est baroque… comme souvent dans les boites à musique.
Mais Thomasset est aussi chorégraphe, il a suivi la formation Ex.e.r.ce, et Ensemble Ensemble est une pièce performative dansée.
Il y a un fil conducteur ici qui est celui de la composition d'un récit. Faire un phrase, censée, qui ne soit pas de la poésie, ce n'est pas un exercice facile finalement.
La forme est très aride. Les trois danseurs et la comédienne ont des costumes noirs et stricts réalisés par Angéle Micaux. Ils sont ultra sobres mais témoignent d'une douce folie. Anne Steffens est par exemple dotée d'un short et de soquettes blanches. Comme une enfant du milieu du siècle dernier. Ensemble Ensemble est « in-datable ».
Thomasset mélange et disperse. Les voix deviennent les corps et tout se retourne. Personne n'est personne et chacun est l'autre. Anne a trouvé un carnet intime dans un grenier et tente une enquête pour savoir qui en est l'auteur. Cela, vous voyez, c'est le cadre narratif de Ensemble Ensemble. Quelle importance ? Ce qui compte ici, c'est le mouvement, celui des mots comme des corps, dirigés dans un contre-jour cinématographique sur fond bleu sombre.
Il nous entraine dans un conte fantastique et insensé où les arbres tombent amoureux et où les adultes jouent comme des enfants. Vincent Thomasset s'impose de plus en plus comme un créateur protéiforme, ultra élégant. Il évolue dans son monde, où les frontières sont poreuses. Le cinéma, la radio, la danse et le théâtre sont des outils et ce metteur en scène sait les faire jouer dans une dissonance parfaite.

Amélie Blaustein-Niddam
19 octobre 2017

Ensemble Ensemble

Texte, chorégraphie et mise en scène de Vincent Thomasset

À Agen, Armentières et Saint-Brieuc

THÉÂTRE

Il y a très longtemps, plus de dix ans de cela, Vincent Thomasset était interprète chez Pascal Rambert. Il a fait du chemin depuis et c'est désormais en tant que metteur en scène qu'il officie, quand bien même il n'a pas quitté les planches, puisqu'il est de la partie la plupart du temps, dans une démarche où la mise en jeu de soi, de son propre corps, de son matériel autobiographique autant que de ses obsessions thématiques (le langage, le double) et réflexives (enjeux in situ, matérialisation de l'immatériel, lien corps-voix, pensée-mouvement) est essentielle à son processus de maturation artistique. Mais, tout comme dans les *Lettres de Non-Motivation*, sa précédente création, Vincent Thomasset n'est pas sur scène dans *Ensemble Ensemble* et il cède le plateau à un quatuor trié sur le volet, au fort potentiel charismatique : les danseurs Lorenzo de Angelis, Julien Gallée-Ferré et Aïna Alègre, la comédienne Anne Steffens. Dans un espace noir, moquetté, vide de tout accessoire, un espace intemporel et non contextualisé, une sorte d'espace mental indéfini, il invente un récit diffracté, fragmenté, où les figures se dédoublent, où les corps et les voix sont dissociés, pour laisser entendre une parole qui se cherche, qui s'éprouve comme telle, qui tente de fluidifier le passage entre pensées intérieures et formulation en mots, une parole qui tâtonne et questionne, doute, se méfie des apparences, des faux semblants, une parole qui décortique et dans le même temps où elle charrie du sens, s'écoute comme partition sonore. C'est un théâtre d'ombre et de pénombre, d'énigme, d'incongruité et d'étrangeté. Etrangeté de la forme scénique, étrangeté de l'être qui se dessine (peut-on parler de personnage ?) dans son rapport au monde et à l'autre, étrangeté du langage qui n'est pas un langage de communication ordinaire, avec ses balises et son efficacité inhérente mais bien la continuité sans filtre et sans filet de la pensée. Pour constituer sa matière verbale, son répertoire narratif, Vincent Thomasset a puisé dans les carnets intimes d'une femme, la poétesse Annie Duthil, chinés dans un vide-grenier, dans des interviews d'«*entendeurs de voix*» diagnostiqués schizophrènes et dans les récits personnels de ses acteurs. En découle un texte qui emprunte et mixe, un texte éclaté, qui est comme la traversée du paysage mental d'une femme à différents moments et endroits de sa vie. Et c'est vertigineux. On a la sensation de glisser dans son cerveau, de voir l'invisible, la pensée qui circule, se spatialise, se dédouble, se heurte à l'incompréhension et à l'impossibilité de dire exactement ce que l'on ressent au centre de soi. C'est troublant, on ne saisit pas tout de suite de quoi il retourne, on trébuche aussi, en tant que spectateur, mais quand les connexions se font entre la pièce et nous, l'ambition du projet nous parvient, dans toute sa sensorialité, sa dimension physique, sonore et philosophique. Quant aux solos dansés de Lorenzo de Angelis, ils sont pur délice. / MARIE PLANTIN /



ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS

Ensemble ensemble. Répétition, bégaiement, protophrase balbutiante, écho qui annonce la suite. Comme son titre simple et tautologique, la nouvelle création de Vincent Thomasset entraîne, sans prétention, les spectateurs dans un ballet de corps et de mots à la frontière du banal et du poétique, à l'interstice de l'absurde et du sensible. Pendant une courte heure, quatre corps, miroirs les uns des autres, dialoguent par mots et par gestes, évoquant les plus petits riens du quotidien, étalant en longueur les affres infimes qui parsèment nos relations, avec une acuité et une légèreté tout simplement réjouissantes.

Sur scène, rien de superflu. Le sol vide, un écran vide au fond et des corps. Deux danseurs, un homme et une femme, sont contorsionnés en avant-scène, sous la lumière des projecteurs, tandis que derrière se détachent deux silhouettes dans la pénombre. Deux fois un homme et une femme. Deux fois un couple. Quand les danseurs prennent la parole, elle est empruntée, factice, elle ne colle pas avec leur corps. Ils se font ventriloquer par les deux silhouettes en fond de scène. Les danseurs dansent et les acteurs jouent. Les danseurs animent leur corps et leurs lèvres et de celles-ci sort la voix d'un autre couple. Le dialogue s'établit sur un autre terrain, celui du logos.

Miroir faussement symétrique, les deux couples, ou plutôt, le couple démultiplié, s'engage dans un étrange quatuor. Le jeu spéculaire des regards circule entre les corps, rendant impossible la fixation d'un original et de son image. Qui parle de la voix ou du corps ? Impossible à dire. Les rôles se diluent les uns dans les autres. Cet étonnant couple de couple reste ensemble, ensemble mais distant. Aux uns la parole, aux autres la danse, et entre les deux, tout autour d'eux, la musique, entraînante, hypnotisante. Les percussions de clavecins secouent les cadres, interrompent les discussions et noient les corps ensemble. Dans ces instants musicaux, toutes les frontières s'étiolent. Reste une parade partagée, juste et touchante, guillerette aussi.

Le texte de Thomasset, fait d'infinies variations autour de rien ou presque, surprend par sa sobriété et son souffle léger qui emporte souvent l'enthousiasme du public. Derrière l'anecdotique et l'anodin, perce toute une poésie du banal. À l'image de cette charmante séquence où les protagonistes s'adonnent à un jeu de leur cru : celui des « phrases qui mettent tout le monde d'accord ». Sorte d'exercice d'anti-poésie où les phrases doivent se faire le plus tautologique et inexpressive possible, simples énoncés factuels, mais où sourd, comme en négatif, une paradoxale poésie non dite.

Avec cette nouvelle création, Vincent Thomasset opère une très équilibrée et délicate symbiose entre parole, danse et musique. Chaque élément s'installe et se déploie en toute simplicité, propose modestement sa poésie absurde et charme par sa légère élégance. Thomasset présente un théâtre de la parole sans artifice mais plein de ressources qui ne peut manquer de toucher.

Nicolas Garnier
26 octobre 2017

Théâtre du blog

Ensemble Ensemble, conception et texte de Vincent Thomasset

Posté dans 20 octobre, 2017 dans critique.

Cette pièce sonore, littéraire et chorégraphique, met en jeu la notion de parcours et de traversée. Comment appréhender ce qui nous entoure ? Comment embrasser le monde? Ensemble, l'un avec l'autre, simultanément, les uns avec les autres, réunis. Seul ? Jamais, mais en lien avec l'autre, quand un couple se dessine, puis un autre: trois danseurs et une comédienne, Aina Allegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré et Anne Steffens traversent le plateau.

Figés, ou initiant le mouvement de la marche, agitant les bras nus et les mains avec grâce et délicatesse, avec des gestes dansants que les éclairages soignés de Pascal Laajili saisissent à merveille. Il y a entre autres, un remarquable duo de personnages en pantalon noir, en écho à l'autre duo, lui, aux jambes nues… Parfois un ou deux interprètes disparaît au lointain pour laisser la lumière verser sur les autres. Successivement, tous énoncent, écoutent, font répéter ou bien dansent. Ainsi paroles et musique baroque au clavecin de Royer, Kapsberger, Lotti, Vivaldi, Marais, Couperin circulent entre les interprètes, créant encore du mouvement et une écoute attentive aux sons, aux mots et à la qualité du silence. Le doublage sonore et ludique se fait en direct : un interprète parle sans émettre de son, un autre lui prête sa voix, sans que les corps ne bougent, ou quand ils créent au contraire et en même temps des mouvements physiques et mentaux où ils semblent chercher quoi dire, hésiter, passer d'une idée ou d'un lieu à l'autre …

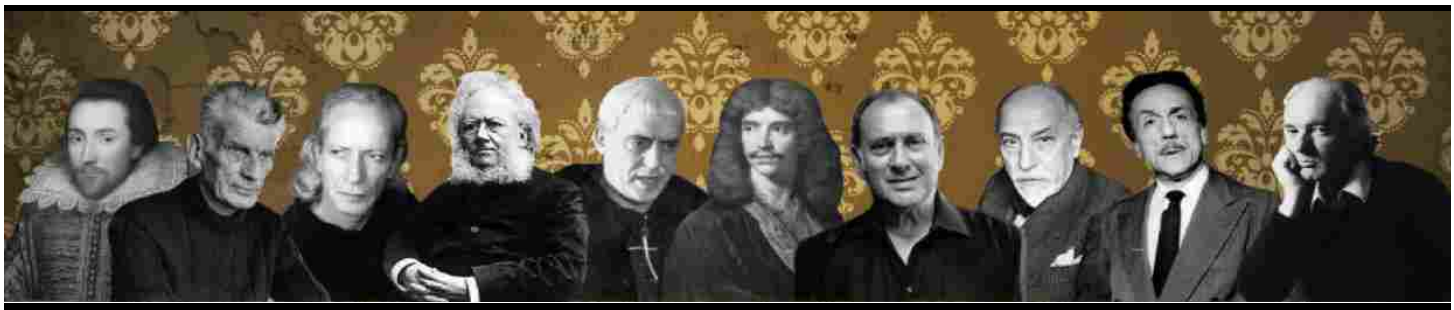
Les paroles ? Des phrases de carnets intimes d'une femme née en 1910, des témoignages d'individus «entendeurs de voix», et de parcours des interprètes : ces matériaux existentiels retiennent l'attention du public. Réel et fiction ensemble à travers la multiplicité des corps, des actions, des pensées. Cet ensemble est compris comme la qualité d'un tout aux parties harmonieusement unies, comme une œuvre d'art, avec son unité, tenant à l'équilibre et à l'heureuse proportion des éléments : «Condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne font rien ; l'unité, l'unité, tout est là…» et, plus tard encore : «Tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. » écrivait Gustave Flaubert, dans sa Correspondance.

Avec Ensemble Ensemble, nous percevons l'élégance d'une pensée et de volatiles intuitions dans une chorégraphie aux magnifiques portraits en pied, animés et sensibles. Un témoignage vivant, pudique et réservé mais aussi très emblématique de l'autre, avec les détails de toute existence entre mouvements, paroles et silences.

Véronique Hotte

Controscena

Il teatro visto da Enrico Fiore



← «Preferirei di no»: la risposta dei Bartleby alle offerte di lavoro

Il mondo in una stanza, dai cicchetti alla donna cannone →

Il canto del corpo alla saggezza delle cose, contro le parole

Pubblicato il 24 luglio 2018 da Enrico Fiore



Lorenzo De Angelis e Aina Alegre in un momento di «Ensemble Ensemble»
(le foto che illustrano l'articolo sono di Andrea Avezzù)

VENEZIA – «Ensemble Ensemble» – il secondo spettacolo della «personale» che dedica a Vincent Thomasset il quarantaseiesimo Festival Internazionale del Teatro promosso dalla Biennale – trasforma in realtà concreta quello che il primo degli spettacoli in questione, «Lettres de non-motivation», prospettava solo come ipotesi: l'identità o, almeno, la coabitazione delle due figure, l'attore e il performer, che sono quest'anno protagoniste della rassegna.

Non a caso, infatti, Thomasset è stavolta, oltre che regista, anche autore del testo. E ancora non a caso, il testo – che mette in scena i personaggi di Moi e Toi, una donna e un uomo – viene affidato a quattro interpreti tre dei quali hanno una formazione da danzatori.

Il tema è quello del doppio, nelle tre accezioni, indicate dallo stesso Thomasset, che dal concetto di doppio derivano: doppione, doppiaggio e sdoppiamento. Sicché quel che si dicono Moi e Toi procede nel solco della ripetizione, del dare voce all'altro da sé e dell'assumere, a tratti, il pensiero dell'interlocutore. E in breve, ciò che costituisce la sostanza drammaturgica e formale di «Ensemble Ensemble» sta nello scarto inesausto fra

Chi può scrivere sul blog
Solo l'autore può pubblicare messaggi in questo blog e tutti possono pubblicarvi commenti. I commenti sono moderati dall'autore del blog, verranno verificati e pubblicati a sua discrezione.

CATEGORIE

RECENSIONI
PRESENTAZIONI
COMMENTI
INTERVISTE
CRONACHE
CARTELLONI
SPAZIO APERTO
NECROLOGI
RIFLESSIONI
RICORDI

Calendario
luglio: 2018

L	M	M	G	V	S	D
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					

« giu

Cerca

Commenti recenti

- Enrico Fiore su Theresa May e la Brexit sconfitte dai ladri e dalle puttane

a realtà e il tentativo, perennemente vano, di spiegare la realtà con le parole.
Ecco, Toi rappresenta l'accettazione della realtà e Moi il tentativo di spiegarla (e magari ublimarla) con le parole. Tanto che Toi rinfaccia a Moi di raccontare «delle storie», ggiungendo: «[...] d'improvviso ti vedo, ti guardo... ti vedo... raccontare delle storie, ma... ll'improvviso... vedo te... ma... vedo più di questo. Tu. Che racconti delle storie».
n altri termini, Toi considera Moi non in quanto entità reale e autonoma, insomma come na *persona*, ma solo in quanto *proiezione di parole*. E perciò non smette di richiamarla. Per esempio quando le obietta: «Tu dici "buon compleanno!". La natura non ce l'ha il ompleanno, non puoi dire "gnegnegne natura, un sacco di baci natura, buon compleanno natura!". La natura non ha baci... non ha compleanno!».
Per questo – a Moi che s'attarda a parlare di certi diari che ha comprato, provenienti da na soffitta (quindi di qualcosa che appartiene al *passato*, del lascito, appunto, di «qualcuno he si racconta») – Toi ribatte: «Sai, non so se te ne sei accorta, ma spesso, quando mi parli, mi guardi ma è come se non mi vedessi». E precisa: «Mi guardi, ma non mi guardi». E onclude: «In pratica, sei qui, ma non sei qui».
Lui, invece, Toi, ha ben chiara la sua posizione nel mondo: «Vado avanti perché vado vanti, cammino perché cammino, mi siedo perché mi siedo». Perciò dice a Moi: «Se avessi rovato io i tuoi quaderni, li avrei bruciati». E quando Moi gli chiede: «Perché?», risponde: «Così. Vedi, quello che resta, in qualche modo: i mattoni nel muro, la ghiaia nel cortile, le egole sul tetto, io penso, alla fine, in qualche modo, gli elementi circostanti, beh, in realtà, ei tu, tu e tu e non puoi farci molto, ed è così e allora ecco, capisci?». E quando Moi isponde a sua volta: «Ehm, no, non capisco», le spiega: «Quello che voglio dire è che preferisco quello che rimane a quello che se ne va».



Da sinistra, De Angelis e la Alegre con Anne Steffens e Julien Gallée-Ferré in un'altra scena

Questo Toi, in definitiva, è un discendente del Musil che, ne «I turbamenti del giovane Törless», osservava: «Le cose, accadono; ecco tutta la saggezza». Gli si attaglierebbe, peraltro, ciò che il 18 giugno 1895 Hofmannsthal scrisse al guardiamarina E. K.: «Le parole non sono di questo mondo, sono un mondo a sé del tutto indipendente, come il mondo dei suoni». E tali citazioni mi servono anche per dire della coerenza preziosa che connota il avoro di Antonio Latella in quanto direttore del Settore Teatro della Biennale. Poiché «Ensemble Ensemble» rimanda evidentemente e direttamente a «Le bruit des arbres qui ombent (Il rumore degli alberi che cadono)», lo spettacolo di Nathalie Béasse che vedemmo l'anno scorso: non sappiamo quali sono gli alberi che cadono, così come non sappiamo perché cadono.
Se non conquistiamo questa saggezza, sembra essere il messaggio dello spettacolo di Thomasset, finiremo per ridurci – è uno dei passi più emblematici del testo – a contare

- Francesco Scotto su Theresa May e la Brexit sconfitte dai ladri e dalle puttane
- Enrico Fiore su Il dialogo? L'abbiamo sostituito con il comunicato
- Franco Valente su Il dialogo? L'abbiamo sostituito con il comunicato
- Enrico Fiore su Quando la pedofilia è la paura della pedofilia

Articoli recenti

- Spaccalegna lesbiche con chitarra elettrica al seguito
- Che ti passa per la testa? Un bicchiere pieno d'acqua
- Se Aylan finisce dentro il cestello di una lavatrice
- Quelle felici scoperte fatte là dove non si stava cercando
- Il mondo in una stanza, dai cicchetti alla donna cannone

Archivi

- luglio 2018 (18)
- giugno 2018 (24)
- maggio 2018 (4)
- aprile 2018 (15)
- marzo 2018 (17)
- febbraio 2018 (18)
- gennaio 2018 (14)
- dicembre 2017 (10)
- novembre 2017 (12)
- ottobre 2017 (11)
- settembre 2017 (4)
- agosto 2017 (3)
- luglio 2017 (16)
- giugno 2017 (11)
- maggio 2017 (6)
- aprile 2017 (9)
- marzo 2017 (15)
- febbraio 2017 (11)
- gennaio 2017 (15)
- dicembre 2016 (13)
- novembre 2016 (17)
- ottobre 2016 (16)
- settembre 2016 (10)
- agosto 2016 (4)
- luglio 2016 (14)
- giugno 2016 (16)
- maggio 2016 (12)
- aprile 2016 (19)
- marzo 2016 (18)
- febbraio 2016 (9)
- gennaio 2016 (10)
- dicembre 2015 (15)
- novembre 2015 (15)
- ottobre 2015 (9)
- settembre 2015 (6)
- agosto 2015 (4)
- luglio 2015 (4)
- giugno 2015 (14)
- maggio 2015 (8)
- aprile 2015 (8)
- marzo 2015 (21)
- febbraio 2015 (14)
- gennaio 2015 (10)
- dicembre 2014 (10)
- novembre 2014 (16)
- maggio 2014 (1)
- aprile 2014 (10)

«quante lettere ci sono in quello che voglio dire». Sicché, ben a ragione, possiamo definire «Ensemble Ensemble» per l'appunto come il canto del corpo alla saggezza delle cose, contro la protervia delle parole. E assai precisa ed esplicativa è la strategia che al riguardo dispiega la regia di Thomasset.
Lunghe pause d'immobilità o di silenzio punteggiano, infatti, la prova delle due Moi e dei due Toi messi in campo. Perché, giusto, si tratta della strenua lotta fra le parole e il corpo: e se le parole debbono lottare per trovare spazio rispetto al prevalere dei corpi, a loro volta i corpi debbono lottare per contrastare l'invadenza delle parole. E non a caso, per tornare al mondo dei suoni chiamato in causa da Hofmannsthal, gli autori delle musiche originali di «Ensemble Ensemble», Benjamin Morando e Gabriel Urgell Reyes, ricalcano stilemi barocchi, in particolare quelli del Canone: qui, voglio dire, il testo e la regia di Thomasset offrono ai quattro interpreti lo stesso proliferare di variazioni che nel Canone di Pachelbel il basso ostinato offre ai violini.
In linea con un simile quadro concettuale e formale risultano, infine, le *performances* di Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré e Anne Steffens. I loro assoli, tanto per intenderci, approdano a una perfetta dimostrazione di stile. E lo stile è tutto. Per concludere con le citazioni di autori di lingua tedesca, ricordo in proposito un'osservazione di Hölderlin: «La parola è una grande superfluità. Il meglio ne rimane sempre escluso: riposa come perla sul fondo del mare». E solo grazie allo stile possiamo recuperare quella perla.

Enrico Fiore

Questa voce è stata pubblicata in Recensioni. Contrassegna il permalink.

← «Preferirei di no»: la risposta dei Bartleby alle offerte di lavoro

Il mondo in una stanza, dai cicchetti alla donna cannone →

- marzo 2014 (1)
- febbraio 2014 (14)
- gennaio 2014 (13)
- dicembre 2013 (18)
- novembre 2013 (9)

Meta
- Accedi
- RSS degli Articoli
- RSS dei commenti
- WordPress.org

FEED
- Per un 2015 della Parola e non delle parole 31 dicembre 2014 *Enrico Fiore*
- In viaggio sulle ali della vita 24 dicembre 2014 *Enrico Fiore*
- «La monaca di Monza» che ha per amante Genet 20 dicembre 2014 *Enrico Fiore*

Contatore Visite
ShinyStat™ Visite tot. 104393

loSpettacoliere
NOTE DI TEATRO E DI VARIA UMANITÀ
di Paolo A. Paganini

"Abbiate dei nemici! I vostri amici potranno un giorno stancarsi di parlare di voi, i vostri nemici, mai!"
Pierre Veber

Elogio al silenzio. E gli attori/mimi di Thomasset creano, alla Biennale, un Ensemble di magiche atmosfere coreografiche



VENEZIA, martedì 24 luglio ► (di Paolo A. Paganini) Una piccola digressione di spicciola erudizione scolastica in fatto di strutturalismo (giuro, non lo faremo mai più). Il segno linguistico è, per Saussure, un'entità psichica a doppia faccia, che unisce un concetto e un'immagine acustica, cioè significante e significato. È alla base dei linguaggi della comunicazione. Eppure, sbrigativamente, tutto è "segno", anche se è soprattutto riferito alla parola parlata e alla parola scritta.

Ciò premesso, lasciando tutto il resto nei canoni fondamentali dello strutturalismo, l'enunciato si può estendere non solo alla critica linguistica, ma anche, nella fattispecie, alla critica teatrale. Con qualche interessante variante, estendendo il concetto di segno non solo alla parola parlata o scritta, ma anche, perché no?, ad ogni altra espressione dello spirito umano, al gesto, alla mimica, perfino all'inespresso, intendendo con ciò riferirci a un aspetto prepotentemente "rappresentato", fin dall'inizio di questa edizione della Biennale Teatro di Venezia: il silenzio. Efficacemente (ed eccessivamente) affrontato fin dall'inaugurale "Orestea".

Ma il silenzio è, anch'esso, linguisticamente, entità psichica a doppia faccia, che, a sua volta, ancorché discutibile, possiede le qualità di significante e di significato. Il significante, per assurdo, come mancanza di suono, e il significato come espressione d'una attesa, d'un disagio, sintomo di eventi, prodromo di sciagure, o promessa di festose celebrazioni. M che può rientrare anche nei proverbi della saggezza popolare: "Un bel tacer non fu mai scritto".

Tutta questa saccente pappardella è ora ispirata a Vincent Thomasset, con "Ensemble ensemble", in scena al Piccolo Arsenale, spettacolo sulla ricerca dell'identità personale, sul valore della parola, sull'ideale dibattito intorno alle norme comportamentali e alla loro reale capacità di rappresentare una corretta comunicazione. In "Ensemble", a complicare il giudizio, forse, fra silenzi e parole, serpeggiano anche segni di una dolce follia. La ripetitività delle parole denuncia talvolta un disagio linguistico, o psichico. Perché è il silenzio, il maledetto silenzio, dannazione di ogni rapporto umano, a dare il segnale forte di una sofferenza, di una incapacità di essere. Di essere normali, di essere sinceri in dichiarate espressioni di amore o di odio. Insomma di essere se stessi. Il silenzio è come il buio per la luce. Necessario. Indispensabile dunque ad ogni forma di teatralità e di espressività artistica, dalla parola alla musica. Negli ultimi tempi, uno stanco Eduardo non sprecava più la parola. Bastava un gesto della mano. E tutto diventava chiaro, comprensibile. Il silenzio ha un'eloquenza gridata seppur inafferrabile, come la poesia, come il suono d'un violino o il sussurro d'attesa d'una parola d'amante.

In questa seconda performance degli attori/mimi di Thomasset, dopo il precedente "Lettres de non-motivation", si assiste, in un'ora senza intervallo, all'incontro di una coppia e del loro doppio, che tentano "di trasformare la difficoltà di comprendere in maniera univoca in un'ode alla molteplicità", cercando di definire con le parole il senso di ciò che circonda i personaggi, in rapporto fra di loro e fra di loro e la natura.

La suggestione delle musiche, che irrompono nel silenzio in una concitata oppressione di provvisorietà, fa da contrappunto alla loro volontà di essere, di essere riconosciuti nella loro identità.

Eppure, alla parola, al silenzio, alla musica, bisogna qui registrare una quarta protagonista, la mimica, che, in creazioni di empatica partecipazione, stupefacenti robot, colloca i quattro attori ai massimi vertici dell'espressività coreografica, della quale sono anche autori. Bravi. Almeno li nomineremo, assegnando loro uguali meriti artistici: Aina Alegre, Lorenzo De Angelis, Julien Gallée-Ferré, Anne Steffens. Cordialissimi applausi alla fine. No repliche.

Condividi

Filed Under: Palcoscenico

IN VETRINA



MISCELLANEA



Si sta smarrendo il valore della parola. Perfino il senso della comunità. Se ne discute al Festival della Mente di Sarzana



Al Castello. "Il Mercante di Venezia", un po' teatro di narrazione, un po' teatro di cantastorie. Cioè, Teatro da Bar



I finalisti del VII "Premio Emilio Salgari di Letteratura Avventurosa". Ora saranno i lettori a designare il vincitore



Grandi interpreti "diranno" la grande poesia al nono Festival tra Sacro e Sacro Monte. Ed altri "eventi di riflessione"



Nuovo allestimento comico dell'attore bolognese. Che, a suo modo, ha creato un sistema artistico



Un testo di Giuffridi con Guenda Goria, attrice e musicista. A Todi sarà una famosa pianista, moglie di Robert Schumann

Enrico Pastore

Da Torino lo sguardo alternativo alle Live Arts

Cerca ...

ARTICOLI RECENTI

BIENNALE TEATRO 2018: DAVY PIETERS
agosto 1, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: GIUSEPPE STELLATO
luglio 31, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: CLEMENT LAYES
luglio 30, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: INTERVISTA AD ANTONIO REZZA E FLAVIA MASTRELLA
luglio 28, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: SIMONE AUGHTERLONY
luglio 27, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: ANAGOOR – INTERVISTA A SIMONE DERAI
luglio 26, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: VINCENT THOMASSET
luglio 26, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: simposio sull'attore-performer. Nuove sfide per l'istituzione teatrale.
luglio 25, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: LEONARDO LIDI Spettri
luglio 24, 2018

BIENNALE TEATRO 2018: ANAGOOR Orestea
luglio 23, 2018

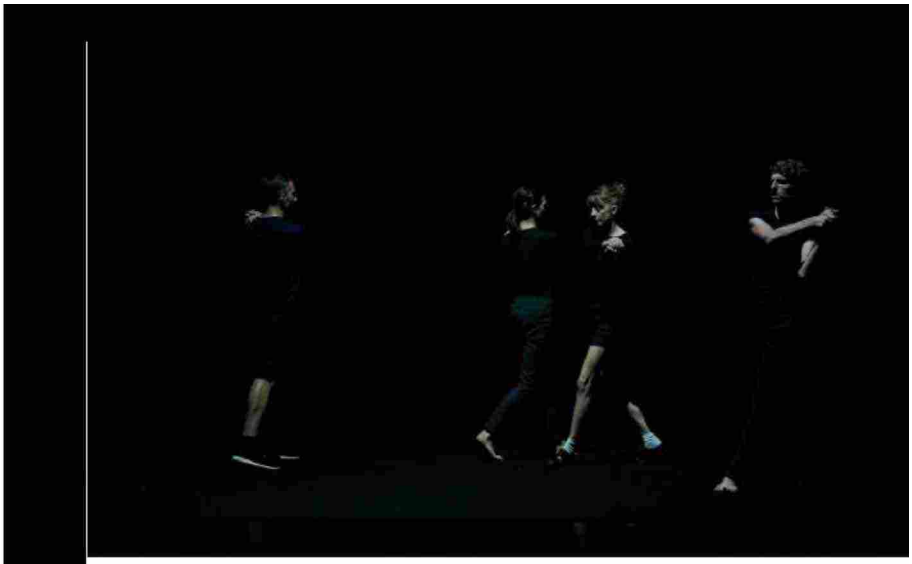
INTERVISTA A DANIEL HELLMANN: il corpo desiderante tra mercato e politica
luglio 14, 2018

SEI. E PERCHÉ DUNQUE, SI FA MERAVIGLIA DI NOI? Di Roberto Latini
luglio 11, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: Gli sposi di Compagnia Frosini Timpano
luglio 9, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: Andromaca de I Sacchi di Sabbia
luglio 6, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: Giu-



BIENNALE TEATRO 2018: VINCENT THOMASSET

Alla **Biennale Teatro 2018** va in scena la prima trilogia di lavori dedicata a **Vincent Thomasset**, costituita da ***Lettres de non-motivation***, ***Ensemble ensemble*** e ***Medail décor***.

Vincent Thomasset è un autore, scrittore di monologhi che è divenuto performer e che in seguito si è trasformato in coreografo. I suoi diversi e successivi attraversamenti dei mezzi utilizzati e utilizzabili dalla scena hanno lasciato traccia in lui facendolo divenire altro da un regista. Una figura artistica che ancora non ha una definizione precisa e che per comodità potremmo definire **compositore scenico**.

Vincent Thomasset è un artista che sfugge alle definizioni e ai generi. Nessuno dei tre spettacoli visti alla **Biennale Teatro 2018** può definirsi teatro o danza o performance ma riunisce delle tre arti le caratteristiche più importanti.

C'è una recitazione che sfugge all'interpretazione di un personaggio ma ne utilizza le sfumature, i toni, le dinamiche a volte umoristicamente, a volte come semplice materiale compositivo; c'è la danza concepita più come movimento coreografico; c'è il performativo come azione significante non narrativa.

Questo sfuggire al genere, esserne al di là pur attraversandoli, lo fa divenire, come si diceva più sopra, più un compositore che un regista o un coreografo. **Vincent Thomasset** è un artista che usa la scena come piattaforma di un pensiero che per esprimersi necessita di elementi vivi, in movimento, parlanti: prassi filosofica per mezzo scenico.

Vincent Thomasset gioca negli interstizi del linguaggio, lo mette in crisi laddove crede di essere significante. Faccio alcuni esempi. In ***Lettres de non-motivation*** le lettere inviate alle aziende per non candidarsi ai lavori proposti dell'artista **Julien Prévieux**, vengono fatte detonare proprio per mezzo di una recitazione che assume toni drammatici o ironici, tragici o comici, e in cui queste sfumature non sono un'interpretazione ma un mezzo per farne risaltare il potere eversivo, quasi degli esercizi alla Queneau.

sto la fine del mondo di Atto-Due/Murmuris
luglio 5, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: CANI MORTI di Carmelo Alù
luglio 4, 2018

SPECIALE INEQUILIBRIO: VN SERENADE di Cristina Kristal Rizzo
luglio 4, 2018

DON GIOVANNI di W.A. Mozart regia di Michele Placido
luglio 3, 2018

AIACE: di Linda Dalisi e Compagnia Stabilemobile
giugno 26, 2018

INTERVISTA AD ALESSANDRO SERRA
giugno 23, 2018

COMMENTI RECENTI

kaiserdaf su TRATTATO DI ECONOMIA di Roberto Castello e Andrea Cosentino

attilio su TRATTATO DI ECONOMIA di Roberto Castello e Andrea Cosentino

kaiserdaf su TRATTATO DI ECONOMIA di Roberto Castello e Andrea Cosentino

attilio su TRATTATO DI ECONOMIA di Roberto Castello e Andrea Cosentino

ARCHIVI

agosto 2018

luglio 2018

giugno 2018

maggio 2018

aprile 2018

marzo 2018

febbraio 2018

gennaio 2018

dicembre 2017

novembre 2017

ottobre 2017

In ***Ensemble ensemble*** i dialoghi non portano da nessuna parte, benché poetici riflettono costantemente il bisogno dell'altro per definirsi, per acquisire realtà e consistenza. L'altro è necessario al racconto di sé, che sia privato o pubblico. Persino i diari di un altra persona trovati in soffitta diventano i propri, si trasformano nel proprio racconto che vengono indirizzati all'altro.

In ***Medail Dècor***, terzo elemento di una trilogia titolata ***Serenpidity***, quanto viene enunciato è il tentativo di raggiungere un risultato da parte dell'autore-narratore che viene continuamente condotto altrove dall'azione del performer. Autore e performer diventano una coppia che si rispecchia, si duplica, si fronteggia, e linguaggio e azione giocano in contrappunto divergente e convergente.

Questi esempi mettono in mostra l'altra caratteristica di **Vincent Thomasset**: azione e parola sono due linee compositive indipendenti che dialogano, si contraddicono, si rifiutano e si abbracciano. Se si aggiunge a questo luci e suono, si ottiene una vera e propria Teoria del montaggio scenico. Ogni elemento è come uno strumento che suona in un'orchestra che a volte necessita di una dissonanza a volte dell'armonia o dell'unisono.

In un certo qual modo **Vincent Thomasset** conduce un raffinato gioco metateatrale, ma potremmo dire anche metaperformativo, nel senso di **Jerome Bel**. L'azione proposta allo sguardo riflette su se stessa e si mette in questione il linguaggio utilizzato. Il fare scenico si interroga nel suo prendere forma.

Quella di **Vincent Thomasset** è una forma scenica non rappresentativa. È pensiero in azione, linguaggio che riflette sulla sua efficacia. Non si interpreta, non si finge di essere un personaggio. I performers, siano essi danzatori o attori, usano le tecniche del corpo come materiale di un pensiero che solo la scena può esplicare.

Dobbiamo trovare nuove parole per definire questo tipo di arte scenica che si sta formando dall'ibridazione dei tre linguaggi performativi che la ricerca dagli anni '50 dello scorso secolo ci ha donato. ***Live arts*** potrebbe essere un termine, un'arte dal vivo che necessita di un incontro, di un dialogo con lo spettatore che non è solamente osservatore ma coautore di quanto avviene di fronte a lui.

Queste nuove forme, di cui **Vincent Thomasset** è interprete finissimo, necessitano anche di nuovi contenitori e di nuove politiche. Se avessimo visto i suoi lavori alla Biennale Danza nessuno si sarebbe stupito. Un travalicare i generi che va ben oltre la semplice multimedialità, intesa spesso come accostamento di linguaggi.

Nel caso di **Vincent Thomasset** non c'è accostamento ma vera e propria composizione. Si utilizzano tutti gli strumenti che necessita il pensiero in azione. Se serve la danza la si usa, se serve la recitazione non si ha tema di utilizzarla. Siamo di fronte a una nuova creatura che l'evoluzione del pensiero scenico ci ha consegnato. Ora tocca capire come agevolare le sue future trasformazioni affinché questa nuova specie, a cui in Italia siamo fortemente refrattari, non insterilisca. Tocca a noi darle luce e darle spazio.

Ph. @Philippe Munda

IL NORDEST QUOTIDIANO

Biennale Teatro 2018. Atto secondo: attore/performer

Una sequenza di spettacoli sperimentali mostrano le difficoltà e le molte sfaccettature del vivere quotidiano

Di **Redazione** - 4 agosto 2018 1 0

TREND NEWS

Politica Italia
Coldiretti stop aste capestro sul cibo

Tax & Legal
La Cassazione accoglie il ricorso di Fincantieri contro Tirrenia

Ho visto poi due spettacoli di Vincent Thomasset, quarantatreenne di Grenoble, autore, regista e coreografo che lavora sul linguaggio e le sue sfaccettature. Il primo, "Ensemble, Ensemble" (2017) nasce dal ritrovamento nel 1999 in un loft abbandonato dei diari intimi di una donna. Ella si racconta nelle diverse fasi della vita, dall'infanzia all'adolescenza all'età matura fino al crepuscolo dell'esistenza. Monologhi e dialoghi si intrecciano, parole e movimenti del corpo si sovrappongono generando dinamiche autonome in un lavoro che va oltre il teatro e la danza. Emergono molti interrogativi, legati tra loro dalla domanda che si pone Thomasset: "Cosa spinge un individuo a raccontarsi sia in privato che in pubblico, a voce o per iscritto?"

"Médail Décor"(2014) vede sulla scena il regista stesso assieme ad un fedele collaboratore, il ballerino Lorenzo De Angelis, il quale in qualche maniera interpreta all'istante la lettura del regista: ascolta ciò che viene detto, doppia fisicamente il testo, dà corpo a personaggi e li fonde con il paesaggio. Si muove come un centauro, cavalcando una scenografia infantile fatta di cassette colorate come il Lego.

L'incerta fisionomia dell'"attore/performer". Sguardi sulla Biennale Teatro 2018

di Carmelo Alberti

Data di pubblicazione su web 23/08/2018



Il secondo "atto" di Antonio Latella quale direttore artistico della Biennale Teatro 2018 è dedicato alla questione "attore/performer", declinata in funzione della Biennale College: si tratta di un progetto che dà a giovani aspiranti registi e drammaturghi l'occasione di misurarsi, anche se per breve tempo, con le idee dei protagonisti ospiti di quello che continua a chiamarsi ancora "Festival Internazionale del Teatro" (quest'anno è il 46°); sono gli stessi partecipanti a garantire un'ampia presenza di pubblico negli spazi teatrali dell'Arsenale di Venezia.

Sul tema dell'anno si è svolto un "simposio" teorico, a cui hanno partecipato Chris Dercon (Volksbühne di Berlino), Paweł Sztarbowski (Teatr Powszechny di Varsavia), Bianca Van der Schoot (RO Theater di Rotterdam), Armando Punzo (Compagnia della Fortezza). Se negli ultimi decenni la riflessione sul ruolo del performer è stata posta in pratica da tanti maestri, stavolta si è considerato l'apporto attivo e autonomo dell'interprete; la discussione non è approdata a una qualche soluzione, forse perché si tratta di un falso problema, visto che l'attore consapevole non è mai stato un passivo esecutore della rappresentazione e da sempre si trova proiettato nella zona delle contaminazioni culturali.

(...) Un caso interessante è offerto dal francese Vincent Thomasset, che ha ripreso tre sue esecuzioni frutto di una ricerca costante sulle radici della comunicazione linguistica, che tende a raggelare le parole e l'espressività ricorrendo al paradosso del senso e alla ripetitività del gesto. Thomasset affascina per il perfetto controllo della scena, che in *Lettres de non-motivation* (2015) si traduce in una sapiente carrellata tra le esilaranti lettere scritte in risposta a specifiche offerte di lavoro, sul filo del nonsense, adoperando contestualmente una varietà di stili interpretativi, dal canto alla declamazione. In *Ensemble Ensemble* (2017) una donna tenta di descrivere ciò che la circonda senza riuscirvi, per l'impossibilità di ogni soggetto a raccontarsi: la dimostrazione s'avvale del meccanismo del doppio e della voce fuori campo. Anche *Médail Décor* (2014) sfrutta l'ambiguità dello sdoppiamento, facendo agire un danzatore, Lorenzo De Angelis, e un performer-narratore nell'eterno gioco dell'incerto recupero di una memoria personale.

CORRIERE DELLA SERA

Quotidiano

Data 28-07-2018
Pagina 49
Foglio 1

Teatro

Alla Biennale l'io come centro del tutto

di **Magda Poli**

La Biennale di Venezia si è aperta alla performance, un sapere complesso dove possono convivere teatro, cinema, architettura, danza, scultura, pittura, video e musica, una forma espressiva interdisciplinare che rende sottili le divisioni tra artista e spettatore, vita privata e dimensione artistica. Un interessante sguardo che lascia vedere temi costanti, la ricerca di identità, il doppio, il tempo, lo scandagliare della parola nella sua complessità fino allo stremo, «io» come centro del tutto, i rapporti difficili se non impossibili, la frammentarietà. Di Vincent Thomasset, autore, regista e coreografo, che possiede un uso sapiente dello spazio scenico, impegnato in una valida ricerca sulla lingua, è stata presentata una retrospettiva dal divertente *Lettres de non-motivation* del 2014 come *Mèdail Dècor* che attinge alle aree problematiche dell'infanzia, e *Ensemble Ensemble* del 2017 sul concetto di attraversamento: attraversare un testo, un paese, un secolo, una vita piena di incontri e di parole. Sullo spettacolo di Simone Aughterlony e Jen Rosenblit *Everything Fits In The Room* spira un'aria sadomaso, corpi nudi, lacci, catene, acqua, cuoio. I performers litigano con oggetti, barriere e vincoli del quotidiano, in costante l'equilibrio tra il caos, il domare e l'essere domato. Spettacolo che ha punte di noia e momenti forti, tutto sommato già visto.

© RIPRODUZIONE RISERVATA


Rinaldo di Händel: lotta tra bande di cantanti pop rock

Rap e copertine degli album: la doppia anima di Meeno

Codice abbonamento: 055851

LETTRES DE NON-MOTIVATION
JULIEN PRÉVIEUX

C'est vif, ludique, facétieux et pas si léger que ça : face aux consternants discours calibrés des offres d'emplois, voilà que se lèvent des voix vivantes, que bougent des humains singuliers, avec leur corps, leurs émotions, leurs lubies, leur timbre. Le grain de sable dans la Mégamachine, c'est heureusement, encore et toujours, l'homme.

Jean-luc Porquet, Le Canard Enchaîné

Des personnalités authentiques se dévoileront et un panel de personnages, tous plus désaxés les uns que les autres, apparaitra pour notre plus grand plaisir de spectateur, toujours dans l'attente de la prochaine pépite. Une énergie communicative inonde la salle du Théâtre de la Bastille, qui rit aux larmes, face à ces témoins audacieux, qui nous racontent leurs histoires, en usant d'accents, de tocs et de diverses pathologies convaincantes.

Savannah Macé, Le Huffington Post

C'est avec de beaux tableaux où les non-candidats se frottent à la danse contemporaine, à la gymnastique et à la comédie musicale; la mise en scène fait gagner en puissance le pouvoir de l'écrit. Le contre-emploi trouve son incarnation, impacte durement le corps, requiert contorsions et adaptations. Choc des registres avec introspection intimiste, harangue hystérique, grandiloquent vœu d'allégeance : on rit beaucoup, mais jaune. On savoure le plaisir enfantin d'assiter à des transformations et on a la jouissance de ce « non » », vécu par procuration.

Stéphanie Ruffier, Théâtre du Blog

Les meilleurs spectacles 2015 selon la rédaction :
5. D'une œuvre entre performance et littérature (le plasticien Julien Prévieux a répondu pendant des années à des offres d'emploi pour les refuser), Vincent Thomasset fait du théâtre vif et insolent.

Jean-Marc Lalanne, Les Inrocks

Le duo livre sa vision décalée du monde du travail, avec une bonne dose d'humour, jusqu'à l'absurde.

Emmanuelle Bouchez, Télérama

LES INROCKS - Les meilleurs spectacles 2015 selon la rédaction
Jean-Marc Lalanne

1. Orestie d'après Eschyle, mise en scène Romeo Castellucci
Castellucci réduit le cycle d'Eschyle à quelques images mentales prégnantes. Les enchaînements dramatiques, les péripéties se dissolvent pour que n'apparaisse plus que l'essence même du tragique. Sublime.

2. Richard III de William Shakespeare, mise en scène Thomas Ostermeier
Sur une piste de cirque archaïque, Ostermeier exhibe le fauve le plus dangereux du monde, Richard III. Soliloquant à son micro, tout en torsions démantibulées, Lars Eidinger sidère encore

3. Père d'August Strindberg, mise en scène Arnaud Desplechin
Pour sa première mise en scène de théâtre, le cinéaste s'empare d'une pièce dans laquelle résonne toute son œuvre de cinéma. Avec un vocabulaire théâtral classique mais une économie expressive inouïe, il réussit un coup de maître.

4. Empty Moves (Parts I, II & III) chorégraphie Angelin Preljocaj
Sur la voix de John Cage, enregistrée en 1977, des corps sismographient une parole. œuvre-feuilleton enfin jouée d'un seul élan, Empty Moves incarne la part la plus audacieuse de son auteur.

5. Lettres de non-motivation de Julien Prévieux, mise en scène Vincent Thomasset
D'une œuvre entre performance et littérature (le plasticien Julien Prévieux a répondu pendant des années à des offres d'emploi pour les refuser), Vincent Thomasset fait du théâtre vif et insolent.

SCÈNES

LETTRES DE NON-MOTIVATION

THÉÂTRE-PERFORMANCE

JULIEN PRÉVIEUX ET VINCENT THOMASSET

Le duo livre sa vision décalée du monde du travail, avec une bonne dose d'humour, jusqu'à l'absurde.

TT

Ces deux-là étaient faits pour s'entendre : même génération née avant le monde connecté, mais un goût commun pour les explorations de ces univers virtuels. Et un même désir d'en tirer du matériel à retravailler. Le premier, Julien Prévieux, est plasticien, lauréat du prix Marcel-Duchamp 2014. Vincent Thomasset, le metteur en scène qui signe le spectacle, fut d'abord comédien pour Pascal Rambert, avant de passer par la formation chorégraphique de Mathilde Monnier. C'est la place qu'ils attribuent tous deux au corps dans leur pratique qui les rapproche le plus : Prévieux, dans *What shall we do next ?* (l'œuvre primée l'an dernier), a demandé à des performeurs d'interpréter les gestes liés à l'environnement numérique du futur. Dans *Bodies in the cellar*, donné au Festival Artdanthé de Vanves en 2013, Thomasset réinterprétait le scénario d'*Arsenic et vieilles dentelles*, pour une exploration méthodique et dansée de l'espace (au risque, d'ailleurs, de noyer le propos).

Le monde qu'ils révèlent dans ce spectacle-ci est plus prosaïque. Il est construit sur des bouts de papier, comme il n'en existera plus beaucoup : des offres d'emploi publiées dans les journaux, soigneusement découpées, et auxquelles Prévieux répond réellement depuis 2003. A ces jobs dans le marketing, la comptabilité ou la restauration, le plasticien a inventé des non-candidats, préférant au poste proposé une balade bucolique le long d'un ruisseau, ou regrettant de ne pas pouvoir inviter la DRH à l'apéro. Le décalage peut aller jusqu'à l'humour absurde, jusqu'au ton élégiaque. Vincent Thomasset fait du théâtre avec toutes ces voix-là. Simplement. L'annonce est en majesté, rétroprojetée en fond de scène comme un décor. Les cinq acteurs s'approprient, en contre-bas, un espace nu, animé de micros ou de cubes pour s'asseoir... La lumière qui les isole est certes leur alliée, mais ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes. A l'évidence, ils sont soigneusement choisis pour leur tempérament. Aux annonces qui défilent, ils répondent comme des performeurs ne trichant pas avec leur fragilité... La blonde Michèle Gurtner, qui prend tout de front, l'écorché vif David Arribe, ou le gymnaste-danseur Johann Cuny, qui botte en touche avec son air de jeune homme des années 1950 dans un exercice rythmique désuet, hilarant... Tout cela dessine avec efficacité un drôle d' état des lieux de l'offre et de la demande. – ***Emmanuelle Bouchez***

| 1h15 | Du 10 au 21 novembre, Festival d'automne à Paris, Théâtre de La Bastille, Paris 11e. Tél. : 01 43 57 42 14.
En mars-avril à Blanquefort (33), Valenciennes (59), Toulouse (31)...
| Rétrospective Julien Prévieux au Centre Pompidou jusqu'au 1er février 2016.



Michèle Gurtner, David Arribe et Johann Cuny, des comédiens choisis pour leur tempérament.

T On aime un peu TT Beaucoup TTT Passionnément - On n'aime pas

Lettres de non-motivation

LA photo d'une rame de métro accompagne cette offre d'emploi : « *Une grande entreprise de transport public de la région parisienne recherche techniciens et électroniciens de maintenance.* » Pince-sans-rire, Julien Prévieux y répond en expliquant qu'il a toujours aimé les jeux d'astuce, par conséquent : « *Votre annonce m'a plu car il fallait découvrir quelle était cette mystérieuse grande entreprise de la région parisienne, et je crois avoir découvert la RATP.* »

Mais d'ajouter illico : « *Cela étant dit, je me vois dans l'obligation de refuser votre offre. En effet, une entreprise qui ne donne pas son nom dans une petite annonce et qui joue avec ses futurs employés ne me semble pas être très fiable. Comment peut-elle mettre en valeur ses futurs collaborateurs si elle n'ose pas elle-même se mettre en avant ?* »

D'hilarantes « *lettres de non-motivation* » comme celle-là, Prévieux en a envoyé par dizaines, qu'il a rassemblées dans un livre vengeur (1). Les voilà aujourd'hui mises sur scène par Vincent Thomasset. Un plateau nu, cinq comédiens, un écran où est projetée l'(authentique) offre d'emploi. Aux comédiens de lire, dire, jouer, incarner la réponse non motivée. A chaque nouvelle annonce, on se demande quel truc, quel jeu, quelle fantaisie ils vont inventer. L'un, Johann Cuny, nous fait ça très physique, en short, en muscles et en force. L'autre, Michèle Gurtner, nous fait hurler de rire en déclamant son texte sur un registre de tragédienne hystérique, etc.

C'est vif, ludique, facétieux, et pas si léger que ça : face aux consternants discours calibrés des offreurs d'emplois (« *Vos qualités d'écoute et de discernement vous permettront de développer la maîtrise de la relation client* »), voilà que se lèvent des voix vivantes, que bougent des humains singuliers, avec leur corps, leurs émotions, leurs lubies, leur timbre. Le grain de sable dans la Mégamachine industrielle, c'est heureusement, encore et toujours, l'homme.

J.-L. P.

(1) Lire « Le Canard » du 21/11/07.

● Au Centre Beaubourg, à Paris.

20 novembre 2015
LE HUFFINGTON POST
EN ASSOCIATION AVEC LE GROUPE Le Monde

Édition: FR J'aime 524 722 Suivre Newsletters Recherche HuffPost

À LA UNE POLITIQUE ÉCONOMIE INTERNATIONAL CULTURE MÉDIAS PEOPLE LE BON LIEN C'EST DEMAIN C'EST LA VIE



Savannah Macé Devenez fan
Auteure et critique de théâtre

Lettres de non-motivation, de Julien Prévieux par Vincent Thomasset au Théâtre de la Bastille

«Lettres de non-motivation» affichait complet dès les premiers jours. Rançon d'un succès bien mérité.

C'est avec beaucoup d'amusement et de curiosité que l'on découvre ce spectacle original et d'actualité. Vincent Thomasset a sélectionné des extraits d'un travail entrepris par Julien Prévieux, un artiste plasticien. Pendant sept ans, il s'est amusé à répondre négativement à des annonces d'emplois. Suite à ces refus, il a créé un recueil de ces «lettres de non-motivation» accompagnées des réponses des directions et des relations humaines des entreprises concernées. Un projet atypique et décalé, qui dédramatise la démarche de la recherche d'emploi et apporte de la gaieté et du loufoque à cette crise du chômage, omniprésente et décourageante.

«J'ai déjà vu des métiers sont la désuétude frôlait l'indécence mais là, vous dépassez les bornes : vous cherchez un...coupeur de verre ! On a changé d'époque, monsieur, vous devez absolument vous moderniser et proposer des métiers qui correspondent à votre temps.»

Chef de secteur, chef de projet, responsable du service bâtiment, technicien, pharmacien, discothécaire, toutes les propositions y passent. Les réponses sont absurdes, très cocasses mais toujours sérieuses, polies et parfaitement formulées. La présence de nombreux retours suite à ces courriers insensés, met en lumière le manque d'attention et de personnalisation. Le phénomène d'envoi en masse et le manque de considération d'autrui: le mal de notre société. À travers cette démarche extravagante et osée, Julien Prévieux tourne en dérision ceux qui détiennent le pouvoir de l'emploi et se moque de leur slogan et de la pertinence de leurs offres.

Mettre en espace un contenu épistolaire s'annonçait ambitieux de par la nécessité de créer un dynamisme et aller au-delà de la simple lecture et du constat. Cinq comédiens se positionnent alors comme les passeurs et acteurs de ces textes. Des personnalités authentiques se dévoileront et un panel de personnages, tous plus désaxés les uns que les autres, apparaitra pour notre plus grand plaisir de spectateur, toujours dans l'attente de la prochaine pépite. Une énergie communicative inonde la salle du Théâtre de la Bastille, qui rit aux larmes, face à ces témoins audacieux, qui nous racontent leurs histoires, en usant d'accents, de tocs et de diverses pathologies convaincantes. Surtout Michèle Gurtner, hilarante, qui communique sa réponse à un poste présent depuis le futur, dans une langue inconnue et farfelue. Ou encore Johann Cuny et ses déplacements chorégraphiés et grotesques, dans ses habits clichés de semi athlète. David Arribe est lui aussi habité jusque dans le langage html. Des comédiens aussi singuliers que cette création inhabituelle, qui pousse plus loin que la simple lecture et tend à nous interroger sur le sens et la portée du langage.

TLC TOUTE LA CULTURE

LE MONDE DU TRAVAIL TACLÉ DANS UN ÉCLAT DE RIRE PAR THOMASSET ET PREVIEUX AU FESTIVAL D'AUTOMNE

Note de la rédaction : * * * * *

En 2013, Vincent Thomasset avait proposé à la Ménagerie de Verre Body in the Cellar, une relecture théâtrale du film de Franck Capra, Arsenic And Old Lace, (Arsenic et vieilles dentelles). Un spectacle comme un hommage à ce monument de l'Entertainment des forty's. Et ses Lettres de non-motivation s'inscrivent totalement dans ce plaisir du jeu.

Les lettres de non motivation est un projet de Julien Prévieux, lauréat du prix Marcel Duchamp 2014. L'idée est, un peu, d'assassiner le monde du travail avec humour. Qu'est-on prêt à faire pour travailler chez « Le numéro 2 des sauces froides en France ? » ou comme conducteur de semi-remorque ? A quel point peut-on écrire sérieusement qu'un poste de commercial sous payé dans une inconnue ville de province vous excite au plus haut point ?

Julien Prévieux a depuis 2000 adressé des « lettres de non motivation » à des employeurs. Ces lettres sont devenues des oeuvres d'art prisées des collectionneurs mais elles ont heureusement été compilées dans un ouvrage. La douce folie de Thomasset et de mettre au service de ce principe une direction d'acteurs des plus délirantes. Au sol, un damier. Un banc posé à jardin, un micro très fiftiés est lui à cour. Au centre, un écran diffusera les petites annonces découpées dans le Journal de l'emploi.

Pour chaque lettre, une façon de dire non est inventée : star treck saison 1, jeu saccédé à la Nordey, comédie musicale…Les excellents acteurs ont été recrutés par … lettre de motivation, ou presque. David Arribe, Johann Cuny, Michèle Gurtner, François Lewyllie et

Anne Steffens endossent à nous en faire pleurer de rire, les costumes ridicules que tout chercheur d'emploi dois endosser.i

Tout ici est passé au crible : genre de l'annonce, visuel, écriture… La force de ce spectacle est de parler du manque de travail par la dérision. Thomasset est passionné par le son et offre toujours des spectacles à la tessiture très radiophonique. C'était le cas également pour Les Protagonistes en 2013 où l'auteur et metteur en scène poursuivait sa quête du récit. Ici, il malaxe et s'amuse avec un propos totalement ubuesque. C'est intelligent, pertinent et hilarant.

A noter que Thomasset fait l'objet d'un focus au prestigieux Festival d'Automne puisqu'il sera au Centre Pompidou du 4 au 8 novembre pour La Suite. Ses lettres de non motivation arriveront elles au Théâtre de la Bastille du 10 au 21 novembre.

Théâtre du blog

Lettres de non-motivation

Posté dans 19 octobre, 2015 dans critique.

Festival Actoral du 29 septembre au 10 octobre à la Friche de la Belle de mai à Marseille:

Lettres de non-motivation, texte de Julien Prévieux, conception de Vincent Thomasset



Voilà des années qu'on les savait ciselées pour la scène, ces lettres patiemment rédigées par Julien Prévieux. Durant sept ans, l'artiste protéiforme s'est échenillé à ne pas répondre aux attentes du monde du travail et à refuser par courrier des postes qui ne lui plaisaient guère.
Avec une fourberie élégante… Le théâtre est le lieu de l'agôn, de la confrontation, et ces lettres en constituent parfaits pré-textes. Ce recueil, que Julien Prévieux a publié en 2007 aux éditions Zones-La Découverte est un ovni éditorial, un pavé lancé dans le marécage de l'A.N.P.E. (on ne disait pas encore Pôle Emploi).

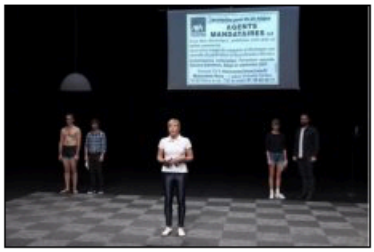
C'est aussi une source prodigieuse de micro tragi-comédies qui se jouent en trois actes. Tout commence par une véritable annonce d'offre d'emploi, en elle-même souvent croquignolesque. Puis, vient la lettre de non-candidature qui cultive l'art du décalage et se conclut inévitablement par une non-motivation revendiquée.

Arrive enfin, en épilogue, la réponse du recruteur, soit personnalisée (rarissime), soit standardisée (le courrier type: « votre candidature a retenu notre attention, blablabla, toutefois nous ne pouvons donner suite, etc. ». A moins qu'il n'ait pas pris la peine de répondre.
L'ensemble constitue un ingénieux catalogue de jeux de réécritures qui détourne à la fois les codes de l'entreprise et ceux de la rhétorique. Façon *Exercices de style* de Raymond Queneau, Julien Prévieux se ballade parmi les niveaux de langue, les genres et les registres littéraires, maniant avec la même aisance l'argot, le langage technique et la poésie bucolique.
Quelle belle matière ! Au-delà de l'inventive variation de style, on admire la persévérance avec laquelle l'auteur extrait le suc absurde de chaque annonce: la démarche gaguesque fait sens. Ce performeur et plasticien qui s'intéresse à la résistance (lire sa collaboration à *Stat-activisme, comment lutter avec les nombres ?*) sait parfaitement démonter les rouages d'une photo, d'une formule, souligner un paradoxe dans la rédaction de l'annonce. Il raille une entreprise qui ne dévoile pas son nom, ou une autre qui valorise «l'envie de réussir » en proposant seulement 65% du smic…
Et sur un plateau, cela donne quoi ? Trois espaces : un bureau peu exploité, un damier-théâtre central où le corps et l'adresse directe se déploient, et un micro, lieu de la lecture intimiste. Sur un écran, sont projetées les petites annonces, et plus rarement les courriers de Julien Prévieux, parfois mis en voix.

Les cinq comédiens, recrutés via de petites annonces, sont impeccables dans leur partition. Un travail de haute voltige. En quête de leur personnage, d'une place, d'un lieu, d'une façon de dire, ils explorent… Même ce barbu, moins professionnel, tire son épingle du jeu. Il est l'égaré, le candidat candide, vêtu d'a-théâtralité et de sincérité. Il cherche son chemin Au départ, cela ressemble à une simple et sympathique mise en voix. Mais très vite, le clown est convoqué : vocabulaire et gestes décalés.
L'univers de Vincent Thomasset, ce «topographe des forces en présence», spatialise l'absurdité d'un dialogue de sourds. Entre ces êtres en quête de liberté et un monde du travail formaté, quelle incommunicabilité ! Aussi y a-t-il du *En attendant Godot* dans cette succession de communications inopérantes, dans ce vide répétitif et déshumanisant que creuse trop souvent la mention: «sans réponse».
C'est avec de beaux tableaux où les non-candidats se frottent à la danse contemporaine, à la gymnastique et à la comédie musicale; la mise en scène fait gagner en puissance le pouvoir de l'écrit. Le contre-emploi trouve son incarnation, impacte durement le corps, requiert contorsions et adaptations. Des saynètes variées, à la limite du sketch, se succèdent comme autant de rôles et de costumes où il faut tant bien que mal se glisser. Un vrai casting !
Choc des registres avec introspection intimiste, harangue hystérique, grandiloquent vœu d'allégeance : on rit beaucoup, mais jaune. On savoure le plaisir enfantin d'assister à des transformations et on a la jouissance de ce «non», vécu par procuration.
Envie d'approfondir la résistance au prévisible ? Le Centre Georges Pompidou consacre une exposition à Julien Prévieux où il est aussi question de déplacements et d'espaces à investir. Son approche de la géolocalisation, de l'oculométrie, sa modélisation de la grâce ou des pérégrinations d'une Parisienne produisent des pépites visuelles et conceptuelles qui font judicieusement écho à ce spectacle.

Stéphanie Ruffier

Lettres de non-motivation



AUTEUR
Julien Prévieux

METTEUR EN SCÈNE
Vincent Thomasset

DATE
du 30/09/2015 au 03/10/2015

SALLE
Centre Pompidou,
Paris

APPRÉCIATION

TAGS
Centre Pompidou / Julien Prévieux

LIENS
Centre Pompidou

DANS LA MÊME RUBRIQUE

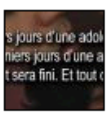
du 21/09/2015 au 10/10/2015
L'Incroyable Matin & Jour
(Théâtre Ouvert)



du 09/09/2015 au 18/10/2015
Un Tango en Bord de Mer
(Théâtre du Petit Montparnasse)



du 08/09/2015 au 16/10/2015
De l'Ambition
(Théâtre du Soleil)



du 15/06/2015 au 05/07/2015

Transposer au théâtre un roman ou une nouvelle est un geste fréquent, faire une dramaturgie d'une œuvre plastique l'est beaucoup moins. C'est dans cette entreprise que s'est engagé **Vincent Thomasset** en adaptant les *Lettres de non-motivation*, série réalisée depuis 2000 par **Julien Prévieux** et qu'on a déjà pu apprécier dans des expositions. Avec son protocole très simple et immédiatement saisissable, l'artiste nous avait alors séduits et réjouis, la lecture de ces réponses décalées à de véritables offres d'emploi révélant assurément quelque chose du monde et du marché du travail. Également intéressé par cette proposition, Thomasset la décline ainsi sur scène, relayant l'écriture de Prévieux par cinq comédiens, chargés, tour à tour, et pendant que les petites annonces sont projetées en fond de plateau, de dire certaines des lettres.

Au-delà du catalogue des métiers que le spectacle induit, on est frappé par l'inventivité du plasticien, capable de toujours trouver une astuce ou une accroche pour expliquer pourquoi il ne postulera pas à l'emploi considéré. La volonté de rester chez soi bien au chaud et de ne pas s'astreindre à des horaires contraignants peut ainsi côtoyer l'excuse bidon (type « j'avais écrit une superbe lettre, détaillée et précise, vantant toutes mes qualités, mais, ce matin en me réveillant, elle avait disparue ») et la déconsidération amusée de certains postes (lorsqu'il explique notre époque n'a pas besoin de coupeurs de verre, mais qu'elle a besoin de nouveaux managers ou d'experts en veille stratégique car « *notre société est postindustrielle, le sciage peut attendre, pas les produits financiers, ni les loisirs ou les semi-conducteurs* ») avoisiner la description de son quotidien (comme sa réponse à un poste dans le secteur des sauces froides où il se décrit comme friand de junk-food et ne pouvant s'éloigner de sa superette de quartier).

Afin de ne pas tomber dans la litanie récitative, les intervenants modulent leur manière de formuler leur propos : neutre dans un premier temps, leur tonalité peut alors prendre des atours très théâtraux, voire tragiques, plus comiques, implorants ou sensuels. Chaque lettre se terminant par « *dans l'attente d'une réponse de votre part* », il arrive que les employeurs répondent effectivement et cette réponse se trouve dite à la suite, dans le même style que la lettre de Prévieux. L'absurdité du système est alors parfois mise en lumière puisque de nombreuses réponses-types sont apportées au Parisien (« *nous vous remercions de l'intérêt porté à notre société* », « *si vous nous y autorisez, nous conservons votre dossier et nous ne manquerons pas de faire appel à vous si d'aventure un poste correspondant à votre profil venait à se libérer* »). Très épisodiquement, l'un des employeurs s'évertue pourtant à trousser une réponse toute aussi absurde que la lettre initiale, rentrant savamment dans le jeu.

Pour incarner cette parole, Vincent Thomasset a fait appel à cinq comédiens, chargés, donc, de varier leur jeu mais aussi leur langage ou leur gestuelle. Quelques lettres sont lues dans un sabir inventé, dans un verbiage abscons ou avec des mots à l'envers tandis que l'un d'eux se livre à un solo dansé ou qu'une des phrases est mise en chanson. Si monter cette série de *Lettres de non-motivation* constituait, de toute évidence, un pari, voire une gageure, il est incontestablement remporté avec ce spectacle tout aussi enthousiasmant que son matériau originel.

Autres dates :

- 6 et 7 octobre 2015 : actOral – Marseille
- du 10 au 21 novembre 2015 : Théâtre de la Bastille – Paris
- 1er et 2 mars 2016 : Carré – Saint-Médard-en-Jalles
- 23 et 24 mars 2016 : Phénix – Valenciennes
- du 12 au 15 avril 2016 : Théâtre Garonne – Toulouse
- 28 et 29 avril 2016 : Passerelle – Saint-Brieuc

François Bousquet
le 04/10/2015

Monsieur, je vous écris suite à votre annonce parue sur la page Facebook du Festival Actoral où vous présentez un spectacle autour des lettres de non-motivation, envoyées par l'artiste plasticien Julien Prévieux à divers recruteurs dans le but de refuser des offres d'emplois. Je me permets de vous dire qu'à la base, votre projet m'intriguait dans le mauvais sens du terme.

Effectivement, amoureux de théâtre dans le sens le plus noble, je ne voyais pas comment vous pouviez, pendant une heure et demie, parvenir à tenir éveillé un public exigeant, en l'absence totale de la moindre dramaturgie (vous savez, cette notion que l'on peut définir comme l'art du récit). C'est donc avec une certaine appréhension que je me suis rendu au Grand Plateau de la Friche ce mercredi 7 octobre, m'attendant à découvrir un de ces spectacles contemporains prétentieux et méprisant du spectateur lambda tel que moi. Déjà, cela commence assez mal avec un dispositif scénique où une vaste scène nous apparaît quasiment vide à l'exception d'un micro et d'un énorme abat-jour. L'on sent tout de suite la volonté de dépouillement, de sobriété pour que l'essentiel émerge. Vraiment, vous en conviendrez, c'est le pire cliché qui soit.

Au mur, des petites annonces sont projetées. Les comédiens entrent alors et s'approprient la scène, entamant les lectures des lettres sur un ton neutre. Voilà qui n'est pas pour arranger la situation, moi qui, au spectacle, aime d'entrée de jeu, l'attaque, le mordant qui agrippe le spectateur et le tire de sa torpeur quotidienne. Et puis, peu à peu, il se passe quelque chose. Ce que l'on pourrait croire, sinistre, pénible et affligeant se transforme en révélateur hilarant d'une société névrosée jusqu'à la moelle.

Car, et, cher Monsieur, c'est tout à votre honneur, ce que je n'avais pas remarqué, en premier lieu, c'est la richesse de ces lettres, qui déploient chacune un langage d'une inventivité détonante. C'est bien simple, aucune ne ressemble à une autre, que ce soit celle dénonçant l'absence de nom de l'entreprise recruteuse, où l'auteur répond comme s'il fallait résoudre une énigme, celle écrite tel un accusé qui se demande ce qu'il a bien pu commettre de mal pour qu'une entreprise essaie de l'enrôler pour la gestion d'une base de données, ou bien la lettre, délirante, d'un consommateur compulsif de « junk-food », en réponse à l'offre d'un grand fabricant de sauces.

Je préfèrerais ne pas être ponctuel...
Cette éloquence du verbe, qui prend à contrepied la logique rigide et austère du marché, s'accorde à la verve des comédiens qui après la tonalité neutre, se décident à user de l'intégralité de la gamme de jeu entre tragédie et comédie, en passant par le chant, la danse et même la force physique avec cette évocation désopilante de la compétitivité sportive pour torpiller l'annonce qui signale fièrement « Il faut être champion ! »

Au final, ces lettres, à la base, non écrites pour le théâtre, en sont pourtant un matériau incontournable car elles possèdent chacune une petite dramaturgie en soi (la lettre tournant en dérision la désuétude du métier de coupeur de verre ou celle critiquant l'appel générationnel d'un grand operateur téléphonique).

Et c'est là, cher Monsieur Thomasset, que j'ai enfin pleinement saisi ce que vous vouliez : nous confronter à l'absurdité de ce monde en nous ouvrant les yeux sur un système insensé contre lequel seul le rire peut être un moyen de lutte. Le public ne s'y est pas trompé, ponctuant en permanence de ses éclats de rire cette représentation extravagante de l'impitoyable monde du travail.

Je pense sincèrement que vous avez touché un point sensible, et je comprends alors tout le sens de votre démarche. Je ne peux que vous en féliciter, voire vous encourager à poursuivre dans cette voie.

Vous m'avez donc au final plus que convaincu et, bien que je n'aie rien à vous soumettre pour le moment, je conserve, avec votre autorisation votre dossier, et ne manquerai pas de vous prévenir, vous et votre équipe dynamique, si d'aventure une scène ou autre lieu de spectacle, pouvait vous proposer quelques dates.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, mes sentiments les plus ironiques.

LETTRES DE NON-MOTIVATION

Dans un contexte d'embauche proche du marasme, le travail de l'artiste plasticien Julien Prévieux est une véritable bouffée d'air frais, un drolatique et cynique pied de nez.

De 2000 à 2007, il a répondu à 35 offres d'embauche, mais non pour offrir réellement ses compétences. Au recruteur, il expose tantôt de manière poétique, tantôt de manière très prosaïque toutes les raisons de sa non-motivation. « Monsieur, j'ai le plaisir de vous annoncer que je refuse le poste que vous proposez. » ou encore « Je vous en prie, ne m'embauchez pas. » sont les formules de politesse qui rythment ses candidatures de refus regroupées dans l'ouvrage Les Lettres de non-motivation. (Editions Zones, publié en 2007).

De ces textes atypiques, le metteur en scène Vincent Thomasset a réussi à rendre sur scène tout le suc caustique. Grâce au talent des cinq comédiens, volontairement aussi résistants au salariat qu'à la scène, se succèdent sur le plateau des personnages en marge de la société : le timide maladif, la personne qui ne sait pas gérer son stress, celui qui est mal dans ses baskets ou au contraire, celui qui trouve son bonheur dans l'expansion de ses émotions. Des êtres anormaux, loin des cases normées et idylliques. La frontière entre réalité et comédie est si trouble que ces personnages ne donnent non pas l'impression d'être des rôles endossés par les acteurs mais des individus catapultés sur la scène du théâtre de la Bastille. Ces « réfractaires au plateau », tels que les nomme Vincent Thomasset, usent, comme sans le vouloir, des artifices brechtiens pour distancier la représentation : compter jusqu'à trois pour lancer une phrase à prononcer tous ensemble, se ranger dans un coin du plateau une fois son intervention finie, appuyer des gestes mal-assurés, etc.

Quoique reprenant la structure ternaire de l'ouvrage de Prévieux, « petite annonce – lettre – réponse », le jeune metteur en scène démultiplie les possibilités d'interprétation. Qu'il s'agisse d'une chorégraphie robotique pour mettre en avant un langage informatique, d'une danse endiablée ou d'une lecture de textes mains tremblantes, toutes ces trouvailles scéniques parviennent à déjouer les rapports de force inhérents au monde du travail. En restant dans les cadres, ces personnages se réapproprient les codes mêmes de l'univers de l'entretien d'embauche pour mieux faire imploser la structure. Le candidat n'y est plus en position de soumission mais maître de son destin.

> *Je vous écris suite à votre annonce parue dans le journal « Le marché du travail ». J'ai l'impression que vous vous êtes trompés dans la rédaction de votre offre d'emploi : « Et vous avez envie de… réussi… », soyez rémunéré à 65% du SMIC pendant 6 ou 9 mois. Je n'ai pas saisi le rapport de cause à effet entre une envie de réussir apparemment débordante et un salaire si réduit.*
> Non-candidature de Julien Prévieux face à une petite annonce de l'enseigne Les Mousquetaires

Projetées sur un vidéoprojecteur en fond de plateau, les annonces de recrutements et les réponses écrites par les entreprises – car seules les lettres de non-candidatures sont véritablement jouées – donnent au travail, une figure déifiée. De toute sa hauteur, l'annonce (et donc par voie de conséquence l'hypothétique saint-graal salarial nommé CDI) illumine le plateau dans une impression de toute-puissance, voire d'omnipotence. Dans cette image scénographique qui emprunte au divin, nos cinq comédiens, par leur refus et leur passivité, n'apparaissent plus comme des suppliants mais bien comme des êtres maîtres de leur destin et non plus soumis à la cruauté d'une embauche ou de son refus.

Dans ce bal d'incongruités – à une candidature écrite en langue imaginaire, un employeur envoie pour réponse une lettre de refus d'embauche formatée qui loue la motivation du candidat -, le masque théâtral rappelle le costume imposé en entretien. Et avec son échiquier géant collé sur le plateau, assimilant les demandeurs d'emplois à des pions du grand théâtre de l'embauche, la démarche artistique de Prévieux mise sur les planches par Thomasset questionne chacun de nous : quel scène produit le spectacle le plus bouffon ? Le théâtre ou le monde du travail ?

Pour conclure cette mise en scène intelligente et vive, Vincent Thomasset donne à entendre aux spectateurs une lettre évoquant Bartleby et ses « I would prefer not to » (« Je préférerai ne pas »). Personnage de la nouvelle d'Herman Melville, Bartleby the scrivener, cet employé répète inlassablement à son responsable cette phrase de refus passif : « I would prefer not to ». Ici reprise pour décrire toutes les actions salariales que le personnage préférerait ne pas faire, elle le place dans une dynamique de non-soumission aux offres, une dynamique de résistance aux boulots sous-payés, hypocritement sur-vendus.

par Amandine Pilaudeau

Visualizza notizie della provincia di: Milano

Accedi / Registrati

Teatro.it
INFORMAZIONE, CULTURA E SPETTACOLO

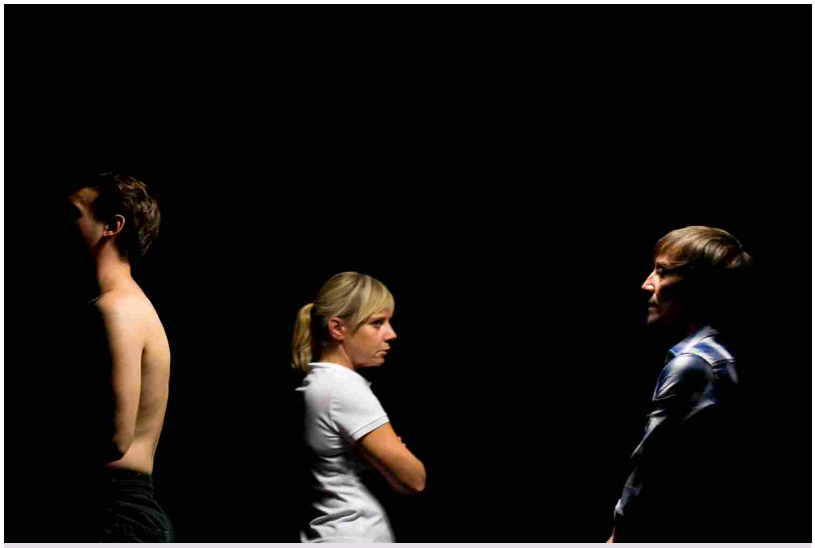
SPETTACOLI TEATRI ARTICOLI RECENSIONI ANNUNCI FESTIVAL

Home > Recensioni > Rifiutare un lavoro? Basta una lettera di non motivazioni!

Rifiutare un lavoro? Basta una lettera di non motivazioni!

Scritto da Angelo Callipo | Jul 24, 2018 | 396

Recensione: ★★★½☆



Lettres de non-motivation

Lettres de non-motivation è il primo dei tre spettacoli presentati da **Vincent Thomasset** alla **Biennale Teatro 2018**; gli altri due sono *Ensemble Ensemble* e *Médail Décor*, e questo è probabilmente quello che più si distacca dalla ricerca sul linguaggio, condotta con parole e gesti, alla quale il regista e autore francese si è dedicato in tutta il suo percorso artistico.
Non è un caso, tra l'altro, che proprio questa messa in scena nasca da testi che non gli appartengono, ma che prende in prestito da **Julien Prévieux**, artista visionario ed eclettico, autore di una serie di missive destinate a rifiutare proposte di lavoro.

Nell'attesa di un riscontro da parte vostra

Finiscono inesorabilmente così tutte le lettere che Prévieux ha spedito, a partire dal 2000, ad aziende private, pubbliche amministrazioni, negozi, laboratori artigiani altro ancora. Una conclusione, se si vuole, dettata semplicemente dall'etichetta e dalla buona

TROVA SPETTACOLI

Spettacolo / autore / protagonis

Città Provincia

Data / intervallo date

Cerca anche spettacoli fuori programmazione

CERCA ›

IN SCENA NELLA TUA PROVINCIA



Nuovo
Milano (MI)



Nazionale CheBanca!
Milano (MI)



Nuovo
Milano (MI)



Manzoni
Milano (MI)

ARTICOLI PIÙ LETTI

educazione. Ma se la formula è scontata, non lo è il contenuto delle lettere. **Lettere di non motivazione**, appunto. Scritte per rifiutare e non per proporsi: nessun curriculum allegato, nessun'ambizione strisciante, nessuna aspirazione che aspetta di essere soddisfatta. Al contrario, **veniamo a conoscenza di lunghe e dettagliate analisi sui motivi del rifiuto**, di casuali sventure che costringono a rinunciare, di semplici constatazioni sulla propria inettitudine lavorativa e persino di strampalati cambi d'idea successivi a una pennichella postprandiale. In uno spazio scenico in gran parte vuoto, appena un microfono, una lampada sospesa e uno schermo sul quale vengono proiettati gli stralci delle inserzioni, si muovono i cinque attori che interpretano le lettere, mescolando registri linguistici e atteggiamenti che vanno dal disperato al patetico, dal perentorio all'esaltato.

Ogni lettera è un mondo

Chi scrive una lettera per cercare un lavoro finisce per descrivere il proprio mondo, ma lo stesso fa chi espone i motivi del suo rifiuto. Questo sembra essere il nocciolo della messa in scena di Thomasset: la stanchezza e l'apatia, che appaiono le motivazioni più facilmente intuibili in chi rifiuta un lavoro, si trasformano nei gesti e nelle intenzioni degli attori in mondi iperbolici, pur tuttavia comprensibili nei loro contorni paradossali. E' il caso, per fare un esempio tra i tanti, della lettera in cui chi scrive spiega di aver redatto un curriculum dettagliatissimo, di averci impiegato ben diciotto giorni, ma di averlo poi smarrito e di non sentire la necessità di impiegare altrettanto tempo per riscriverlo. E per questo motivo, dunque, rifiuterà la proposta dell'inserzione. **E' una vita banale**, insomma, **quella che si celerebbe dietro queste lettere di non-motivazione**. Banale, certo, ma pur sempre vita. E tuttavia, la banalità del rifiuto non è in fondo altrettanto forte che la determinazione di chi un lavoro invece lo vuole a tutti i costi?

Spettacolo: ***Lettres de non-motivation***
Visto al **Teatro alle Tese** di Venezia.

Visto il **22/07/2018**



ANGELO CALLIPO
AUTORE DI VENEZIA
Laureato in Lettere Classiche, si è formato all' Accademia del Teatro Politeama di Napoli e all' Istituto Nazionale del Dramma Antico di Siracusa. Do...
>> continua

ARTICOLI CORRELATI

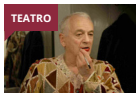




Mary Poppins, la tata perfetta arriva in Italia
Jan 03, 2018 |
Roberto Mazzone



Teatro Massimo di Palermo, un modello di management virtuoso anche per il 2017
Jul 02, 2018 | Loredana Audibert



L'addio di Soleri alle avventure di Arlecchino
May 21, 2018 |
Claudia Grassi

SEGUICI SUI SOCIAL

PUBBLICITA'



MEDIA PARTNER UFFICIALE DI



SUS À LA BIBLIOTHÈQUE ! - LES PROTRAGRONISTES - MÉDAIL DÉCOR (LA SUITE)

Vu son oreille musicale, sa faculté à reproduire les moindres inflexions d'un logiciel de reconnaissance vocale, il aurait pu faire carrière dans le milieu du doublage ou concurrencer les grands imitateurs qui sévissent sur les ondes matinales. Mais heureusement pour l'histoire de l'art et celle de l'expérimentation triple, l'artiste Vincent Thomasset a développé une passions plus incongrue que celle du stand-up ou de la chronique médiatique. (…) Vincent Thomasset se passionne ainsi pour les différents usages de l'oralité, des plus triviaux aux plus sublimes, sans hiérarchie. Il en fait la matière même de pièces chorégraphiques et sonore qui, entre autres, ont l'immense mérite d'être drôle. Non pas drôles parce que s'y accumulent des gags ou des traits d'esprit. Drôles parce qu'elles soulignent simplement le caractère profondément mécanique et artificiel de nos façons de parler. (…) Avec ce biopic très pudique, Vincent Thomasset exauce pleinement vœu souvent formulé : réussir, a contrario d'un théâtre didactique qu'il a pris pour repoussoir, à « parler des choses sans en parler ».

Eve Beauvallet, Libération

Sur scène et dans la vie, il parle avec un débit à couper le souffle, mais choisit impeccablement ses mots. Dévoreur de livres depuis l'enfance, Vincent Thomasset, 40 ans, écrit depuis aussi depuis toujours. Faute d'avoir trouvé des débouchés dans le théâtre, il a rencontré la chance de sa vie : la danse. Et c'est tant mieux.

Rosita Boisseau, M Le magazine du Monde

Vincent Thomasset, les yeux chaussés de grosses lunettes, exécute une performance à partir d'un texte qu'il a lui-même composé. Bio fiction en prose dense dite d'une traite au micro. (…) C'est à la fois sensible et romanesque. Il y a là de l'anxiété et du désabusement. Lorsqu'il dit « nous », il parle au nom de sa génération. Son corps scande la parole et parfois la devance des bras et des mains. Nous sommes en pleine transversalité. (…) Ce spectacle montre un homme déchiré dans le temps qui court après son image avant qu'elle ne se fige.

Muriel Steinmetz, L'Humanité

Vincent Thomasset construit ses changements de registre de langage mais il serait peut-être plus juste d'y voir une attention presque amoureuse de langage de la rue, du rap permanent des villes. Impossible de s'arrêter pour souffler. Sans jouer aux sociologues, il nous met en présence de la violence qui constitue toute prise de parole en public et surtout il affirme l'intensité sauvage d'un réel qui grouille dans tous les sens, débordant forcément l'autorité du texte. Si cela peut faire surgir une forme de mélancolie, elle serait paradoxalement enflammée. Et indomptable.

Pedro Morais, Revue If

Travail sur le décalage, la trace et l'éternelle ébauche, les Protagonistes ne se content pas d'amuser par son côté absurde. Cette pièce raconte aussi la mélancolie inhérente à la vie. (…) Un spectacle en suspens, stimulant, qui questionne le rôle de la parole et la variété des univers, réels et imaginaires.

Marie-Pierre Génécand, Le Temps (Suisse)

Vu au festival Artdanthé, un spectacle à l'humour épileptique. Fulgurances de mise en scène et texte entre narration et poésie sonore. J'attends la suite.

Claire Moulène, Les Inrocks

LIBÉRATION, ÈVE BEAUVALLET, 15/03/2015

PERFORMANCE Au CentQuatre, à Paris, Vincent Thomasset joue sur tous les tons l'ultime volet de sa trilogie.

«Médail décor», décalé à l'oral

MÉDAIL DÉCOR de **VINCENT THOMASSET** et la **Cie LAARS & Co**
CentQuatre, 5, rue Curial 75019.
Les 13 et 14 mars à 19 h. Rens. : www.104.fr
Puis le 26 mars à la Passerelle de Saint-Brieuc (22), les 4 et 5 mai au Théâtre Garonne, à Toulouse (31), le 5 juin au Phénix de Valenciennes (59).

Vu son oreille musicale, sa faculté à reproduire les moindres inflexions d'un logiciel de reconnaissance vocale, il aurait pu faire carrière dans le milieu du doublage ou concurrencer les grands imitateurs qui sévissent sur les ondes matinales. Mais, heureusement pour l'histoire de l'art et celle de l'expérimentation tripée, l'artiste Vincent Thomasset a développé une passion plus incongrue que celle du stand-up ou de la chronique médiatique. Depuis 2011, après un passage par les plateaux de Pascal Rambert et une formation au Master Ex.e.r.ce du Centre chorégraphique national de Montpellier, période Mathilde Monnier, cette étrange créature au débit de parole marginal résout sur scène des problématiques sur lesquelles le quidam n'a pas pour habitude de buter : quelle est exactement la hauteur, le volume, la nasalité, la cadence des voix de séries B, de celles des annonces publicitaires, des discours de Manuel Valls ou du «bonjour !» surzélé de votre boulangère ? Quelle musique produit-on exactement en parcourant à haute voix une lettre en diagonale, en cherchant à mémoriser un texte ou en accélérant à l'excès son débit sous l'effet de la pression du public ?

Dissociation. A l'instar de la performeuse allemande Antonia Baehr ou d'un collectif comme l'Encyclopédie de la parole, Vincent Thomasset se passionne ainsi pour les différents usages de l'oralité, des plus triviaux aux plus sublimes, sans hiérarchie. Il en fait la matière même de pièces chorégraphiques et sonores qui, entre autres, ont l'immense mérite d'être drôles. Non pas drôles parce que s'y accumulent des gags ou des traits d'esprit. Drôles parce qu'elles soulignent simplement le caractère profondément mécanique et artificiel de nos façons de parler.

Les pièces chorégraphiques de Vincent Thomasset sont drôles parce qu'elles soulignent simplement le caractère profondément mécanique et artificiel de nos façons de parler.

En 2013, ce «chorégraphe qui fait du théâtre» (ou «metteur en scène qui travaille avec des danseurs», ça marche aussi…) avait fait sensation avec *Bodies in the Cellar*, une sorte de version hackée et déréglée en live du film *Arsenic et vieilles dentelles*, de Frank Capra. Les règles du jeu avaient de quoi séduire : dissociation cartoonesque entre corps et voix – le corps burlesque de Cary Grant était interprété par le danseur Lorenzo De Angelis, pendant que sa voix était prise en charge au micro par le ventriloque Jonathan Capdevielle *(lire ci-dessus)* –, partitions vocales délirantes inspirées des décalages entre VO et VF, un côté poésie sonore peut-être, mais sans trop d'aridité conceptuelle ni de formalisme chiant.

Introversion. Aujourd'hui, on s'enthousiasme autant pour *Médail décor*, dernier volet d'une trilogie intitulée «Serendipity», qui semble nous introduire dans le cortex cérébral de Vincent Thomasset enfant. Soit un espace foutraque et surréaliste où courent des chevaux humains (le jeune homme a fait de l'équitation) et se distinguent, de façon trouble, des questions d'introversion et de réalisation de soi.

Avec ce biopic très pudique, Vincent Thomasset exauce pleinement un vœu souvent formulé : réussir, a contrario d'un théâtre didactique qu'il a pris pour repoussoir, à *«parler des choses sans en parler»*.

ÈVE BEAUVALLET



DANSE

Ballet bricolo.

PAR **ROSITA BOISSEAU**

Sur scène et dans la vie, il parle avec un débit à couper le souffle, mais choisit impeccablement ses mots. Dévoreur de livres depuis l'enfance, Vincent Thomasset, 40 ans, écrit aussi depuis toujours. Faute d'avoir trouvé des débouchés dans le théâtre, il a rencontré la chance de sa vie : la danse. Et c'est tant mieux. Après une formation au Centre chorégraphique national de Montpellier, en 2007, le voilà devenu danseur qui récite ses textes, sans faire du théâtre pour autant.

En quatre ans d'activité, notre homme a quatre spectacles à son actif, d'abord présentés dans des parcs, des parkings ou des cages d'escaliers. Celui qui aime croiser la réalité et la fiction au risque de tout mélanger revendique de jouer comme un enfant sur scène. Dans sa nouvelle pièce, *Médail Décor*, il prend position avec son partenaire Lorenzo De Angelis au milieu de grosses cagettes vert et rouge à assembler, comme des Lego. Du concret bricolo pour un objet spectaculaire très énigmatique. Logique : Vincent Thomasset aime semer le doute. *« Je préfère un spectateur qui a envie de suivre plutôt qu'un autre qui a tout compris. »* A tester.

***MÉDAIL DÉCOR*, DE VINCENT THOMASSET. AU THÉÂTRE DE VANVES, LE 7 MARS. AU CENTQUATRE, À PARIS, LES 13 ET 14. À LA PASSERELLE, À SAINT-BRIEUC, LE 26.**

portrait



Médail Décor de Vincent Thomasset

Julie Balagué

en selle

A travers trois pièces en écho, **Vincent Thomasset** questionne son parcours de cavalier et son identité d'artiste.

Avec son humour pince-sans-rire et son débit de mitraillette, Vincent Thomasset a le désir permanent de saisir une réalité trop complexe pour être contenue dans le langage. Un artiste qui négocie sans cesse avec le récit pour brouiller les cartes de sa biographie et témoigner d'une dimension fictionnelle en se créant des avatars puisés à son univers personnel. Celui qui, de *Paradis* à *After/Before*, fut acteur et performer dans les spectacles de Pascal Rambert de 2002 à 2007 a passé son enfance dans la Drôme, du côté de Valence, où il suit des études de lettres et pratique durant douze ans l'équitation. Rien ne va plus quand il quitte le giron familial pour une prépa littéraire à Grenoble. *"J'ai alors très vite eu le sentiment que les mots étaient à double tranchant et que, la plupart du temps, ils se retournaient contre moi."*

Virant au cauchemar, la situation devient intenable quand elle provoque chez lui une grosse dépression, qu'il n'arrive à surmonter qu'en décidant de poser ces mots si dangereux sur le plateau, pour être enfin capable de se les réapproprier en leur donnant chair plutôt que de s'attacher à leur sens. S'en suivent des propositions minimales qu'il désigne comme des *"topographies des forces en présence"* où il utilise un logiciel de reconnaissance vocale pour donner à entendre ses textes. Une série de performances qu'il présente dans des lieux aussi improbables qu'un parking ou la cour de l'hôtel Ritz.

Avec les trois spectacles réunis dans ce programme, Vincent Thomasset regroupe la phase suivante d'une recherche désormais consacrée à *"des formes reproductibles"*, témoignant de sa volonté de prendre le temps d'expérimenter, étape après étape, les outils mis à disposition des chorégraphes et des metteurs en scène.

A la manière de poupées russes, *Sus à la bibliothèque !* (2011), *Les Protragronistes* (2012) et *Médail Décor* (2014) reprennent les mêmes motifs tout en changeant la forme à travers laquelle le texte est véhiculé, de la polyphonie d'un chœur d'acteurs à son dédoublement entre un acteur et un danseur, puis à son brouillage à nouveau via l'usage du play-back. La référence à l'équitation imprègne chacune des chorégraphies comme s'il s'agissait alors d'apprivoiser un "moi" aussi rétif qu'un animal sauvage. Une manière pleine d'humour de rendre compte en public des tribulations d'un jeune homme qui, au final, n'envisage pas d'autre voie que celle d'être un artiste. **Patrick Sourd**

Sus à la bibliothèque ! (2011), **Les Protragronistes** (2012), **Médail Décor** (2014), écrits, mis en scène et chorégraphiés par Vincent Thomasset, le 7 mars, 20 h 30, Théâtre

DANSE

Histoire d'un homme qui court après lui-même

Vincent Thomasset présente le troisième volet d'un triptyque qui constitue un insolite portrait parlé mis en mouvement.

Médail décor est le troisième et dernier volet d'une série de spectacles intitulée *Serendipity, ou comment arriver à un endroit en découvrant une direction prise en voulant aller à un autre endroit* (1). Après *Sus à la bibliothèque !* (2011) et *les Protragonistes* (2012), Vincent Thomasset se met en scène dans son propre rôle d'auteur narrateur, aux côtés du performeur Lorenzo De Angelis, qui joue à être l'interprète. La scène fait penser à une garderie pour enfants. De minicagettes pliables en plastique noir, rouge, vert et bleu sont posées au sol ou empilées les unes sur les autres. Cela confère un peu à l'ensemble l'apparence d'un Lego géant. Dans cet univers à cheval entre l'enfance attardée et l'entrepôt pour produits manufacturés, les deux hommes évoluent ensemble ou séparément. Vincent Thomasset, les yeux chaussés de grosses lunettes, exécute une performance à partir d'un texte qu'il a lui-même composé. Bio fiction en prose dense dite d'une traite au micro. La voix est neutre, délibérément privée d'affects. Il récapitule à bride abattue des bribes de son existence qui est déjà assez longue (il a quarante ans). Il évoque au passage ses révoltes formalistes de jeune homme pressé.

C'est à la fois sensiblement romanesque et prosaïque. Il y a là de l'anxiété et du désabusement. Lorsqu'il dit « *nous* », il parle au nom de sa génération. Son corps scande la parole et parfois la devance des bras et des mains. Nous sommes en pleine transversalité. Par moments, celui qui se dit « *danseur frustré, réfugié dans une activité de gros lecteur* » reprend du poil de la bête dans le mouvement. « *J'ai ressenti*, écrit-il dans le programme, *le besoin des deux, la danse et le texte, sans pour autant les placer au centre, considérer les mots et les corps comme générateurs de dynamiques autonomes, avec une forme de dépassement par auto-annulation.* » Un peu plus tard, Lorenzo De Angelis apparaît tel un cheval. La référence est autobiographique. Vincent Thomasset a pratiqué l'équitation. Pour lui : « *la puissance d'évocation et le potentiel de performativité de l'équitation rappellent les arts martiaux, la confrontation à l'obstacle et la domination dans un rapport d'altérité* ». Il impose avec force cette présence animale fantasmée de toute la grâce de son corps menu. Flattant l'encolure du pur-sang imaginaire qu'il est censé représenter, ce centaure éphémère d'un seul tenant entame une cavalcade folle. Le décor n'y résiste pas et vole en éclats.

Ce spectacle montre un homme déchiré dans le temps, qui court après son image avant qu'elle ne se fige. •

MURIEL STEINMETZ

NÉ EN 1974, VINCENT THOMASSET A TRAVAILLÉ EN TANT QU'INTERPRÈTE AVEC PASCAL RAMBERT.

(1) C'était les 14 et 15 novembre à l'Atelier de Paris-Carolyn Carlson/CDC Cartoucherie. En tournée jusqu'au 5 juin, notamment les 7 et 8 février à la ferme du Buisson de Noisiel (Seine-et-Marne) et le 7 mars au Théâtre de Vanves (Hauts-de-Seine) dans le cadre du festival ArtDanThé.



LE PERFORMEUR LORENZO DE ANGELIS SE MEUT SUR UNE SCÈNE À CHEVAL ENTRE L'ENFANCE ATTARDÉE ET L'ENTREPÔT POUR PRODUITS MANUFACTURÉS. PHOTO PATRICK BERGER/ARTCOMART

PARLER EN DIAGONALE

Vincent Thomasset porte un t-shirt enflammé. Pourtant ses spectacles ont cette qualité étrange de court-circuiter l'enthousiasme avec une mécanique du langage sans qualités. Qui, en tout cas, se méfie des cathédrales du discours, des usines de l'adhésion émotionnelle, des boutiques du lyrisme ampoulé. Ou mieux: qui arrive à créer de la distance, dans un flux vertigineux, face à notre besoin inconsolable à vouloir créer du sens, à organiser le monde en classements, vérités et sentences, à inventer l'amour et la politique par la parole. Cette distance n'a rien de froid, bien au contraire. C'est par l'excès que Vincent y arrive. Il nous donne l'impression d'une extrême singularité à travers le plus commun, le plus plat. C'est encore là une méfiance agnostique, une vigilance, une hésitation. Comment parler de soi sans être conscient qu'on emprunte tout, absolument tout aux autres? Au conditionnement, à la dépendance, à la projection fusionnelle, à la démarche de Cary Grant, à la veste de James Dean, à quelques phrases lues par hasard dans un train? Pourtant, Vincent évoque bien son histoire - son absence de formation pour la scène, ses années d'équitation - mais il a absolument conscience que cela n'explique rien. En art il n'y a pas de mensonge, à tout casser on pourra parler de fiction. C'est peut-être pour cela que à certains moments la parole de Vincent paraît enregistrée, documentaire. Il appartient à une génération d'auteurs du plateau qui voit le texte comme un matériau plastique. Il y a des signifiants et des signifiés bien entendu mais le tragique, le comique, le burlesque, le pathos involontaire sont à trouver dans un caddie de supermarché rempli de bouteilles d'eau, dans un petit château de boites de médicaments, dans une casserole qui prend feu pendant qu'on drague la voisine. Un flux quotidien de la parole qui raconte sans transition le cancer du poumon, l'ivresse d'une soirée où l'on s'endort sur place, l'accident de voiture, les factures edf, la rupture amoureuse, le club d'amateurs de vélo. Et voilà que Vincent transporte toute ces choses en tension, jamais dans le constat fatigué de l'absurdité du monde mais dans l'action. Celle-ci peut dissocier le corps de la parole, à travers la ventriloquie ou en dialogue scénique avec son alter-ego, Lorenzo De Angelis, mais cette dissociation n'est jamais clinique, ce serait plutôt un Frankenstein amoureux du haut débit. Certains évoquent l'idée d'une partition musicale pour dire la façon comme Vincent construit ses changements de registre de langage mais il serait peut-être plus juste d'y voir une attention presque amoureuse de langage de la rue, du rap permanent des villes. Impossible de s'arrêter pour souffler. Sans jouer aux sociologues, il nous met en présence de la violence qui constitue toute prise de parole en public (dans un bar ou sur la scène) et surtout il affirme l'intensité sauvage d'un réel qui grouille dans tous les sens, débordant forcément l'autorité du texte. Si cela peut faire surgir une forme de mélancolie, elle serait paradoxalement enflammée. Et indomptable.

Médail Décor a été présenté les 7 et 8 octobre 2014 au Théâtre des Bernardines dans le cadre du Festival actoral.14
Vincent Thomasset a aussi présenté au Festival actoral : *Bodies in the Cellar*, actoral.13 & Les Protragonistes, actoral.12



Dernier opus de la série Serendipity, Médail Décor se laisse découvrir comme un bon morceau de musique expérimentale : les atmosphères s'installent progressivement, les matières s'accumulent pour donner lieu à une ritournelle qui trotte encore bien longtemps dans la tête une fois la pièce terminée.

Le plateau de l'Atelier de Paris prend des allures d'installation d'art contemporain. Des structures colorées, modulables, y dessinent des géométries minimalistes qui attendent d'être activées. Les mini-cagettes qui les composent s'empilent parfois de manière vertigineuse, comme autant de tiroirs d'une construction mentale qui va dévoiler petit à petit quelques uns de ses secrets. Médail Décor puise ses matières dans les zones troubles de l'enfance, au moment où les frontières entre la réalité et la fiction commencent à se préciser, tout en gardant une certaine porosité. Dans le puzzle qui prend forme sous nos yeux, les pièces manquantes sont tout aussi importantes que celles que l'on nous montre. Vincent Thomasset cultive l'art ténu du hors-champ : par le biais du texte, du geste, des intonations, d'autres espaces, d'autres temporalités s'invitent sur le plateau. L'écart, l'équilibre fragile, toujours sur le point de péricliter, la danse en tension avec le théâtre, sont autant de tropes de la figure du double autour de laquelle la pièce semble s'articuler.

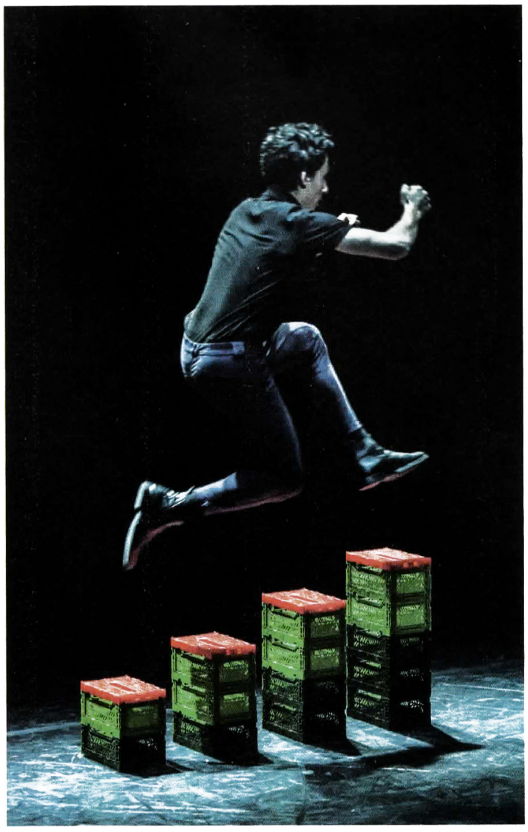
Un premier geste scénique nous ancre dans une relation directe, frontale, à la manière d'une stand-up comedy. Vincent Thomasset focalise les regards, tient littéralement la salle. La question est on ne peut plus pertinente : comment est-on arrivé là ? Le flux d'une parole de plus en plus surexcitée rassemble le corps, l'écriture, l'école du regard, Treblinka, Montpellier, la Topographie des Forces en Présence, parmi d'autres repères biographiques. Mais voilà, cette volonté de synthèse commencer à connaître des moments de suspension, des blancs finement orchestrés, à même de laisser apparaître une silhouette incongrue, camouflée dans un anorak à capuche, tout droit sortie des Protragronistes, pièce de 2012 de l'artiste. Quelques instants plus tard, Lorenzo de Angelis investira définitivement le plateau, d'abord dans une danse rampante, serpentine, qui se glisse dans les interstices du texte pour l'assumer ensuite sur le mode du doublage cinématographique, tout en renforçant sa présence compacte, dense, concentrée, obsédante enfin, quand elle semble se volatiliser dans l'obscurité du fond de scène.

Vincent Thomasset prend soin de brouiller complètement les pistes et d'épuiser les oppositions binaires : l'auteur est en prise directe avec l'interprétation d'une partition littéraire exigeante dont les intensifications frôlent la poésie sonore. Le danseur est à la fois jockey et monture. L'équitation, discipline éminemment martiale, traverse subrepticement la série Serendipity. Elle déploie pleinement son antagonisme fondateur dans Médail Décor : l'autorité, le dressage, la maitrise et la perte de contrôle, l'excès libérateur. Au terme d'une furieuse chevauchée, le plateau devient ce terrain de jeu, joyeusement bordélique, à l'image d'une chambre d'adolescent, où vont retentir les accords d'une musique indé à l'énergie jubilatoire. Libre à chacun de suivre la ligne de basse, haletante, obstinée, stakhanoviste ou les envolées virtuoses. La danse irrigue l'espace scénique et sa vague contagieuse bouscule les éléments dramaturgiques convoqués un à un tout au long de la pièce : la maison sans images, les chemins de terre, les plages hypnotiques, les aptitudes insolites de ces chanteurs - dormeurs évanescents – tout s'anime, s'interpénètre dans de nouveaux réseaux de sens qui encouragent le débordement de l'imaginaire.

Smaranda Olcèse







En coulisses

VINCENT THOMASSET PEAUFINE SA RÉDACTION

Des cagettes en plastique multicolores sont empilées sur la scène. Au centre, le danseur Lorenzo De Angelis évolue. Côté cour, un lecteur debout derrière son pupitre va et vient vers les gradins, c'est Vincent Thomasset, 40 ans, découvert au sein de la jeune garde du Théâtre de Vanves et de la Ménagerie de verre, qui met en scène et expérimente l'un des dispositifs sonores dont il est coutumier. Aux Ateliers de Paris, à la Cartoucherie du bois de Vincennes, il peaufine les derniers réglages des lumières de *Médail décor,* sa proposition lue, entendue et dansée. Après avoir testé avec le danseur plusieurs déplacements d'un bout à l'autre du plateau, il hoche la tête. *« Ça résiste, là ! »,* souffle-t-il, sans perdre sa bonne humeur ni son débit mitraillette. Ce nouveau spectacle porte le nom du magasin de son grand-père, même si, prévient-il, *« ce n'est pas le sujet de la pièce ». « En tant que spectateur, j'en ai eu marre qu'on me "parle de choses" au théâtre. Quand je suis passé à la mise en scène, je me suis dit, je vais parler des choses sans en parler... »* Il est tout de même ici question d'enfance, de près ou de loin. Ainsi, les textes de la pièce sont tirés de sujets de rédaction scolaire trouvés sur Internet. Chœur, doublage, lecture, le traitement sonore évolue avec chaque spectacle. Cette pièce est le troisième volet d'une série sur la création, intitulée « Serendipity », qui a toute sa place au festival ActOral à Marseille, où elle est montrée en octobre avant d'être reprise au 104, à Paris, en 2015. L'an dernier, avec *Bodies in the Cellar,* il avait « désadapté » la pièce américaine *Arsenic et vieilles dentelles.* Son prochain projet ? S'emparer des *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux, pour lesquelles il a fait passer cet été un casting à des anonymes... par petites annonces interposées. *C. Gt*

***MÉDAIL DÉCOR*, LES 7 ET 8 OCTOBRE À 21 H 30, AU FESTIVAL ACTORAL, THÉÂTRE DES BERNARDINES, 17, BD GARIBALDI, MARSEILLE (13). TÉL : 04-91-94-53-49. DE 6 À 12 €. WWW.ACTORAL.ORG.**
À L'ATELIER DE PARIS-CAROLYN CARLSON, LES 14 ET 15 NOVEMBRE, À 20 H 30, ROUTE CHAMP-DE-MANŒUVRES, PARIS 12e. TÉL : 01-41-74-17-07.
AU CENTQUATRE, LES 13 ET 14 MARS 2015, 104, RUE AUBERVILLIERS, PARIS 19e. TÉL. : 01-42-05-38-40, WWW.104.FR

Critique: «Les Protragronistes», au far° Festival des arts vivants, à Nyon

Vincent Thomasset, la parole décantée

«D'abord, d'abord d'abord, vraiment, pour commencer il a fallu: - acheter une tenue adéquate / - ouvrir un magasin / - rentrer chez lui / - parler à sa fille.» Puis: «Suffisamment éloignés de la côte, les indigènes, derrière les arbres et les buissons, regardent la mer. Il pleut. Les nuages épais, gris, tomberont bientôt.» Dans *Les Protragronistes,* au far° Festival des arts vivants, à Nyon, Vincent Thomasset est l'ordonnateur d'un discours souvent affolant qui mêle infos générales, récits linéaires, souvenirs personnels, listes de tâches à accomplir ou encore extraits de dialogues.

Une matière vivante délivrée au micro dans un angle mort de la scène, tandis que le danseur Lorenzo De Angelis, encapuchonné dans une doudoune portée à même un short, ressuscite un personnage de *Sus à la bibliothèque!,* précédente pièce de Vincent Thomasset qui se terminait sur un numéro d'équitation. Là aussi, la soirée finit fouettée par une chambrière, grande cravache qui permet de faire tourner les chevaux à la longe... Travail sur le décalage, la trace et l'éternelle ébauche, *Les Protragronistes* ne se contente pas d'amuser par son côté absurde. Cette pièce raconte aussi la mélancolie inhérente à la vie.

Pour Vincent Thomasset, tout a commencé à 12 ans, lorsqu'il a découvert *Treblinka* dans la bibliothèque interdite de ses parents. Il apprend dans cet ouvrage qu'un décor riant avec fleurs et fausse horloge accueillait les déportés à leur descente du train de sorte à faciliter leur entrée dans le camp. Depuis, en ami-ennemi de la fiction, il scrute la mince paroi entre vrai et vraisemblable, décline ses diverses décantations. D'où la variété de sa partition. Plus ou moins primaires ou élaborés, ces «parlers» racontent tous le besoin humain de communiquer.

La danse joue, elle, l'opacité. Trace d'un précédent spectacle, elle est aussi la mémoire d'une gestuelle éculée lorsque le danseur adopte des positions expressionnistes. Effroi, envie, lutte intérieure et extérieure, Lorenzo De Angelis excelle dans ces restitutions raffinées.

Pour quel résultat? Un spectacle en suspens, stimulant, qui questionne le rôle de la parole et la variété des univers, réels et imaginaires. Sans doute proche de *Bodies in the Cellar,* à voir dimanche et lundi soir, où le même Vincent Thomasset a réécrit pour la scène le film de Frank Capra *Arsenic et Vieilles Dentelles.* Une «désadaptation» qui annonce aussi une grande liberté de ton et d'action.

Marie-Pierre Genecand

Bodies in the Cellar, les 11 et 12 août, au far° Festival des arts vivants, à Nyon, www.festival-far.ch Le festival se poursuit jusqu'au 17 août.

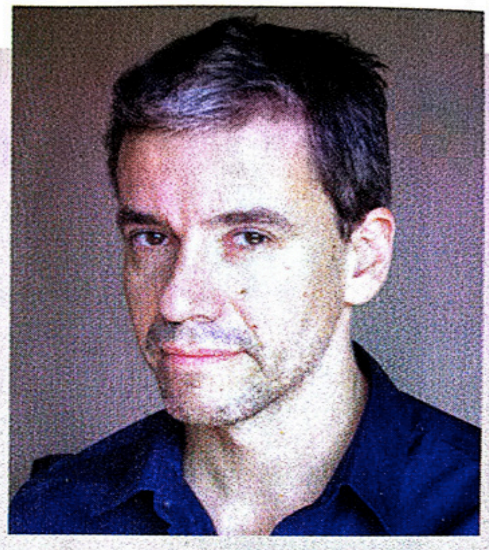
guest-list

album
***The Grimmrobe Demos* de Sunn O)))**
Démos mythiques du groupe de drone qui joue le plus fort du monde.

spectacle
***Les Protragronistes* de Vincent Thomasset** Vu au festival Artdanthé à Vanves, un spectacle à l'humour épileptique. Fulgurances de mise en scène et texte entre narration et poésie sonore. J'attends la suite.

livre
***Rise of the Videogame Zinesters – How Freaks, Normals, Amateurs, Artists, Dreamers, Dropouts, Queers, Housewives, and People Like You Are Taking Back an Art Form* d'Anna Anthropy** Manifeste et guide technique, un excellent plaidoyer pour que tout le monde fabrique des jeux vidéo dans l'esprit fanzine ou BD indé.

recueilli par Claire Moulène



Julien Prévieux

Le plasticien expose jusqu'au 24 juin au Frac Basse-Normandie à Caen et jusqu'au 30 juin à Standards à Rennes.
www.frac-bn.org
www.standards-expositions.com

Toute La Culture.

Vincent Thomasset présente Les Protragronistes au Plateau/ FRAC

28 JUNE 2013 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM



On ne change pas une équipe qui commence à gagner. Le performeur Vincent Thomasset est en train d'être repéré. Après sa reproduction d'Arsenic et Vieilles Dentelles sous le titre Bodies in the Cellar, présenté à Artdanthé, à la Ménagerie de Verre et à Impatience il passe à la vitesse supérieure dans sa quête du récit. Place à "Les Protragronistes"

On retrouve ici un procédé qu'on lui connait donc : lui, dos au public, lisant un texte sur le ton France Culture de rigueur. Entre un personnage qui semble être la marque de fabrique de Thomasset : la nuque basse, les jambes nues, les fesses recouvertes d'un caleçon gris et le torse d'une doudoune à carreaux dont la capuche à plumes est vissée sur la tête.

L'un lit, l'autre danse, mime les mots ou impose des gestes. Ici, plusieurs récits se succèdent sans liens entre eux. On entend des histoires d'enfants, des cheminements. Le sens premier n'importe pas, c'est là que jaillit la performance. Le lieu est utilisé : c'est rideau levé et lumières allumées que la scène se joue. La rue compte autant que le dedans et c'est avec étonnement que le spectacle fait corps quand on ne s'y attend plus.

Cela est irracontable. « Les Protragronistes» opère comme une préparation à un film ou à un épisode de série. Thomasset en joue en disant "je crois que j'ai perdu le fil de l'histoire". Évidemment, le fil, c'est Lorenzo De Angelis qui le tisse, le faisant claquer au besoin, à l'aide d'un fouet, sur les projos prêts à claquer du Plateau.

Une sensation certaine et en même temps trouble se dégage de cette performance : la première hurle que Vincent Thomasset est un homme à suivre. Le trouble intervient dans un questionnement : jusqu'où ira-t-il dans sa recherche de déconstruction de la fiction ?

BODIES IN THE CELLAR

2013

Bodies in the Cellar

de Vincent Thomasset

Quand l'art scénique se pique des vieilles dentelles.

Réjouissante dans l'affirmation de ses partis pris sans concessions, la dernière édition du festival Etrange Cargo a été l'occasion de découvrir une pépite avec le très ludique *Bodies in the Cellar* de Vincent Thomasset. Un happening jubilatoire reprenant le titre de la pièce à succès de Broadway à l'origine du film *Arsenic et vieilles dentelles* (1944), l'impayable comédie réalisée par Frank Capra avec Cary Grant. Déconstruisant l'objet cinématographique culte, Vincent Thomasset transforme la comédie criminelle en une sorte d'*Hellzapoppin* théâtral ayant pour but de repousser les limites de l'humour *nonsense* aux confins de l'univers du connu. Tandis que les dialogues sont transformés en une partition musicale doublée en live par Jonathan Capdevielle, le génial Lorenzo De Angelis, fort de sa formation de danseur, s'avère impeccable en clone halluciné de Cary Grant et brûle littéralement les planches aux côtés des excellents Michèle Gurtner et Grégory Guilbert. Surveillant son ouvrage comme on le fait du lait sur le feu, le metteur en scène, présent sur le plateau derrière un pupitre, se transforme en chef pour orchestrer le cours jubilatoire de ce désordre gaguesque qui ne souffre d'aucune fausse note. Du très bel ouvrage.

Patrick Sourd

le 17 avril au Théâtre de Vanves, dans le cadre du festival Artdanthé

MOUVEMENT.NET

CAPRA LIFTÉ

Avec *Bodies in the Cellar*, le performeur, metteur en scène et auteur Vincent Thomasset livre une version remixée d'Arsenic et vieilles dentelles. Avec doublages en live et détournements d'objets directs. Inédit.

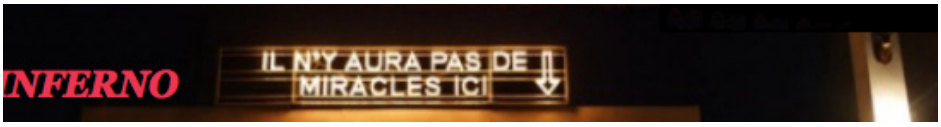
2008. Une décennie après la sortie de *La classe américaine - le grand détournement* de Michel Hazanavicius et Dominique Mézerette (composé d'extraits de films de la Warner réalisés entre 1952 et 1980), *Be Kind, Rewind* débarque en salles. Le scénario est simple : un homme compose de pitoyables remakes de films accidentellement effacés (comme *S.O.S. Fantômes*). Son réalisateur Michel Gondry, pape de l'image post-pop et héritier des « magiciens» bricolos du cinéma était sûrement loin d'imaginer l'ampleur du phénomène qui naissait alors. Depuis, chacun sur Internet y va de son film suédé (un petit remake fait par des amateurs), compose ses remixs artisanaux et ses gifs animés à gros coups de ciseaux dans le patrimoine du cinéma. Rien de très nouveau, pourrait-on dire : Gondry n'a pas inventé le principe d'appropriation. Mais sa verve comique, pas prétentieuse et inventive, semble avoir inspiré une génération et rencontré une époque : celle de la démocratisation des outils web, du fan-art et du hacking généralisé. Vincent Thomasset, qui livre avec son excellent *Bodies in the Cellar* une version live de la comédie hollywoodienne *Arsenic and Old Lace* de Frank Capra (1944), ne revendique pas spécialement cet héritage - on l'entend davantage citer les techniques du ready-made, l'art canular de Julien Prévieux ou les babillages de son fils de 2 ans comme influences phares. N'empêche… La première impression devant sa curieuse pièce, c'est de voir enfin une œuvre scénique résonner avec des pratiques ludiques très vivaces dans la culture web. Prendre une référence commune, la mâchouiller. Et la recracher.

Tissage scénique sur pellicule

La première étape de travail de Vincent Thomasset a été le piratage des dialogues d'*Arsenic et vieilles dentelles*. Fidèle à sa façon d'approcher la langue par le biais de ses usages intimes, il a conservé dans le texte l'expérience de l'écoute du film et de sa traduction. Avec les bugs de compréhension, l'anglais yaourt, les associations d'idées ou de sonorités et autres perturbations de sens. Inutile de

préciser aux fans invétérés qu'ils ne reconnaitront pas forcément leur film chéri… Et c'est évidemment mieux comme ça. De toute façon, explique Thomasset, le support de jeu n'a pas grande importance. Il n'a pas de goût particulier pour le film, d'ailleurs, si ce n'est parce qu'il a lui-même été adapté d'une pièce de Broadway (*Bodies in Our Cellar*) et qu'il a donné lieu à cette « partition »burlesque improbable interprétée par Cary Grant dans le rôle de Mortimer Brewster. C'est ce jeu hyper-théâtral qui, avant tout, a été l'objet d'un délire généralisé. On retrouve donc l'acteur hollywoodien sur scène, mais divisé en un corps (imité par l'excellent danseur Lorenzo De Angelis) et une voix distincte (le doubleur-manipulateur Jonathan Capdevielle aux manettes) qui tentent de se synchroniser en live. L'effet visé étant, nous explique Thomasset, de donner à voir des comédiens qui jouent Cary Grant personnifiant Mortimer Brewster, et non des comédiens donnant simplement corps à Mortimer Brewster. Une sorte de théâtre au carré et une stylisation que l'on retrouve dans le traitement de la voix du narrateur (prise en charge par Vincent Thomasset lui-même), les déplacements marionnetiques des autres personnages (hilarante Michèle Gurtner) et cet espace artificiellement vide.

Eve Beauvallet



Vincent Thomasset fait son cinéma à la Ménagerie de verre. Le metteur en scène poursuit son exploration des codes de la fiction et signe une partition physique et vocale, minutieuse et exigeante. Sa pièce abat les cartes, met les spectateurs en présence de la fabrique artisanale d'une représentation, et, se plaçant sous le signe d'un classique des années 40, ménage des espaces de liberté pour que chacun puisse se construire son propre film.

Le printemps arrive plus tôt que prévu à la Ménagerie de verre, et ce grâce aux propositions réjouissantes d'Etrange Cargo, parmi lesquelles deux nouvelles créations pour cette édition 2013. Bodies in the Cellar ouvre le bal. Son ton frais et ludique, soutenu par un énorme travail d'écriture et porté par des performeurs hors pair, s'accorde parfaitement à l'esprit du festival. Vincent Thomasset se lance dans un pari audacieux. Il choisit de déconstruire un monument de l'époque glorieuse de l'entertainment américain, Arsenic and Old Lace de Frank Capra, adaptation hollywoodienne d'une pièce du même titre ayant connu un grand succès sur les planches à Broadway. C'est la version filmique qui suscite l'intérêt du metteur en scène, et notamment, selon ses propres aveux, la partition physique halluciné de Cary Grant. Il y voit également l'occasion de travailler les décalages et les déplacements formels et sémantiques qui lui sont chers. Sa nouvelle création séduit tout d'abord par la formidable adresse d'une écriture scénique qui fait éclore dans les interstices de la fiction des moments jubilatoires.

Les spectateurs, saisis par l'étrangeté de la proposition, se laissent vite prendre au jeu. Des souvenirs et une certaine nostalgie du cinéma muet, le plaisir de se glisser dans un studio de bruitage, la dialectique cocasse entre la VO et la VF, entre le spectacle vivant et le cinéma, tout ceci alimente une pièce qui manie avec maitrise les codes de la construction
filmique pour mieux éclairer un territoire de la représentation théâtrale où tous les glissements semblent possibles, du stand up comedy au spectacle de marionnettes. La sarabande des facéties est brillamment menée par les performances vocales de Jonathan Capdevielle.

Le véritable tour de force de cette création consiste à questionner nos habitudes de spectateur, tout en évitant une démonstration lourde, absconse, attachée à un formalisme barbant. Le metteur en scène est sur le plateau, il dirige les interprètes de son pupitre, appuie des intonations, les fait parfois reprendre, par moments, il accélère à coup de didascalies l'avancée de la narration. Le plaisir ludique est communicatif. Une véritable stimulation de la propension
fictionnelle en découle, et il importe peu qu'on ait déjà vu le film ou pas. Outre la virtuosité de l'écriture, il faut saluer la performance des interprètes. La plasticité du visage de Lorenzo de Angelis trouve son parfait pendant dans les modulations surprenantes de la voix de Jonathan Capdevielle et c'est un régal d'observer le jeu de ce dernier qui donne une double épaisseur aux différents personnages.

Dans la salle basse de la Ménagerie de verre, Bodies in the Cellar fait germer autant d'embryons d'histoires, de voix, de corps, d'écriture, dans un jeu débridé et vivifiant.

Smaranda Olcèse Trifan

Toutelaculture
Soyez libre, Cultivez-vous !
http://toutelaculture.com

Bodies in the Cellar, Vincent Thomasset réinvente Arsenic et vieilles dentelles



Le festival Etranger Cargo vient de commencer sur les chapeaux de roues ! La Ménagerie de verre accueille ces jours-ci la nouvelle création de Vincent Thomasset, Body in the Cellar, une relecture théâtrale du film de Franck Capra, Arsenic And Old Lace*, (*Arsenic et vieilles dentelles*). Un spectacle comme un hommage à ce monument de l'Entertainment des forty's.*

Du cinéma sans image, du théâtre sans voix, des vrais bruitages à l'ancienne. Vincent Thomasset joue avec les définitions et les faux semblants. Le titre *Bodies in the Cellar* fait référence immédiatement au cœur de l'intrigue d'*Arsenic And Old Lace*. Il s'amuse avec les noms des personnages qui empruntent aux vrais prénoms des comédiens. Ainsi, dans le film sorti en 1944 Mortimer Brewster, incarné par Gary Grant vient annoncer à ses deux tantes Abby et Martha son prochain mariage avec la fille du révérend. La stupeur est totale quand il réalise que ces vieilles tantes ont comme passe-temps de tuer les petits vieux et de les enterrer dans la cave. C'est sans compter sur l'arrivée de l'autre neveu, Jonathan (Grégory Guilbert) qui lui aussi à un mort à cacher. Bref, l'occasion de scènes ubuesques déclencheuses d'éclats de rire.

L'enjeu était donc ici de préserver l'esprit du film sans céder au remake, et à cela, Vincent Thomasset parvient parfaitement. Il y arrive en ajoutant de la distance entre le film et sa pièce. Par exemple dans la version créee à L'Étrange Cargo, la fiancée devient Michèle Michèle (Michèle Gurtner) et le neveu, Lorenzo Menzo (Lorenzo de Angelis). Ensuite, il s'amuse de tous

En choisissant le décalage de la vue et du son, Vincent Thomasset parvient à ajouter du surréalisme à la farce. Il s'amuse aussi, c'est tout le fil de la pièce pour lui, à faire vivre les mots. Une séance de sound painting, ce langage des gestes crée Walter Thompson en 1974 à Woodstock, fait passer le spectacle du jeu théâtral au concert en un instant.

Cinq interprètes incarnent les quinze personnages de cette histoire dans un geste qui puise dans les jeux d'enfants comme dans le cinéma muet. On rit franchement face à ces comédiens hors pairs dont aucun son (ou presque) ne sort de leurs bouches. Les codes se mêlent dans une seule direction : conserver l'humour, le provoquer par différent biais. Tout fonctionne jusque dans les costumes décalés : mais que fait Michèle Michele en tenue d'équitation quand Jonathan Capdevielle est chicissime, barbe longue et costume tendance chic ?

On redécouvre ici ce monument du cinéma américain, on fait sien son propre récit, aidé par la multitude des langages utilisés. Qu'ils soient visuels, sous forme de babillements, en post-synchro ou en direct, les significations des choses nous parviennent dans une absolue fluidité guidée par la maîtrise de la présence du texte lu par le metteur en scène et joué par Jonathan Capdevielle. En parlant des choses sans en parler, on comprend tout. C'est alambiqué à souhait, l'esprit de Capra est bien là !

Visuel : Vincent Thomasset, Bodies In The Cellar, 2013. Danse, création, pièce pour 5 interprètes © Vincent Thomasset

Critique. «Bodies in the Cellar» de Vincent Thomasset, à la Ménagerie de verre

Mar 15, 2013 | Aucun commentaire sur Critique. «Bodies in the Cellar» de Vincent Thomasset, à la Ménagerie de verre

fff Critique Suzanne Teibi

Dans le cadre du festival Etrange Cargo, Vincent Thomasset revisite *Arsenic and Old Lace* (*Arsenic et vieilles dentelles* en français), le petit bijou de Frank Capra, lui-même adapté d'une pièce de théâtre homonyme de Joseph Kesselring, jouée à Broadway peu de temps avant et qui s'appelait initialement *Bodies in Our Celar*.
Dans cette comédie des années 40, deux charmantes vieilles tantes empoisonnent des hommes en toute bonne foi et les enterrent dignement dans leur cave, avec tous les égards qu'ils méritent. Mais un soir, un enterrement est perturbé par toute une série d'évènements, impliquant leurs trois neveux – l'un se prend pour le Président Roosevelt, l'autre est un meurtrier en série, sosie de Frankenstein, affublé d'un docteur et complice, et le dernier, qui semble sain d'esprit, se révèle rapidement contaminé par la folie environnante – deux agents de police, un juge, un directeur d'asile, un chauffeur de taxi et une jeune mariée.

Bodies in the Cellar prend le parti de respecter scrupuleusement la partition du film : les éléments dramaturgiques, les archétypes des personnages, des répliques exactes, le jeu expressionniste du neveu Mortimer (initialement joué par Cary Grant) devenu Lorenzo Mezzo (ici joué par Lorenzo De Angelis).

Ainsi, Thomasset restitue tout l'humour de Capra, en le déplaçant complètement : on ne rit plus de la froideur des vieilles meurtrières, des rebondissements multiples, de la folie ambiante et sans fond, mais bien de la manière dont les comédiens s'emparent au plateau de ce film, et construisent une nouvelle folie sans fond.

Le public assiste à une véritable performance menée par des comédiens inventifs et très généreux qui jouent littéralement sur les limites techniques d'une telle entreprise, et les dépassent avec brio. Ainsi, c'est le théâtre même qui est mis en question.

Le doublage a un rôle central dans cette proposition. Un comédien double au micro la quasi totalité du personnage de Lorenzo, et en accentue son jeu expressionniste.

Comment représenter l'inquiétant Johnny, meurtrier disparu depuis vingt ans pour le plus grand soulagement de toute la famille ? Ici, la différence de statut de Johnny est rendue par son absence physique. Il reste sa voix, prise en charge par le comédien qui double au micro.

En plus de jouer sur l'absence des personnages, Thomasset choisit ici de s'engouffrer dans ce dispositif, pour réinventer du jeu : les comédiens jouent avec la voix, la bande sonore, le doublage, les accents de tous ordres, et passent d'une langue à l'autre – anglais, français, ou traduction en mot à mot, qui engendre des déplacements de sens, et, du coup, un humour déroutant.

Le dispositif est limpide et épuré : des marqueurs au sol, un plateau dépouillé, une sonnette, le coffre dans lequel on cache les cadavres.

Bodies in the Cellar met réellement en question les possibilités du théâtre.

Ce projet ose, et c'est très jouissif pour le public qui doit s'inventer une nouvelle histoire s'il n'a pas vu le film de Capra. Pour les spectateurs qui ont le film en tête, *Bodies in the Cellar* agit en surimpression et en décalage très captivant. Qui donne envie d'aller revoir le film.

TOPOGRAPHIE DES FORCES EN PRÉSENCE

Esquisser des horizons : Vincent Thomasset, Topographie des Forces en Présence

Vincent Thomasset propose au 104 une performance jouant des horizons d'attente du spectateur : quand le travail du geste s'empare de questions borgésiennes, il montre avec délectation les bas-reliefs incorporés d'une écriture de la modernité : écriture littéraire, écriture du corps, écriture de l'espace, qui chacune et toutes trois ensemble s'appuient sur un motif dynamique jouant de la prescription autant que de la contrainte. On écoute une voix off, voix de supermarché entre le easylistening et celle inoubliable des messages sncf, voix impersonnelle et que l'on pourrait faire sienne paradoxalement. On suit ce travail toujours in progress, jamais sédimenté, et pourtant sous le coup d'une injonction structurelle : dérouter le spectateur en lui interdisant tout construction d'un (seul) sens, et par là même toute vérification de celui-ci. On regarde, on suit, on vit «entre», comme on entrevoit, au lieu de voir et d'affirmer. Le champ des possibles nous est enfin généreusement offert.

Coïncident d'intérêts, de questionnements, le Centre Pompidou et l'IRCAM s'associent à l'occasion du festival Agora : au programme, un symposium sur «les sentiers qui bifurquent...» avec notamment l'excptionnel écrivain de La Maison des Feuilles, Marc Danielewski. De Marc Danielewski à cette *Topographie des Forces en Présence* de Vincent Thomasset, il y a bien plus qu'une simple parenté.

À suivre, de toute évidence.

Edwige Phitoussi, Ecrans de Danse, juin 2009